



patrick cintas

©patrick cintas [www.ral-m.com/revue/spip.php ?article 14256](http://www.ral-m.com/revue/spip.php?article 14256)

Préface.....	5
Les gens s'aiment trop.....	6
Je craignais pour mes yeux.....	8
Aux charlatans du Droit et des Textes Sacrés .....	9
Leçon de poésie chinoise - à <i>Michel Host</i> .....	11
Entretien avec Spielberg - Pourquoi pas cette fois ?.....	14
Centre des Solutions par la Mutilation.....	20
La poubelle à Spielberg - nouvelle.....	25
J'vais m'acheter un yacht et j'en ferais une poubelle en moins d'deux !	30
Toi, tu attendais la nuit... ..	35
J'crains pas les longueurs excessives, dit-elle.....	40
Tournage avec Spielberg.....	44
Tu l'as tournée cette scène oui ou pas ! - à Pascal leray .....	51
Je sentais bon comme un parterre de fleurs interdit aux chiens et aux cuculs.....	57
Si c'était ça, la vie, j'en voulais pas !.....	63
J'ai envie de servir à quelque chose.....	68
Nue et ficelée selon le kinbaku .....	73
Se regarder dans un tuyau... ..	78
Ça faisait blblblblkrkrkr dans ma tête .....	83
La chance entretenait des rapports galactiques avec Dieu lui-même.....	89
Mon cri ne correspondait à rien de connu .....	93
Avec la science d'un chien enragé !.....	99
N'oubliez pas le doigt dans le cul !.....	104
Du connu, du probable et du circonstanciel !.....	109

Ça vous fait rien de savoir qu'on paye à votre place ?.....	114
On donne beaucoup pour limiter les effets de la bite des Grands Enculeurs .....	120
Une fraction de seconde avant l'explosion de la haine .....	126
On est tous des dés pipés et ça nous inspire aucune poésie !.....	130
Il est chouette ce Monde Occidental !.....	137
Revisser dans la précipitation et peut-être l'angoisse .....	142
N'essayez jamais sur les fleurs ! .....	147
Des Juifs suppliciés gisaient dans l'allée et les gosses regardaient la neige tomber.....	153
En d'autres temps, j'aurais été heureux .....	159
J'en profitai pour me connecter au Monde.....	164
Ils sont pas touchés par l'overdose.....	170
Je voyais ça à travers mes lunettes de combat .....	176
Ne vous suicidez jamais sans suicider les autres.....	182
On pouvait l'avoir gratos dans un Monde qui paye les bénévoles.....	189
Ce qu'on ramasse, c'est toujours votre cadavre, pas les fruits de votre imagination.....	196
Pas facile à reconstruire pour que tout le Monde comprenne .....	205
Paradoxe de l'attente qui se limite à un tour qui est le tien.....	211
J'arrivais pas à enculer les momies .....	217
C'est dans les vaisseaux du Voyage Infini qu'on se massacre le mieux	222
C'est têtù, les choses... ..	228
Des fois que je touche la fibre et non pas le cœur.....	235
Ce que c'était, les clopinettes.....	242

Exister avec au moins une chance d'en témoigner .....	248
Sinon, j'serais devenu autre chose... ..	256
On peut pas être tous riches. Ni tous pauvres... ..	263
Cet univers qui me donnait pourtant la parole .....	273
De mon temps, on imitait les héros, pas les vendeurs.....	280
Je paierai une fortune pour que tu te donnes en spectacle .....	288
L'indice de pénétration.....	295
Le trottoir est un océan de pas et d'ordures .....	302
Même ma porte est un enfer .....	308

## Préface

Depuis quelques semaines déjà, la RAL,M livre des *goruriennes* sans avoir expliqué ni comment ni pourquoi. Le pourquoi restera sans réponse, puisqu'il appartient à l'idiosyncrasie du lecteur (idiot/cin[glé]/crazy). Comment ? Eh bien parce que. Parce qu'un lecteur particulièrement attentionné (à mon égard) m'a renvoyé les trois volumes publiés sans un mot d'explication et qu'il en a (au cours de combien de lectures) surligné maints passages pour des raisons qui ne s'expliquent pas plus ni mieux. J'ai d'abord songé à des espèces de morelliennes, mais l'esprit de ce lecteur m'a semblé plus proche de celui de Cendrars élevant Le Rouge à la dignité de poète. Nul doute maintenant pour moi que ce lecteur m'a tout simplement communiqué le brouillon d'un poème qui ferait de moi un poète. Je n'en suis pas aussi flatté que je voudrais, mais je dois avouer que l'expérience me fascine un peu. S'il s'agit de celà, car il ne s'agit peut-être de rien, n'est-ce pas ? En tous cas, la RAL,M continuera de publier ces fragments que j'ai envie d'appeler comme j'avais intitulé mon premier recueil de poèmes : *Fragments d'une conversation sans personnages*. Je n'ai pas compris pourquoi il faut (ou il ne faut pas) le pluriel à personnage ni pourquoi il serait opportun de remplacer l's qui est la marque ordinaire du pluriel ainsi que son absence ou suppression par un signe qui conviendrait de l'absence. Ce signe pourrait-il appartenir à l'alphabet dont nous usons par habitude plus que par intelligence de la poésie ? Je me signe ! Je me signe ! Ah ! Je ne fais que ça !

*1<sup>er</sup> janvier 2013/27 mars 2016*

## Les gens s'aiment trop

Quand je me réveille, il est onze heures. J'ai dormi comme le gros bébé que je suis quand on s'occupe de moi. Une douche froide et je suis partant pour deux mille kilomètres à la journée. À un détail près : je peux commencer à tourner en rond tout de suite : elle a filé. Une seringue de DSA explique mes babillages. La Drogue Sexuelle Admissible. Le coup des femmes en manque d'amour. On en trouve à tous les coins de rue et pourtant c'est interdit aux mineurs. Elle m'a piqué dans le dos. Ensuite elle a fait de moi sa poupée sexuelle. Dans mon cas particulier, elle m'a abandonné au cauchemar du priapisme. Je me souviens d'avoir regardé l'heure : il était trois. Elle a huit heures d'avance sur moi. Une journée de production de Papa quand il était accroc à l'usine et aux matières en fusion. Pendant que mon cerveau croyait visiter clé en main des lupanars de rêve, elle est retournée chez elle ou elle est allée dans un endroit dont je n'ai pas la moindre idée. En tout cas, elle n'a pas prévenu les flics, sinon je ne me réveillerais pas dans le même hôtel. C'est fou ce que je suis en forme. L'eau froide m'éclaircit un peu l'esprit. J'en ai besoin, de mon esprit calculateur et prévoyant. Le fuyard, c'est moi. Je cours devant les autres. J'ai fourré mon nez dans une histoire dont je ne connais pas les tenants ni les aboutissants, ce qu'on appelle une enquête criminelle. Le problème, c'est que l'enquête en question est close. Il faudrait du nouveau pour ouvrir ce dossier encore chaud. Et surtout, il faudrait absolument que je sois un flic. Or, je suis le concierge de mon immeuble. J'ai une femme anorexique qui me fait payer ma propre angoisse et un gosse gras comme un confit et sucré comme une barbe à Papa. Moi-même, à part mes crises de priapisme dues à l'excès de DSA et autres babioles de la pharmacopée antiguerrière, j'étais sous-flic, presque flic et il a fallu que je ramène ma gueule à cause d'un rupin qui se plaint d'assassinat sans la moindre tentative. Je fais du zèle et personne n'apprécie. Ya tout de même un

cadavre, donc un assassin. C'est mon fantôme, mais je suis le seul à le voir. Il hante mes nuits et mes jours et sa veuve m'a injecté la seule toxine qui peut me faire du mal en agissant sur le rapport GMPc/PDE5 que mon cerveau n'a pas appris à contrôler quand il en était encore temps. Il faut dire que j'ai été un enfant problématique. On a su assez tard que j'étais un enfant comme les autres, ce qui n'a pas manqué de me signaler à tout jamais comme un problème social à ne pas négliger sous peine de me voir faire des victimes. J'ai été alors catalogué comme agent potentiel de victimes. Ils avaient écrit ça, non pas au fer rouge sur mon épaule, mais au fronton de mon petit palais subliminal, ce qui limitait les entrées et me condamnait à la victime innocente tombant dans les pièges de mon baratin. J'ai grandi avec cette idée de l'autre, cet autre dont on a un besoin intense et inexplicable, une intensité surveillée de près comme si ça suffisait pour qu'elle ne diminue jamais, surtout au mauvais moment, et l'inexplicable qui doit le rester parce que les seules explications valables sont celles de l'expertise médicale et/ou judiciaire. Ils font de vous un enfant improbable et ensuite ils vous poussent à rechercher sans repos les preuves mêmes d'une normalité dont la question ne se pose plus ouvertement. Il devrait y avoir des lois pour protéger l'enfant qui n'a plus d'enfance et d'autres encore pour leur plonger le nez dans la merde qui leur appartient. Mais qu'est-ce que tu peux foutre dans un monde qui veut te faire croire que la politique n'a pas besoin de la religion et que la religion c'est de la politique ? Les géniteurs se caressent et caressent des rêves de bonheur avant d'essayer d'oublier qu'ils sont à l'origine du malheur. Mais si tous ces cons étaient stérilisés, d'autres cons leur injecteraient ce qu'il faut pour ça, et d'autres enfants passeraient de vie à trépas sans avoir vécu l'enfant normalement doué pour la découverte et le plaisir solitaire à deux à la place de l'amour qui est une connerie politico-religieuse. Les gens s'aiment trop et c'est pas ce qu'il faut accepter en temps de guerre permanente.

## **Je craignais pour mes yeux**

Je craignais pour mes yeux. Je me fichais du reste pourvu que mes yeux demeuraient intacts. Mourir aveugle ou dans l'obscurité, j'en avais cauchemardé toute mon enfance. Aucune douleur ne pouvait vaincre cette obsession pour la remplacer par du noir intensifié par du son et de l'air saturé des produits de la combustion. Je voulais tout savoir de la mort dans un dernier instant de connaissance pure, vierge de toute salissure, sans publicité excessive, comme un pilote qui s'applique à ne pas distraire son attention en donnant un sens précis aux variations de la même combustion cette fois enfermée dans une chambre de fonte d'acier et d'usage précis. Chaque explosion provoquait le glissement de mon corps sur cette surface réelle capable de m'inspirer la non-réalité qui constituait le seul danger véritable de notre monde. On était bien loin de l'imagination. À force de fantaisie, on n'était plus inspiré par la réalité, mais par ces fictions purement formelles qu'on prenait pour les trésors de l'esprit aux prises avec la fatalité. Des fragments d'un autre métal heurtaient mon propre métal et je m'apercevais avec tristesse que l'existence m'avait fusionné plus d'une fois comme suite à des accidents dont je n'avais pas le moindre souvenir. Par exemple, ma mâchoire inférieure était retenue par des crochets en acier dont l'un d'eux venait d'être rompu par un éclat mieux trempé. Ils trempaient leurs métaux dans la chimie extraite des corps vivants. J'avais vu ça dans une usine souterraine dont la cheminée se dressait au milieu des arbres décimés. Ils commençaient par forger le corps. Ils obtenaient un liquide parfaitement en phase avec la mort qui se manifestait par des traces de néant. La matière devenait rapide. Les types qui se consacraient à cette tâche travaillaient nu. Ils éjaculaient à proximité des fusions. Pas une femme pour créer l'illusion de l'amour. Ils descendaient les barres de métal en actionnant des motorisations complexes que seul un programme pouvait maîtriser dans cette ambiance de métal et de chair, de fusion et

d'excrétion glandulaire, de sperme et d'acides sublimés. Mon père dressait sa petite queue dans l'entrebâillement de sa combinaison d'essayiste, gueulant comme une bête chaque fois qu'on lui appliquait les principes de la mort métallisée. Les syndicats cultivaient en secret le culte de l'urine. Gor Ur devait bien se marrer dans sa tente du désert. Il était joignable par Internet.

Ce sol n'était pas de l'acier, mais il en contenait. Il sentait la merde. Les fragments létaux sifflaient au-dessus de ma tête. De temps en temps, l'un d'eux me déchirait en surface et je songeais à l'oblique qui menaçait mon intérieur avec une probabilité impossible à mesurer avec les moyens du bord, c'est-à-dire avec ma seule chair. Assourdi, mais pas aveugle, je me traînais sans instinct dans une direction qui avait peu de chance d'être la porte de sortie. Il me sembla entendre les cris d'un homme qui pouvait être Omar Lobster, mais on ne m'avait pas expliqué qui était cet homme et en quoi il pouvait changer le cours de l'enquête. Et comme depuis peu il n'y avait guère de différence entre cette enquête et ma propre existence, j'étais devenu une cible facile en proie aux tourments de la dépression en attendant d'être vaincu par la mélancolie. Le film qui défilait sur l'écran de ma trouille mettait en scène un enfant qui en savait trop et qui était en même temps jaloux de la connerie intrinsèque de ses compagnons de jeu. Une enfance habitée par le sexe et peuplée de sexes probatoires. J'avais été au cœur d'une expérience scientifique, mais les vieux ne m'en avaient jamais rien dit. Mon père enculait ma mère deux fois par jour pour ne pas lui faire de gosses. C'était ça, l'amour. Le mécanisme de l'érection contre celui d'une indifférence calculée au fil d'une autre expérience qui était celle du renoncement à toute dignité.

### **Aux charlatans du Droit et des Textes Sacrés**

Qu'est-ce que je savais de ces citoyens qui n'avaient pas d'papiers ? On les descendait des plateformes de la Grande Production pour les utiliser

dans les Incinérateurs où disparaissaient nos ordures et nos cadavres. On savait rien, nous. On s'levait l'matin et on allait au boulot ou à l'hôpital. On avait toujours rendez-vous et on les voyait, enchaînés dans le Passage des Tristes. Ils attendaient l'express de Shanghai. On enviait le voyage, mais pas la destination. Un ascenseur magnétique les montait jusqu'aux plateformes. On n'en savait pas plus. « Ils » donnaient une statuette d'Hermès à la famille du défunt, avec en prime un sac à fermeture Zip pour le prochain. On en avait plein, des statuettes d'Hermès, à la maison. Le sac Zip était suspendu dans la garde-robe, à l'abri de la poussière et de ce qu'un gosse dans mon genre pouvait imaginer en faire rien que pour s'amuser. La poubelle, on la sortait tous les jours et elle nous revenait comme elle était partie : vide, mais propre. C'était ça, l'enfance : on jetait l'argent, les ordures et les morts. On n'avait pas vraiment le temps d'aimer. Alors forcément, on culpabilisait et les cohéritiers finissaient toujours par en profiter. Moi-même, j'ai balancé quelqu'un par la fenêtre qui était ouverte chez le notaire, mais j'me souviens pas bien qui c'était : première incarcération, tellement violente qu'il a fallu me sortir de là au chalumeau. Tandis que BOB, il avait pas eu d'enfance, ce que je comprenais vu qu'il était en partie androïde. Pour être plus exact, il était reconstruit sur de bonnes bases. Ce qui ne lui avait pas évité des ennuis avec la justice. Là, les bases sont mauvaises. De l'arbitraire pur construit sur des considérations morales appliquées sans distinction de personne à tout le genre humain, y compris aux produits de l'industrie cybernétique. Les animaux ne sont pas jugés. On juge leurs propriétaires ou à défaut ceux que les faits assimilent à des propriétaires. Le problème, c'est que nous, société scientifique, on continue de se laisser juger par des crétins qui ne valent pas mieux que les religieux de tous poils. D'un côté, on honore le genre humain en construisant du solide et même de l'inébranlable et de l'autre, on se livre aux charlatans du Droit et des Textes Sacrés, ouvrant la porte à la médisance et à l'erreur. On est mal parti pour faire du neuf avec du vieux. Ah ! Je les hais, tiens !

## Leçon de poésie chinoise - à *Michel Host*

à *Michel Host*

Cinq secondes de hurlement et une minute d'aveu. C'était son rythme.  
Mais il savait pas si j'étais poète ou si j'en avais seulement l'envie.

\*

Il avait enfin compris que j'savais rien d'intéressant sur la Science Infuse, mais que par contre j'avais le pouvoir de divertir l'esprit sans le flatter. C'est ça, la poésie.

\*

Leçon de poésie chinoise

On sortit alors dans un jardin peuplé d'orangers en fleurs. Je me souviens : c'était à Courdoue et on avait bu le machaquito d'une Juive qui offrait son jardin au passant. Les rues étaient noires et blanches. Je te cherchais...

— C'est jori ! s'écria Gu en tapant des mains sur mes pieds sanglants.  
C'est vraiment très jori !

*C'était à Courdoue  
et on avait bu le machaquito d'une Juive  
qui offrait son jardin au passant.  
Les rues étaient noires et blanches.  
Je te cherchais.*

Et vous l'avez trouvé ?

— C'était pas une femme, si vous voyez c'que j'veux dire...

— Un enfant ? Nous perdons beaucoup d'enfants en Chine. Nous en retrouvons beaucoup aussi.

— C'était un mec...

À c'te époque, j'étais un amoureux, pas un baiseur, hé conard ! Enfin, j'étais poète et je l'prouvais. Gu cessa de me briser les os. Il avait l'air d'apprécier ce genre de confession qu'on fait pas à tout le monde, même sous la torture.

— Vous connaissez pas les Espingouins, dis-je. Ils sont jaloux de leurs femmes et manient le couteau avec l'expérience de l'infidélité matrimoniale. J'étais venu avec un copain anglais qui s'prennait pour un oiseau dans les meilleurs moments de sa schizophrénie. Je courais alors que lui prétendait voler...

— C'est ça, la poésie ?

Il avait l'air déçu, mais ses yeux reflétaient une joie contenue. Autant que je le dise maintenant, des fois qu'on se méprenne, j'ai jamais fricoté avec des mecs. Mais il fallait que je m'accroche à quelque chose et c'était tout ce que j'avais trouvé pour résister encore un peu à l'envie de crever pour que ça s'arrête. On entendait encore les cris de O. Carabos et les têtes des ombres s'exposaient à la lumière pour montrer à quel point cette souffrance les affectait. Gu exigea une autre poésie. J'avais pas vraiment d'inspiration et j'pouvais pas parler de mes pieds sans l'offenser.

*La femme qui me précédait  
ne possédait rien de connu  
Je l'avais suivie pour savoir  
mais elle ne me conduisit nulle part  
et je dus la violer  
alors que je l'aimais.*

— Melde c'est beau ! s'écria Gu

Il cessa de frapper. Il avait l'air de quelqu'un qui cherche les mots, mais qui ne trouve que ceux qu'il vient d'entendre. La douleur croissait maintenant qu'elle ne résistait plus. Je poussai un cri pour soulager ma conscience. Il reprit alors mollement le carnage, sans cet appétit qui

m'avait convaincu de me donner à lui pour ne pas me vendre à tout le monde. J crois qu'il appréciait la nuance, me demandant d'en dire quelque chose sur la voie du poème :

*Elle aimait les fleurs,  
mais pas autant que moi  
Je pris le risque  
de lui en offrir une.*

C'était pas trop, mais ça le rendait fou. Il exprima sa joie en m'arrachant une rotule. Était-il convaincu ? Et cela me sauvait-il ? Cet intermède m'aurait enseigné un autre aspect de la ruse. Il me demanda soudainement si j'avais l'habitude de ruser avec la souffrance.

— Vous me donnez l'impression de suivre les fils de ma pensée pendant que je fais mon travail. Je vais vous galder comme un petit chien. Ils ne peuvent pas me le refuser ça. Vous parlez pendant que je travaille. Vous parlez de moi et du supplicié. Et je vous fais aussi souffrir pour entretenir votre jardin poétique. J'ai besoin de poésie, de cette poésie qui veut se sauver, mais que je tiens à ma merci.

On s'était arrêté sous les orangers.

— Je ne suis pas un Chinois comme les autres. Voulez-vous bien devenir mon remplaçant ?

— Je suis pas votre petit chien ?

— Un remplaçant n'est pas un petit chien ?

J pouvais pas lui expliquer que le remplaçant de John Cicada pouvait devenir le petit chien de Gu, mais que le remplaçant de Gu, s'il existait, ne pouvait en aucun cas être celui de John Cicada.

— Il a un petit chien, John Cicada ?

— Il en a un, mais c'est pas moi. En fait, John et moi, on s'est jamais rencontré. O. Carabos avait organisé cette rencontre, mais il a eu cette idée absurde de détruire l'Opéra de Pékin...

— Je vois, digu.

Il voyait sans doute rien. Une petite poésie lui ferait le plus grand bien...

— Non, non, dit-il. Il ne faut pas abuser des bonnes choses, surtout si elles vous lendent méroranique.

— Vous avez un super accent américain, mec ! On va bien boulotter vous et moi.

## **Entretien avec Spielberg - Pourquoi pas cette fois ?**

— Ça va, Johnnie ! Le public adore vos délires, mais c'est pas dans le film. Papa délirait pas. C'était un super professionnel.

— J'suis d'accord, mec ! J'suis complètement O.K. avec ça. J'ai pas tout compris, mais je marche.

— Alors rangez cette poupée dans votre sac de voyage, mec. On va pas loin. Va falloir expliquer pourquoi vous zétiez pas à la Première et pourquoi le Yougo a fait vomir du monde parce que pour la première fois de sa vie, il vous ressemblait plus autant que c'est prévu dans le contrat.

— C'est quoi, ça !

— Un parterre de journalistes. 50 % du budget, pas moins, mec ! On parle de nous-mêmes dans les endroits où ils zont aucune chance de voir le film dans sa version commerciale. On fait circuler des extraits buggués au bagle. Histoire d'emmerder le Monde. Ça l'a fait parler à la télé. Ya qu'la télé qui nous intéresse. Appuyez là !

J'appuie et j'm'électrise.

— Qu'est-ce que vous voyez ?

— Un mec qui dégonfle ma poupée ! Ah ! Le fils de... !

— Non ! Regardez dans le trou. Qu'est-ce que vous voyez maintenant ?

— Spielberg me prépare un Gibson avec des p'tits oignons frais...

— Regardez au centre, merde !

— J'vois le symbole d'une connexion électrobiologique. La poupée est équipée d'un système capable de reconnaître les versets sataniques avec une marge d'erreur de 2%...

- Imaginez ce que ça donne en plein ramdam.
- Énorme !
- Maintenant, dites-leur que vous êtes d'accord.
- Avec qui ? Avec quoi ?
- On a pas zenvie d'se faire baiser en justice à cause d'un vice du consentement. Vous êtes le témoin capital.
- Témoin de quoi ?
- Zavez vu l'film ?
- Mais j'y étais, mec ! Même que j'ai écrit le scénario !
- Alors dites-leur que rien ni personne ne vous a poussé à trahir le père. Et surtout pas Dreamworks !
- J'ai trouvé la poupée dans la poubelle, mesdames, messieurs et les autres. D'où le titre du film : *Une poupée dans la poubelle*.
- C'était pas *La troisième couille* ?
- Non ! Ça, c'était avec Michael Jackson interprété par mon vieil ami K. K. Kronprintz. C'était avant la découverte de son testament. Spielberg a eu des problèmes avec la famille Jackson parce qu'il voulait tourner mon film et non pas celui que les fans rassemblés à Los olivos voulaient qu'on tourne à la place du mien avec le budget approuvé par David. J'vais vous dire une chose, les mecs et les meufs : j'y crois pas, moi, à tout c'qu'on raconte au sujet de papa. Alors j'écris des scénarios et Spielberg les propose à son Conseil d'Administration. Il se trouve que c'est par un glissement purement financier que K. K. K. s'est retrouvé dans la peau de Michael Jackson. Vu son obésité morbide, il était pas fait pour ce rôle autrement délicat que les émanations de sulfure d'hydrogène que les salles propulsent dans la rue pour attirer le gogo en quête d'un nouveau style porno.
- Putain, mec ! T'es au top de ta forme. Elle t'as sucé ?
- Qui ?
- La pute qui a épargné tes couilles...

— J'étais pas connecté. Y'avait aucune raison de me couper les couilles. La production avait eu chaud. Sans cette paire de couilles mythiques héritées de papa, j'étais plus crédible. On a commencé à tourner dans ce climat de suspicion. Spielberg a alors installé deux caméras : une pour voir ce que je disais et l'autre pour témoigner de ce que je faisais en réalité.

— Et ça marche, mec ! C'est un sacré bonus ! À part la poubelle et la poupée, et ces deux couilles qu'on pourrait appeler des bonbons pour attirer les gosses, à quoi ressemblait le vaisseau de papa. À celui-ci ?

Une image du Pathfinder était projetée dans les hauts plafonds de Xanadu. Un essaim de filles nues dansait sur les ailes du Shuttle Carrier. J'savais toujours pas qui était aux commandes. Le Shuttle Mate-Demate Device était en place. On attendait plus que moi. J'étais impressionné par la perspective d'une manœuvre jamais entreprise par les systèmes publicitaires. Mais pourquoi une catastrophe aérienne qui endeuillerait les familles les plus fidèles ? Et pourquoi que j'devrais finir comme ça, peut-être brûlé vif en attendant de m'éteindre dans l'océan atlantique ? J'comprenais pas et Spielberg n'expliquait rien. Je le voyais parler dans le micro derrière la baie vitrée qui nous séparait. Ce s'rait un suicide avec du monde autour, mais il resterait pas un seul témoin à part les vidéastes chargés de connecter la réalité à son rêve relatif.

— Ouais, dis-je. Vous m'direz que l'Pathfinder c'est qu'un décor, pas un vrai Shuttle comme on a zenvie d'en voir au moins un dans sa vie. C'est la raison pour laquelle le Carrier le transporte sur son dos. J'sais pas qui pilotera le Carrier. J'voudrais bien savoir, mais Spielberg veut pas que j'emporte ce nom dans ma tombe, si jamais on retrouve mes morceaux et des fois que d'autres morceaux viennent changer le sens de ma mort. Moi, j'serais aux commandes, si on peut dire, du Pathfinder qui est comme qui dirait un gros jouet avec lequel faut pas jouer si on connaît pas les règles. Alors que se passera-t-il ?

Soit c'est l'ensemble Shuttle-Carrier qui sombre,

soit le Shuttle est largué, le Carrier retourne à la base, et comme le Pathfinder est un faux Shuttle, c'est lui qui emporte au Diable son contenu et ses machines.

C'est pas un beau film, ça ?

— Ça l'aurait, mec, s'il y avait des survivants...

— Yen aura ! Après les cartons style années vingt dont j'veus ai parlé plus haut, c'est l'épisode du Pathfinder qui pose les conditions de la suite du film. Vous m'voyez dans la flotte en train de me demander pourquoi je m'suis laissé berné par la NASA qui m'a fait croire — et j'étais pas tout seul ! — que le Pathfinder était un Shuttle et non pas une maquette mise au rencart parce qu'on avait plus besoin de simuler des vols spatiaux.

— Vous allez donc reproduire cette scène en vrai avec des fans à bord et peut-être même une partie des actionnaires de Dreamworks dont Spielberg veut se débarrasser.

— Sauf que dans le film, je survis et que dans la réalité qui se profile à l'horizon publicitaire, je m'suicide.

— C'est donc vous qui allez provoquer cette catastrophe aérienne qui fera date dans les annales du tourisme de masse ?

— Justement, j'en sais rien ! J'ai besoin de m'suicider. J'peux pas vivre ces derniers instants sans cette idée.

— Et ça vous fait pas chier de faire crever des innocents ?

— Pas qu'des innocents, mecs ! Qui pilotera le Carrier ? Et qui décidera s'il rentrera à la base avec un équipage saint et sauf ? Je veux savoir qui est le mec qui le pilotera !

— Qui c'était dans le film ? J'me souviens pas de l'avoir reconnu...

— Personne ne s'en souvient, mec, parce que c'était un *Mac Guffin* !

— *¡No me digas !*

— Tel père, tel fils !

— Vous prétendez ne pas avoir vu le film jusqu'au bout, Yougo ?

— J'suis pas Youyou ! Je suis...

— John Cicada, on sait ! Mais c'est qu'un personnage...

— Et qui croyez-vous qui pilotera le Carrier ? Un mec en chair et en os ou un interprète ? Vous êtes vraiment con quand vous pensez qu'à faire mousser l'info !

Je venais de jeter un froid dans l'assistance. Il y eut un silence réprobateur que je mis à profit pour demander à DOC un supplément d'orviétan. Il s'approcha, dissimulant sa gueule dans l'ombre d'un chapeau à large bord. La seringue m'atteignit en plein cœur. Je suffoquais, ce qui inspira la pitié. Le bruit se mit à courir que si je racontais des conneries, c'était dû en partie à mes vices. Je me rendis compte que depuis mon retour de Shad City, personne n'avait songé à me prêter des fringues. L'idée même que j'étais allé jouer avec ma queue dans un établissement de Shad City ne poussait pas mes détracteurs dans mon camp. Il faisait chaud sur le Môle. Spielberg s'amusait à arroser les filles en épargnant la terrasse où je répondais aux questions légitimes de la Presse. On était peut-être aussi dans les jardins de Xanadu. C'était le troisième épisode du film. Je rappelle pour les distraits

que le premier épisode, c'est celui des cartons style années vingt,

que dans le deuxième, c'est la catastrophe,

et que le troisième c'est la première du film et ses retours publicitaires sur la place publique, sauf dans certains territoires où le prétexte du film sert à diffuser des substances destinées à multiplier le facteur de reproduction des populations médiévalement organisées autour des chefs de tribu.

— Alors en quoi consistait le quatrième épisode, mec ?

— Spielberg aurait du mal à s'en sortir. On lui avait pourtant conseillé de pas s'embringer dans le scénario que je lui avais proposé uniquement pour faire savoir au Monde que le lien de parenté qui nous unissait civilement était d'origine ancillaire.

— *¡No me digas !*

— Ouais ! Imaginez son embarras. D'abord, je prévois un épisode qui indique clairement

qu'on va suivre les aventures de John Cicada parti à la recherche de son papa sous la surveillance divine de Gor Ur, le Gorille Urinant ;  
et que Spielberg va nous expliquer pourquoi il tourne ce film sans ruiner les efforts de communication des producteurs.

Ensuite,

on assiste à la Première,

et on jouit à mort des images d'une catastrophe aérienne qui transforme tout le système endocrinien des spectateurs,

Puis

on apprend que je suis allé vivre dans une poubelle du côté de Los olivos et que DOC m'a aidé chimiquement à revenir sur les lieux du tournage, Xanadu, où se tient une conférence de Presse dans laquelle je révèle qu'une catastrophe est prévue pour éliminer des actionnaires en désaccord avec la ligne pornographique que Spielberg veut exploiter avant que quelqu'un lui pique une idée qui en réalité m'appartient.

Arrivé ce point du récit, Spielberg se rend compte que sans mon imagination, il est incapable de résoudre l'incohérence nécessaire au début du film pour intriguer le spectateur et le contraindre à un assouvissement qui ne peut avoir lieu sans une certaine cohérence. Le film doit basculer dans la réalité extérieure au film lui-même. Le principe de l'identification ne suffira pas cette fois, Spielberg en est conscient. Mais alors, pourquoi a-t-il accepté d'entraîner Dreamworks dans une production dont il ne maîtrise pas la solution ? C'est le quatrième épisode. On voit Spielberg jouer carrément les trois premiers épisodes devant le Conseil d'Administration. Je suis assis sur le window sit, la queue sucée par Alice Qand et le dos fouetté par Sally Sabat qui menace tout le monde de le détruire si on augmente pas son cachet. Spielberg a l'air de se montrer convaincant. Les administrateurs sucent des pastilles à l'eucalyptus et boivent une version light de Kolok Loca, ce qui les pousse pas bien loin dans l'hallucination, mais leur donne le pouvoir de décider

selon leur intime conviction. Voilà ce que j'avais mis dans le quatrième épisode. Spielberg y trouvait forcément de quoi expliquer pourquoi il tournait ce film, quelles étaient ses raisons profondes d'impliquer à sa carrière universelle un virage aussi aigu que risqué. Ce fut la première fois qu'il me désigna comme son *cousin*. Il n'en savait pas plus. Il ignorait complètement comment se terminait ce quatrième épisode pourtant crucial quant à l'avenir du film. Il acheva sa présentation par des chiffres qui s'attaquèrent aux yeux des administrateurs et de leurs conseillers. En sortant de la salle du Conseil, il me confia qu'il avait confiance.

— J'les ai toujours convaincus, mec, me dit-il. Pourquoi pas cette fois ?

### **Centre des Solutions par la Mutilation**

Pour les novices, je signale la double perspective de ce film encore unique dans l'œuvre universellement reconnue de Steven Spielberg qui est, comme chacun sait, un descendant direct de Steven Spielberg par les femmes. Tout le monde aura compris que, par les hommes, il s'agit de Steven Cicada, le célèbre policier qui travailla au service de l'Islam par l'intermédiaire des couches de protection virtuelles organisées par les périphériques d'ambiance du système central. Le lien de parenté avec papa est clairement exposé au générique. Mais personne ne saura si maman avait fauté avant de me donner le jour pour mon plus grand bonheur d'enfant. Il fallait que ce soit dit, sinon je prenais le risque d'être mal compris, notamment par les femmes qui ont accéléré la décomposition de mon système sexuel apparent.

\*

Qu'est-ce qu'il savait de ce à quoi je ressemblais quand j'avais les foies à cause de la menace terroriste qui pesait lourdement sur l'avenir de

Dreamworks ? J'acceptai de m'asseoir sur ses genoux pour jouer à dada. Qu'est-ce que ça me rappelait ? J'avais connu ce bonheur dans les poils d'une nounou.

\*

...le film emprunte deux chemins qui doivent se croiser à un moment donné si on veut se mettre à la portée de tout le monde...

— C'est en effet ce que je veux ! s'écria Spielberg.

— Le contenu est à la fois narratif, ce qui assure, sinon la compréhension, du moins la jouissance — et explicatif, ce qui vous rapproche, en tant que créateur, de cette partie du public qui véhicule votre image de rassembleur. D'une part, vous racontez l'histoire de John Cicada et d'autre part vous nous dites pourquoi vous la racontez. Et c'est en nous disant pourquoi que vous la racontez. En quoi est-ce pornographique ?

\*

— J'avais prévu une interruption après les cartons style années vingt, dit Spielberg. Je voulais saisir le bruit de la salle pour le réinjecter en plein drame, vous savez : au moment où papa est censé devenir un assassin selon la thèse officielle...

— Papa est un assassin, dis-je. Il ne se passerait rien sans cet acte inadmissible. Si papa était simplement mort en mission avec son équipage, je serais pas devenu un héros de l'Espace Itératif et vous seriez pas en train de promouvoir un film qui marque un tournant dans votre carrière de Grand Amuseur Universel. Tout repose sur ce crime dont nous sommes vous et moi les héritiers. Permettez que je vous le dise ?

\*

Qu'est-ce qui arrivait à John Cicada dans ce film ? Et pourquoi Spielberg tenait à expliquer pourquoi il l'avait tourné ?

— En fait, dit-il dans le micro, je le tourne encore. Non pas parce que ce serait une boucle, mais parce que John Cicada est toujours vivant malgré la fin tragique qui l'arrache au film pour le replacer dans sa réalité quotidienne qui est celle, je crois, d'un paisible retraité de la Compagnie des Voyages Cook. Ce n'est pas une mort que je vous propose à la fin, mais une réflexion sur l'opportunité de mettre fin à la fois au film et à son héros...

— Mécépapa le héros... ! m'écriai-je en plein crachat télépathique.

— Cépapa ! Mécétoci vous, mon cher cousin ! Vous êtes le héros parce que vous êtes sur les traces de papa pour que justice soit enfin rendue. Si on imagine assez bien que cette aventure est pleine de péripéties et de frissons, on ne peut guère en conclure que papa est innocent, car alors on s'égare à l'autre bout d'une thèse officielle qui a déjà construit le récit psychologique, à la française, lequel a détruit votre enfance — alors que je passais la mienne à m'amuser d'un rien pourvu que les autres continuent d'apprécier mon approche de l'instant crucial. Voilà tout mon secret enfin révélé au Monde et toute la nostalgie qui vous caractérise quand vous jouez le rôle que vous avez toujours voulu jouer dans mon film !

\*

— Je vous présente le vrai John Cicada, psalmodia Spielberg. J'ai raconté son histoire. Et j'ai dit pourquoi. Que demander de plus quand on n'a pas le cerveau d'un universitaire ? John Cicada savait que Dieu existait et il connaissait son nom : Gor Ur ! C'est donc par hasard qu'il s'est retrouvé sur la piste de son propre père, le célèbre et oublié Joe Cicada qui assassina tout un équipage pour aller au bout de sa psychologie. Je ne vous raconte pas la suite. Vous saurez ce qui est alors arrivé à notre ami

en sollicitant une place dans les meilleures salles et ce, dès ce soir ! Car Saint-Trop' est en fête. Rendez-vous sur le Môle pour la tombola ! Il y aura des billets gratuits pour certains et des réductions pour d'autres. Ici, il n'y a pas de malchanceux : les perdants verront aussi le film s'ils ont payé comptant ! Courez, mes amis ! De Pueblo de Nuestra Señora la Reina de Los Ángeles del Río de Porciúncula à Saint-Trop', la Compagnie des Voyages Cook prévoit un arrêt à Sainte-Hélène pour les admirateurs de Napoléon et ceux qui ne l'ont rencontré que dans les hôpitaux psychiatriques made in US. Une carte postale à l'effigie de Longwood House est offerte à ceux qui n'ont vraiment aucune idée de l'importance de ce personnage historique et de son influence sur le cinéma hollywoodien.

\*

On s'émerveilla quand la navette se posa dans les jardins de Xanadu, portée par un Shuttle Carrier Aircraft qui vrombissait comme un insecte un jour de printemps. Spielberg monta sur une chaise pour voir le spectacle de la foule qui retenait les chapeaux et les foulards. La navette, c'était pour la frime et aussi pour le souvenir d'une grande époque de l'Histoire des États-Unis d'Amérique. En fait, je f'rais semblant de piloter le Pathfinder au-dessus de Huntsville où Dreamworks se chargeait des projections holographiques. Personne me disait qui était aux manettes du Shuttle. Je redoutais le pire, d'autant que la catastrophe prévue devait à tout prix faire des morts. On les avait même choisis. J'en faisais partie !

— C'est bien c'que vous voulez, non ? Mourir pour ne plus être de ce Monde...

— J'pensais plutôt à une pendaison sous l'effet d'une dose mortelle de morphine...

— Cessez de penser à ma place, cousin !

\*

— Voulez-vous qu'on se souvienne de vous, John ?

— J'ai encore l'espoir de rencontrer la femme qui me donnerait une raison de vivre sans me demander ce que je fous sur cette Terre de merde. La dernière seconde, je la consacrerai à cette observation douloureuse.

— Donnez-nous une idée de votre souffrance...

— On vous a déjà arraché les couilles ?

— Jamais !

— Vous pouvez donc pas savoir ce que ça fait de les perdre dans un combat que vous avez engagé contre l'Administration qui estime que vous avez produit trop d'enfants pour être crédible. Ils m'ont laissé la queue et les oreilles, mecs !

\*

Je retournais donc au CSM\* et cherchais tout de suite la porte du service qui me concernait. Une star du porno me reçut dans un petit salon où elle entreprit d'examiner mes organes qui pouvaient poser des problèmes s'ils étaient directement connectés au système.

— Ça arrive, dit-elle. Les mecs savent même pas qu'ils sont connectés. Et cette connexion prend un sens qui réduit l'émasculatation à l'anecdote. Mince ! se dit le mec. J'étais connecté et ça avait un sens. Qu'est-ce que j'vais devenir sans le système ? Il faut alors diagnostiquer une psychose connectiviste et attendre que le mec se suicide ou accepte son destin. Vous n'êtes pas connecté. En tout cas pas par les couilles. Vous allez tourner avec Spielberg ? Géniale cette idée qu'il a eu de donner un sens moral au porno. Mais j'ai raté mon audition. Une dernière érection complète avant le grand saut ? J'vous promets pas une éjaculation morbide, le top du top, mec, mais c'est pas à la portée de tout le monde. Par ici la monnaie !

\* Centre des Solutions par la Mutilation.

## **La poubelle à Spielberg - nouvelle**

— J'te crois, mec ! T'as pas cent balles ?

— J'ai ça, John. J't'envoie en l'air une dernière fois. T'auras jamais été aussi loin dans l'Espace Itératif. Et sans quitter le plancher des vaches. Juste par effet de ricochet sur les murs de l'enfermement. Tu t'en vas sans revenir. Garanti par le gouvernement, mec !

— C'est vrai que j'ai jamais été aussi loin que le bout du chemin. Et je revenais, par habitude, mais surtout parce que j'avais rien d'autre à faire. Des femmes à en perdre le compte, des orgasmes que je conseille à tout le monde, et des envies à couper le souffle deux doigts avant de s'y mettre. J'ai connu ça, mec, et ça me convenait parfaitement. J'ai commencé à déconner avec l'âge. J'voulais aller plus loin, au-delà non pas du possible, mais de ce qui est autorisé par l'incroyable magma d'usages, de règles et de dépassements qui forme le lit de la pensée et de ses conséquences sur le droit au bonheur. J'voyais autre chose que du sidéral dans mon viseur ionique. J'voyais pas Dieu non plus. Je savais pas ce que je voyais, mais c'était quelque chose qui me devait une explication. Je perdais de précieuses minutes d'attente sur les quais interstellaires et je les rattrapais dans les courbes qui formaient le temps à la place du simple tic-tac qui résonnait dans ma tête. C'est pas dans le film, tout ça, parce que c'est un film porno que Spielberg a conçu d'abord pour satisfaire ses admirateurs. J'ai beaucoup donné, mec, entre les plans, mais rien de ce qui motive encore ma curiosité et par conséquent ma survie. Qu'est-ce que je vais faire de ce cristal qui impose le bleu alors que la norme est le vert ? J'aurais compris le rouge et sans doute n'aurais-je pas ergoté en ta présence, acceptant l'aumône d'une crise endomorphinique sans chercher à en discuter les possibilités de marges.

DOC et moi on était au bord d'une poubelle. Ça puait la poubelle et le mec qui l'habite, un mélange de détritrus d'origine empathique et de ressources internes voire inconnues. Pour amuser mon compagnon, je m'étais coiffé d'un sac-poubelle qui sentait le yaourt et il avait mis dans ma main le sceptre d'une fourchette qui avait perdu une dent dans la peau d'une femme mal mariée. J'avais pas joué ça non plus dans le film de Spielberg. Mais j'avais été ce personnage pittoresque dans l'invention de l'enfance. J'avais tout inventé à l'époque et le suicide officiel de papa m'avait inspiré des scénarios révélateurs d'une contestation que personne autour de moi ne pouvait accepter même sous le couvert de la fable. J'élucidais pas le mystère imposé par l'empressement des pouvoirs publics à plonger papa dans les mythes suggérés par le suicide. Je posais ouvertement la question de son assassinat par un de ses compagnons de voyage, un homme ou une femme qui serait revenue secrètement et qui serait donc encore de ce monde, à portée de ma conversation et peut-être même de ma vengeance. Ou bien cet assassin avait-il ou elle été assassiné par le système lui-même pour effacer toute trace de meurtre et imposer cette idée de suicide, avec peut-être l'assassinat des autres membres de l'équipage, à travers un faisceau de signes capables d'inspirer une vérité judiciaire difficilement contestable avec les moyens de la conviction. La version officielle faisait de papa un assassin et un suicidé. Le mobile était conçu avec les éléments d'une analyse psychologique construite au moment de son recrutement par le système. Papa aurait été jaloux et capable de développer la jalousie comme d'autres évoluent dans le cancer ou la psychose. En me proposant de jouer le rôle de mon propre père dans un film qui m'appartenait de droit, Spielberg avait joué sur cette ambiguïté, manipulant ce qui restait de la mémoire de papa dans les circuits du Système International de l'Emploi ce que j'étais capable de jouer dans un esprit contradictoire *fair-play*

et ce que l'image de Neil Armstrong renvoyait au spectateur pour le contraindre à réfléchir à des enjeux moins nombrilistes.

De même, en plans sécants,

le Prince luttait contre l'influence de Michael Jackson, surtout au niveau de l'apparence

la pédophilie, sans être encouragée, renvoyait au passé

la race devenait une question d'aspect et de reconnaissance du modèle gagné sur l'Histoire

et l'analgésique remplaçait l'aphrodisiaque dans les cas irréversibles de changement de personnalité.

Ce qui, visiblement, n'atteignait pas DOC. Il avait d'autres soucis en tête. Notamment, il tenait à me ramener au bercail, il voulait dire au bercail de mon existence actuelle, car les lieux où j'avais prévu ne valaient pas la peine d'être reproduit en arrière-plan. Le cristal bleu avait ce pouvoir : tout rentrait dans l'ordre et je continuais de baiser avec la domesticité sans m'attirer les foudres de la Justice toujours aux aguets dans la bouche d'égout qui recevait mes déchets triturés et prêts à l'emploi. Mais je voyais plus la différence entre une poubelle qu'il faut retourner par temps de pluie et un neverland incrusté d'enfants aux fesses blondes. DOC me proposait-il une dernière chance avant que le système procède à mon effacement ? Même si j'avais pas vraiment peur de mourir, une destruction par anéantissement des données me paralysait devant le mur alternatif que mes mains projetaient dans le futur par pur effet aléatoire. C'était p't-être plus le moment de réfléchir, mais j'arrivais pas à m'arracher à une espèce de rêve qui devait rien à mes connexions internes et tout à ce qui se resserrait pour former le trou par lequel je sortirais du monde sans laisser au moins un cri d'honneur.

— Le jour où t'hésiteras plus devant la nécessité, dit DOC sans se mordre les lèvres, le monde ne sera plus un monde pour toi, mais ce qui donne un sens à ton monde.

J’pouvais comprendre ça à défaut d’avoir les capacités minimum requises pour entrer à l’Université. Il se mit à pleuvoir et on retourna la poubelle. DOC resta dehors sous la pluie qui battait la tôle avec insistance, un peu comme si quelqu’un frappait à sa place. Je l’entendais vanter les mérites du cristal bleu qu’il tenait dans la conque de ses mains dans une eau qui en explorait les angles sans parvenir à les attaquer. Dans la poubelle, il faisait sombre en attendant que la nuit l’environne. J’attendrais la nuit pour expérimenter les aléas du cristal bleu. Il contenait peut-être une femme comme j’en avais jamais connu. DOC apprécia cette nouvelle nuance. D’après lui, j’évoluais dans une psychose d’un nouveau genre. J’allais peut-être à moi tout seul expliquer les aventures de l’esprit dans les marges de la tranquillité. J’entendis mon carrosse sur le pavé. La poubelle s’anima d’un mouvement de translation qui laissait supposer un glissement. Dans le film, il arrivait à mon personnage, donc papa, quelque chose de similaire. La poubelle se renversa dans le coffre à bagages et le hayon se referma bruyamment. J’aperçus alors la tête de DOC. Il était désolé. D’habitude, le coup du cristal bleu marchait avec tous les fils à papa. Il en avait ramené des tas à la maison et ils se faisaient tous enguirlander par des pères ou des veuves de père qui détenaient un pouvoir définitif sur les conditions du bonheur à éprouver en famille.

— Je le croyais sur parole, ne cherchant pas à contester sa connaissance du terrain ni d’ailleurs la pertinence du cristal bleu qu’il m’invita à manipuler comme s’il se fût agi d’une pierre précieuse.

— C’est quand même dingue d’en arriver là, mec !

— Mes admirateurs avaient formé un barrage devant la propriété. Je m’demandais tout de même qui représentait l’autorité paternelle. C’était pas précisé dans le film. Spielberg se mordait la langue d’y avoir pas pensé avant de tourner, ce qui, disait-il dans un entretien accordé à Truffaut, aurait carrément changé la donne.

— Qu’est-ce qui aurait changé, monsieur Spielberg ?

— Imaginez ce type dont le père a disparu non seulement dans des circonstances tragiques, mais aussi et plus certainement politique...

— Vous affirmez que Joe Cicada, le papa de John, a été victime d'un complot familial ?

— Je dis que la famille a servi une politique visant à détruire Joe Cicada dans le but de faire disparaître en même temps les preuves d'une faillite du système des voyages. On en était au début des voyages sidéraux et seuls quelques héros avaient pu éprouver la fascination résultant de la distance et de l'angoisse du non-retour...

— On comprend bien ce que vous voulez dire, monsieur Spielberg... Vous êtes bien monsieur Spielberg... ?

— Identité garantie par le système de reconnaissance neuronique...

— Bien. Nous parlions de cet... acteur qui trouble sensiblement la campagne de promotion de votre film. Il vous accuse clairement d'avoir occulté les meilleures scènes au montage...

— Ce n'est pas ici que je vais l'accuser de mentir, n'est-ce pas ? Nous avons, mes collègues de Dreamworks et moi-même, neutralisé les effets de son imagination sur l'interprétation stricte qu'on attend toujours d'un acteur...

— Alors il a fui ?

— Quelque part, il écrit :

*Alors l'Homme se met à fuir, à fuir et à parler, à parler  
Et à tuer autant qu'il peut le temps qu'il lui reste à vivre.*

Pensez-en ce que vous voulez. Je prends le public à témoin que je n'ai jamais écrit de pareilles inepties. Nous avons dû le canaliser et, ma foi, le résultat est assez convaincant. Si j'en juge par la fréquentation des salles que cette œuvre a provoquée dans le Monde entier.

— La régie m'annonce qu'on l'a retrouvé et qu'il arrive sous bonne escorte...

— DOC a dû lui proposer son fameux cristal bleu. Personne ne résiste, paraît-il, car je ne l'ai pas essayé sur moi, aux effets dilatateurs de ce

cristal à ma connaissance métallique. Je vois sur l'écran de contrôle qu'il a amené sa poubelle. Ça promet !

**J'vais m'acheter un yacht et j'en ferais une poubelle en  
moins d'deux !**

Elle connaissait ma joie au moment de provoquer l'inattendu. Elle me prenait pour un pervers.

\*

— *Pourquoi le verre ?* chantonnait la fille sans changer un mot à la chanson.

— *Parce que c'est toi, baby !* grogna le Prince.

\*

Elle dégoulinait de sueur. Ses strass m'arrachèrent un peu de peau. Elle tira sur le prépuce pour me faire mal. J'avais très mal et ça me rendait gor. Qui était-elle si j'étais rien pour elle ?

— Ça t'regarde pas, mon chou. J'fais mon boulot. Me gâche pas la soirée !

Je tordis un sein sans conviction. Elle gueula comme si je lui avais arraché un œil, clignant de l'autre pour m'encourager.

— John-nie ! John-nie ! John-nie ! John-nie !

La foule croissait. J'en ramenais pas large. Je m'souvenais pas d'avoir pratiqué en public. J'avais même jamais filmé, même pas avec Spielberg du temps où je couchais dans son lit pour imiter la voix de Michael Jackson.

— *Wannabe startin' somethin' !* susurrai-je pour participer.

Je devais pas avoir la conviction. J'ai jamais été fort en variété.

— *Keep hope alive, John-nie !*

\*

C'était quoi, ce lieu de permissivité sans limite que le fric ? J'avais plus qu'à me rasseoir. Le Prince apprécia de son œil noir. J'avais besoin d'un autre *drink*, avec de la fumée cette fois, précisa-t-il au garçon, comme dans *The nutty professor*. C'était peut-être ce qu'il cherchait, à me transformer au rythme de *The Way You Make Me Feel*. J'étais passablement *gris* et je pensais aux voyages qui m'avaient été épargnés pour que je survive le plus longtemps possible au bonheur de l'enfance. Le film commençait par cette scène à la limite du porno. J'avais mal joué parce que j'avais honte. Et Spielberg m'avait fait greffer une bite en mousse de polystyrène pour que ça ait l'air vrai. Il m'a plus jamais reparlé de son enfance. On parlait d'un tas de choses qui avaient leur importance relativement au film, mais son enfance était devenue un secret et ses gardes du corps me frappaient durement chaque fois que j'abordais le sujet.

\*

Dehors, les vitrines rutilaient à la surface des trottoirs mouillés. La neige s'accumulait dans le caniveau où des gosses s'activaient comme des malades. On me reconnaissait. On me tendait des photos de Spielberg que je paraphais avec une rage contenue.

\*

Ya rien comme la gloire pour attirer les faveurs des bonnes étoiles qui se font rares en temps de crise. Ils me prennent pour Michael parce que j'ai

perdu du poids et que j'suis pas loin d'resembler à un cadavre tellement j'ai faim ! Signe comme si t'étais Tom Hanks et ferme cette putain de gueule qui t'a coûté la gloire du temps où t'étais assez jeune pour en profiter pleinement. À ton âge, il va falloir négocier avec la pédophilie et les vasodilatateurs périphériques. Ah ! J'aimerais pas être à ta place, mais c'est plus fort que moi : je t'envie, un cran en dessous, mec !

\*

On remontait une avenue peuplée de consommateurs fébriles. C'était comme ça que commençait le film. On voyait un mec égaré parmi les siens et on sentait bien que c'était le malheur qui guidait ses pas vers un destin figuré par la complexité croissante de la foule, des véhicules et de tout ce qui bougeait dans un sens ou dans l'autre. Par plans sécants, son visage se mettait à ressembler à celui que le commun des mortels s'efforçait de maintenir au meilleur niveau de bonheur et d'attentes sans importance, sans influence sur ce qui reste à faire pour ne pas mourir complètement détruit.

\*

La foule de mes admirateurs s'épaississait. Je ralentissais de force. Le Prince s'éloignait aussi, assailli par des filles en jupette qui cherchaient clairement ses gros doigts paraît-il doux comme la tête d'un bébé. De temps en temps, je croyais reconnaître Alice Qand dans une grosse queue ou Sally Sabat à l'homme mort qu'elle continuait de piétiner malgré l'absence de cri. Dans les vitrines, la Sibylle suivait les enfants de mon sang, en quête de nouveaux lieux pour répandre son silence d'or.

\*

Si ça n'avait pas chlingué autant la pâtisserie fine et le confit, je s'rais resté avec vous, ô admirateurs de mon mythe ! Mais vous puez tellement et vos enfants sont tellement coriaces que j'suis monté dans le dernier tram en direction de ma poubelle. Oui, je vis dans une poubelle. C'est pas pour jouer au pauvre, mais j'veux être tranquille au dernier moment, en compagnie de mes excréments et des restes de mes repas. J'aurais une pensée pour les vrais pauvres avant de penser à pas m'rater.

\*

Ça file un choc, mec, de changer d'opinion sur les choses alors qu'on s'attendait à respecter les normes en matière de reconnaissance. Le cristal rutilait au fond d'une cuillère à café, sans le café bien sûr.

\*

Comparé à tous ceux qui en étaient morts pour des raisons étrangères à cette chimie substantielle, j'étais sain comme un oiseau tombé du nid. Il avait un instrument de mesure pour quantifier la dose minimum de douleur à accepter.

— J'savais pas qu'il fallait souffrir pour profiter des réactions en chaîne !

— T'es tellement habitué que tu te rends pas compte de la douleur. Mais elle est nécessaire, mec. Sans la douleur...

\*

D'habitude, je me f'sais piquer par les mouches gonflées à la kolok. Mais c'était un cristal soluble que dans l'acide.

— Tu voudrais tout de même pas que j't'injecte de l'acide sulfurique !  
s'écria DOC.

Non, je voulais pas. On m'avait acidifié une fois quelque part dans le Nagaland au cours d'une mission aussi secrète que l'existence de plusieurs dieux sur le même trône. C'est comme ça qu'a commencé mon eczéma.

\*

J'pensais à un grand verre de lumière, pas difficile à trouver si on souffre pas d'insomnie, ou à un mazagran de nuit avec des cassures de blanc de l'œil cristallisées sur les bords.

\*

— J'ai oublié, DOC ! C'est l'influence de la poubelle. On peut pas vivre dans une poubelle sans risquer d'y perdre la mémoire. Je m'souviens même plus si j'ai déjà vécu dans une poubelle avant de vivre dans celle-là. Tu t'rends compte ? J'pense qu'à l'instant suivant. Et c'est qu'un instant, mec, pas une histoire complète avec péripéties qui accrochent l'auditeur entre les jambes. On s'est vraiment fait avoir en acceptant tout ce fric.

\*

J'étais la proie d'un désir de finir en beauté avec un tas de dettes qui obligerait mes héritiers à continuer sur la même voie. Mais j'ai pas d' descendants. Tout va à l'État. J'vais finir dans le ventre des fonctionnaires, dilué à mort jusqu'à l'invisibilité. J'sais vraiment pas quoi faire de tout ce fric avant que ça n'arrive. J'ai quelques idées de dépenses somptuaires, mais rien d'sérieux.

\*

- J’vais m’acheter un yacht et j’en ferais une poubelle en moins d’deux !
- Y s’trouv’ra toujours un ministre de la culture assez traditeur pour vanter ton génie de la comédie et l’universalité de ton influence sur les cons qui payent cash le droit d’entrée dans vie sociale par le biais des regroupements sectaires.
- J’te crois, mec ! T’as pas cent balles ?

### **Toi, tu attendais la nuit...**

Spielberg leva un pouce :

- Super, Yougo ! Préparez-vous à la scène suivante : l’éjaculation.
- Les singes me montrèrent les marques. Une petite masturbation me ferait le plus grand bien, mais tout doux, Yougo ! S’agit pas de décevoir le Maître !
- Quand elle entrera, me dit le Roi des Singes, vous vous mettez là (*il pointa un doigt tremblant vers les marques correspondantes*). Vous attendrez qu’elle ait fini de parler...
- Qui est-elle ?
- Appuyez ici pour éjaculer et là pour hurler de plaisir...
- Si j’savais qui c’est...
- C’est le personnage que vous interprétez qui sait qui et ce qu’elle est, mec. Vous avez dix secondes pour réfléchir. Ensuite, le type que vous êtes laisse la place au personnage. Elle est au courant.
- Ya ceux qui ont le temps et ceux qui n’ont pas cette chance.

\*

J’avais besoin de ce pognon pour changer d’existence. Sans lui, je continuais dans le remplacement, m’exposant au suicide qui faisait l’objet des recherches esthétiques de ce  *fucking movie* . Mais Spielberg parlait de

l'homme et non pas de ce qu'il savait de moi. Il visait l'universel alors que j'étais dans l'intime.

\*

La Sibylle m'envoya un message codé : qu'est-ce que je vaudrais aux yeux de mes contemporains quand l'heure serait arrivée de mettre fin à cette existence épisodique qui n'avait aucune chance de marquer mon époque autrement que par un exemple choisi parmi tant d'autres que c'était perdu d'avance, la reconnaissance ? Elle avait raison : c'était qu'un jeu. Et je connaissais pas les règles.

\*

La caméra s'approchait de mon visage. Pour le spectateur, tout se passerait dans ces yeux que ma mère vouait à l'observation des marges de l'existence où selon elle tout se jouait. Elle avait exercé mon regard à ces tranches. Mais j'avais rarement anticipé et elle m'avait jeté à la rue pour que j'y acquière ce qu'elle appelait de l'expérience. Il n'y eut jamais la moindre trace d'expérience dans mes jeux avec les coups du sort. Et je n'ai jamais été que le spectacle de ce qui se passait à l'intérieur de mon cerveau, alors que mon corps pirouettait avec les autres, sans musique, sans rythme pour justifier la convulsion et sans amour dans les intervalles de réalité.

\*

— Votre visage commence à jouer avec ce qui se passe réellement dans votre cerveau. Vous pouvez feindre si vous estimez que c'est le mieux ! C'était maintenant qu'il disait ça ! À deux doigts de la mort !

\*

J'ai du venin dans mon cerveau  
 Et plus d'av'nir avec ma femme  
 J'en pense rien, pas d'état d'âme  
 J'suis enfin monté au créneau !

\*

Je revenais au Monde après l'avoir quitté pendant peut-être une minute ou deux. J'avais sombré dans un sommeil dur comme l'acier dont il était trempé à mort, puis la paralysie m'avait écrasé de tout le poids d'une angoisse nouvelle pour moi, car elle ne promettait plus rien. Quelque chose s'était alors brisé, ou déchiré, je saurais pas dire comment ça m'arrivait, complètement en dessous de la réalité que je percevais encore malgré les changements chimiques qui affectaient mon sang. J'étais à peine lié, presque libre, retenu par une extrême douceur à la croix sous-jacente qui avait l'odeur des vieux cuirs briqués de mon enfance. Je savais pas ce que je quittais. J'arrivais pas à me faire à l'idée que je quittais tout à la fois, sans croissance du mal ni fragmentation de l'oubli.

\*

Un laborantin tenait les trois seringues, plutôt des pompes à piston intégré, qui contenaient les trois substances idéales : le sommeil, la paralysie et la mort. Le sommeil blanc, la maladie verte et la mort rouge. J'étais tellement réveillé que je pouvais apprécier la vraisemblance du simulacre nécessaire à une bonne interprétation de l'idée qui trottait dans la tête de Spielberg. À la différence que j'étais pas cloué sur la croix et qu'elle était pas en bois. Si le symbole de la croix, les jambes de la Vierge, demeurait évident, le remplacement du bois (allusion au métier de

Joseph) par le cuir demeurait une énigme malgré tout. Mais Spielberg affirmait que le papa était sellier dans un cortijo andalou et non pas charpentier comme le prétendait une légende tenace. Il commençait à s'énervier à cause de toutes ces questions pendantes. Je l'encourageais du regard parce que j'en avais rien à foutre de ce qui l'inspirait à mes dépens. J'avais hâte de voir les *rushes*. Les spectateurs apprécieraient ma douleur au degré d'érection dont la pelloche ne montrerait que l'ombre transparente et fraîche comme une après-midi passée sous la bruyère avec un verre d'anisette dans la main et le sein d'une adolescente dans l'autre.

\*

J'avais quatre ans quand c'est arrivé. Bobonne riait aux éclats parce que le mec qu'était mon père venait de se prendre la queue dans un dédale de pensées religieuses.

\*

J'suis pas un créateur, moi ! Qu'est-ce que j'en sais de ce qui arrive aux mères si papa est encore là pour en témoigner ! Il revenait du boulot avec cette poussière tenace sous les ongles et dans les rides de son visage fatigué. Quand elle faisait couler l'eau tiède dans ses cheveux, il fermait les yeux et semblait jouir d'un ailleurs dont on avait pas idée tellement on ignorait pourquoi il avait pas tenté l'aventure ailleurs et sans nous.

\*

— C'est bon, ça ! J'vois la scène ! Ça vous embête si j'utilise des crayons de couleur comme Jerry Lewis... ?

— Rien me dérange si je demeure maître de ma mort, mec !

— Je note. Quelqu'un vous donnera la réplique pour approfondir le sujet. Vous devez d'abord mourir. Le film commence par votre mort.

\*

— Vous pouvez prendre sa place dans le champ. Attention au décor. C'est du papier. Ce que vous voyez est produit par la lumière. Et ce que vous entendez sort de votre bouche. Moteur !

\*

Il règne ici une chaleur de corps qui cherchent des compensations aux problèmes de sensation.

\*

Il trempe ses lèvres dans son verre, sans absorber les mythes. Il attend.

\*

T'étais qu'un gosse à cette époque. On te reconnaissait à tes rêves. Elle avait décidé de t'aider à devenir un homme. Des hommes, elle en massacrait dix par jour. C'est dingue, cette idée de perdre un combat contre une femme qui est faite pour gagner. Elle surgissait dans leur existence, nue et couverte de cette huile que les vaincus frottaient sur ses épaules sans permission de toucher aux seins et encore moins entre les cuisses. Ils bandaient tous dans la douleur, gouttant comme des lys, se mordant la langue pour ne pas exprimer leur désir de mourir à cet instant même qu'elle choisissait pour leur mettre un doigt dans le cul. Toi, tu attendais la nuit...

## **J’crains pas les longueurs excessives, dit-elle**

Je nageai jusqu’au yacht, presque fougueux dans la brasse. Une petite embarcation contenant des filles joyeuses s’approcha. Le mec qui godillait n’était autre que Spielberg. Sa Rolex rutilait comme une preuve. Il me tendit sa rame tandis que les filles maintenaient l’embarcation à distance des rochers, épuisant leurs minces bras dans un effort commun. Je m’agrippais, fou de joie. Jusqu’où j’avais été ? Est-ce que j’avais souhaité me noyer devant tout le monde ?

— Vous faites jamais rien comme les autres, Youyou, dit Spielberg qui m’accueillait contre sa poitrine. Alors on sait pas. On peut pas savoir vraiment ce que vous faisiez. C’est bon pour le ciné !

Il me souleva à bout de bras au-dessus de l’équipage hurlant.

— Voilà la future star que Dreamworks propose à l’avenir de l’industrie cinématographique. Ce mec est un concept, les mecs ! Personne ne descendra ce concept en dessous de la ceinture. Du pur amour et du sexe en chair et en os !

\*

Je savais pas ce que j’avais espéré de l’eau. J’avais jamais rien sur des endroits où je m’étais pourtant réfugié pour en finir avec le jugement des hommes. Je revenais toujours avec cette mémoire trouée qui provoquait des commentaires joyeux.

\*

Je me sentais appartenir à ce Monde et non pas à l’ombre qu’il projetait sur la politique.

\*

Ça avançait. Les portes giclaient de l'inconscient. On se penchait sur la fusion métallique que j'avais provoquée en tentant de mettre fin à mes jours. J'avais pas l'impression d'avoir tenté le diable.

\*

Ça, c'était pas du cinéma. On était en plein dans un Réel qui réagissait mal aux erreurs du système.

\*

Personne m'avait parlé de l'angoisse du remplaçant. En principe, elle durait pas plus d'une minute, le temps d'arriver sur les lieux et de procéder au remplacement. Le client avait pas l'temps de se morfondre. Sauf...

— Sauf en cas d'suicide...

\*

La Cellule Anti Suicide était planquée quelque part dans le Complexe du Bureau des Vérifications. Spielberg installa ses caméras dans le jardin d'agrément, ce qui déranga le personnel affecté aux Services du Secret et de l'Aveu, le sinistre SSA auquel tout le monde a affaire un jour ou l'autre et particulièrement les minables de mon espèce.

\*

Je demandais si je pouvais vraiment m'asseoir à la place d'un autre, ce qui énerva le dos étroit de Spielberg qui le gratta plusieurs fois avec sa main d'ivoire aux doigts strictement ongulés d'acier trempé.

\*

J'en avais le cerveau secoué d'informations contradictoires, mais on me demandait pas de juger, seulement d'accepter les faits.

\*

— Désormais, dit DOC, vous porterez la barbe et vous vous torcherez avec les doigts. On vous a trouvé un petit rôle dans un film porno pour expliquer votre nudité. On est en train de chercher le moyen d'expliquer les traces d'acier aux endroits stratégiques de la mort. Si on n'explique pas tout, on a aucune chance de convaincre que les gosses peuvent participer sans inspirer l'érection et ses conséquences désastreuses pour l'imagination. Vous avalerez ce truc toutes les heures (*il me donna le pilulier qui ne contenait qu'un comprimé*). Vous avalez et une demi-heure plus tard vous chiez et vous récupérez la bête. Vous l'avalez de nouveau une demi-heure plus tard. Le tout doit se passer entre les prises de vue. Spielberg est impératif : vous arrêtez de faire chier la production avec vos péripéties psychotropes et stupéfiantes ! Vous êtes ici parce que la CÔS soupçonne le personnage principal de préparer son suicide et de chercher à le maquiller en assassinat prémédité par un autre personnage qui n'a aucun espoir d'éviter la Cour Criminelle Aléatoire, la terrible CCA qui est le pendant organique du SSA. Vous comprenez c'que j'vous dis, Yougo ?

— Faites-lui lire l'Évangile de Thomas s'il résiste, conseilla Spielberg sans se retourner.

\*

Il\* scrutait les écrans de contrôle de son œil de maître, découpant la scène en plans sécants qui correspondaient à un scénario musical qui avait subi

l'épreuve d'Alzheimer dans une vie antérieure. C'était un grand professionnel reconnu même par les couches inférieures de la population cinématographique. Si t'avais pas compris ça, t'étais bon pour la poubelle psychique et le monde des schizophrènes te tombait dessus comme le ciel des gogos. J'avais vraiment pas zenvie de crever sur le bord de la route, la gueule ouverte dans le fossé sous le regard intermittent des agros du secteur. Je me disposais pour la première fois de mon existence à obéir à des impératifs industriels, acceptant l'arrachement des dents au profit de l'implantation métallique et le remplacement au pied levé des prothèses russophones par des prolongements mieux étudiés pour garantir le succès en salle.

\*Spielberg

\*

— Tout c'qu'on vous demande, Yougo, c'est d'éjaculer au bon endroit et au bon moment. Vous comprenez ? C'est comme la bombe atomique : on a droit à un coup. Le suivant, si vous déconnez, c'est dans votre propre cul que ça se passera. Une bonne grosse queue comme vous n'en avez jamais reçu en grandes pompes. Est-ce que vous comprenez que vous finirez par vous donner la mort parce que c'est écrit au dos de toutes les cartes que l'existence vous a données sans jamais atteindre le jeu complet ? Mettez-vous dans la tête que ce type veut votre mort. Et vous savez pourquoi ? Parce que c'est dans son intérêt !

\*

Je fus alors reçu par les singes qui bandaient eux aussi. Mais pas selon le même processus. En fait, ils étaient reliés électriquement à un système antidouleur. On voyait pas les fils parce qu'y'en avait pas. J'attendis un trou avec une impatience de gosse qui croit au papanoël. DOC m'avait

promis que l'ajustement à la meule abrasive se ferait sans douleur. Et j'entendais le disque siffler dans la broussaille. Une pulsion électrique constante m'empêchait de fermer les yeux. Je verrais tout !

— O. K., dit Spielberg. Faites entrer la seule raison de se suicider sans que la morale s'en mêle.

\*

Elle faisait face à la caméra. Elle commença :

— J'aime ce mec comme si je l'avais inventé. Chaque fois que je trahis sa confiance, j'ai un orgasme fulgurant. Y veut pas comprendre.

— Mais vous mesurez l'importance de l'amour, dit la voix off.

— Sans amour, je me sentirais inutile et fragile.

— Donc, on peut en conclure que vos déviations vous garantissent l'utilité et la force ?

— C'est exact, mec. Et c'est la raison pour laquelle je vais pousser cet autre mec, qui n'est qu'un employé, à se donner une mort qui constituera le meilleur divertissement jamais imaginé au cinéma.

Elle s'approcha de moi sans me voir. Elle voyait que ma queue et s'apprêtait à ajuster le diamètre à son trou.

— J'crains pas les longueurs excessives, dit-elle.

## **Tournage avec Spielberg**

— T'es dingue ! Ya vraiment rien à faire ! Et j'en ai marre de passer pour une conne auprès des gens intelligents que j'fréquente quand t'es pas là pour les emmerder.

\*

La bagnole filait dans une nuit douteuse. Le type avec qui je voyageais sentait la merde. Il avait le nez collé à la vitre et se plaignait d'une douleur que l'air vif, selon lui, avait le pouvoir de calmer. Je tentai d'ouvrir la vitre, mais sans succès. Le chauffeur, derrière la grille, m'expliqua que pour des raisons de sécurité il était impossible de descendre la vitre dans le compartiment passager. En me tournant aussitôt, je vis qu'on avait aussi pris le soin d'emporter nos bagages. Je reconnaissais les miens au ruban de cuir rouge. Les autres ne m'appartenaient pas, mais je trouvais qu'il y en avait beaucoup pour un seul compagnon de voyage.

— C'est les valoches de monsieur Spielberg, me dit mon compagnon sans cesser de peser de tout son poids sur la manivelle.

Il me regardait toujours pas, mais je le voyais dans la vitre et mon reflet fouillait sans honte dans son abondante chevelure. Un projecteur discret éclairait la scène.

— Silence ! On tourne ! dit la voix de Spielberg.

On l'avait pourtant pas embarqué ! Sa voix sortait d'un haut-parleur qui titillait mes oreilles parce que sa membrane était poilue comme une carcasse d'insecte. Dans l'autre vitre, celle qui était de mon côté, on ne voyait que le talus qui défilait à vive allure, y compris dans les virages que le chauffeur négociait en tirant une langue bleue sur laquelle Spielberg écrivait à distance à travers le réseau pédophile des Scénaristes Disponibles Pendant les Vacances d'Été. Était-ce Saint-Trop' que je voyais au-dessus du talus dans un horizon de bites bleues qui oscillaient comme les blés sous le vent ?

— C'est les mâts des goélettes, dit le chauffeur.

— C'est pas que des goélettes, murmura mon compagnon.

— Fermez-la, Yougo ! Et respectez le dialogue !

C'était Spielberg qui braillait parce que j'étais pas dans le coup depuis le début, alors forcément je savais pas trop où en était la présentation de l'énigme.

— Ya pas d'énigme ! gueula Spielberg dans le haut-parleur qui agitait ses pattes. J'fais un nouveau ciné sans énigme. Donc sans flic. Vous comprenez ça, John : vous n'êtes pas le flic de la série !

Mon compagnon se mit à chier, grognant comme si les hémorroïdes en profitaient pour saigner.

— Caressez-lui le cul, merde !

Au ciné, on pose jamais ce genre de question. Il arrive qu'on se renseigne un peu, mais c'est pour mieux comprendre et du coup se mettre à la portée de tous. Sans énigme, on était mal barré. Dans mes films d'un soir, yavait toujours un flic et j'entrais dans sa peau pour faire plaisir à Spielberg. Dans la réalité, c'est-à-dire dans cette bagnole qui dépassait la vitesse autorisée, yavait pas d'flic parce qu'il yavait pas d'énigme. Ou alors j'avais rien compris. Spielberg hurlait dans l'insecte :

— Dites « Je t'aime » et fermez-la !

Pendant une courte seconde, mon compagnon se retourna pour me visser son regard dans le mien. Kitété ?

— Vous dites « Je t'aime » sans y mettre du mystère, rugissait Spielberg. Vous n'êtes pas flic et ya pas d'énigme...

— Vous voulez dire qu'ya pas d'cadavre ?

— Ya pas d'cadavre, mec ! s'impatientait le chauffeur. Ya juste deux amoureux enfermés dans une bagnole qui va nulle part parce que c'est la fin. Compris, Youyou ?

— On est déjà à la fin du film ?

Ça m'étonnait. On commençait par la fin, comme dans la vie réelle. Ensuite on remontait...

— On remonte pas, Yougo, dit enfin mon compagnon. Quand c'est fini, on descend et on s'casse pour nourrir sa famille. T'as pas d'famille ?

J'en avais pas. J'en avais plus.

— Qu'est-ce que t'en as fait ? me demanda celui que je devais aimer sous peine d'être viré.

Je savais pas. Mais c'était pas le sujet du film. Ce qui était arrivé à ma famille, c'est une énigme policière que personne n'avait résolue parce que je fermais ma gueule. Personne me ferait parler. Pas même Spielberg que le Bureau des Vérifications Sommaires employait pour mettre fin à un des plus grands mystères de notre temps. J'avais seulement amené des photos que le maître avait trouvé « dégueulasses ».

— « Je t'aime ! » dis-je dans le micro.

— Non ! gueula Spielberg. Pas « Je t'aime ! ». C'est *Je t'aime*. Coupez pas ! Youyou, *repeat again* !

Mais j'pouvais pas dire ça à un mec que j'connaissais pas et qui sentait la merde parce qu'il me chiait dessus ! En plus, j'étais assis sur les restes d'un aliène qui était parti sans sa substance.

— Déconnez pas, Yougo ! rit le chauffeur. C'est d'la menstrue ! On nettoie pas entre les scènes. Ça fait plus vrai.

Il avait compris la leçon du maître.

— Ça va ! dit celui-ci en baissant d'un cran le volume. Vous dites *Je t'aime* et tout le monde va se coucher. *Repeat again* !

— Vous disiez donc que vous savez pas ce qui est arrivé à vot' famille... recommença mon compagnon. Pouvez-vous nous en dire plus ?

La p'tite loupote rouge s'alluma. Mon compagnon se gratta la gorge avec énergie et reposa la question en impliquant au micro une force que je voulais annuler en répondant à côté. Mais c'était la vérité qui coulait sur mon menton :

— J'en sais rien, mec ! J'étais pas là...

Spielberg referma son siège brusquement :

— C'est pas c'que vous m'avez dit à l'audition, grogna-t-il. Pourquoi faut-il que j'me laisse enculer par des cons à qui il n'est rien arrivé ?

— Mais il m'est arrivé quelque chose, mec !

— C'est seulement qu'il sait pas pourquoi c'est arrivé, dit le chauffeur.

— Pas du tout ! Pourquoi, je sais ! Comment, sans doute aussi. Mais de là témoigner alors que je pêchais la truite avec mon pote, j'peux pas franchir cette limite de l'honnêteté !

— Vous ? Honnête ! s'écria Spielberg.

Ah ! Ça lui sortait directement du cœur après un détour dans le gros intestin. Dire qu'on avait pas encore signé. La bagnole stoppa. La lumière devint jaune, avec du bleu dans l'ombre. L'endroit paraissait tranquille.

— Une dernière fois, Yougo : dites *Repeat again* !

— Il veut dire *Je t'aime*.

— « Je t'aime ! »

Spielberg apparut derrière le pare-brise. Il se laissa couler sur le capot avec une fille qui buvait avec joie. Elle riait en se léchant les dents de devant. Je reconnus Alice Qand à la queue qui montait en même temps. Sally Sabat devait pas être loin. Elle nous observait dans la lunette que John ne quittait pas quand ça bardait et que tout le monde se cassait par les jardins pour rejoindre le môle et ses feux d'artifice.

— Si vous sortez d'là sans dire *Je t'aime*, sûr que papa Steven signera pas avec un type qui comprend pas c'que c'est d'aimer et d'être aimé.

Il parlait bien, le chauffeur. Il étreignait le volant comme s'il allait m'emmener au bout de ce monde moitié vrai moitié bu. J'étais fatigué à force d'y penser. J'étais capable d'amour. Ça, tout le monde le savait. Mais personne m'avait dit « *Je t'aime* » comme j'avais envie qu'on m'aime. Mon compagnon me jeta un regard qui en disait long sur les sentiments que je lui inspirais.

— Vous prenez tout ça trop à cœur, dit Spielberg qui écrivait un autre scénario avec la queue d'Alice.

Elle déchiffrait à voix haute les traces sur le pare-brise. Chaque fois que ça se passait, les gens s'exprimaient dans une langue que j'avais aucune chance de comprendre puisque j'avais pas l'expérience de l'autre. J'veux dire : de la chair qu'on a l'autorisation de toucher même si l'amour n'y est

pas. Je me fichais de l'amour que j'avais pas reçu, mais j'espérais recevoir celui qui correspondait à mon exigence de bonheur.

— C'est dingue ! s'exclama le chauffeur.

Spielberg eut un spasme ciliaire. Alice le pénétrait avec une fougue d'animal au travail de la reproduction. La main de Sally contrôlait la saillie, précise et maternelle.

— Signez là ! fit mon compagnon.

Il trempa le petit bout dans la merde et me demanda de signer avec ça. Il exhaussait un contrat dont personne ne connaissait la teneur. Son prépuce frémissait. Je le saisis entre le pouce et l'index.

— Signez, compagnon ! C'est la chance de votre vie, mec !

— Signez avant qu'il se mette à bander ! dit le chauffeur qui nous voyait dans le rétro.

Alice finissait d'éjaculer. Maintenant, Spielberg comprenait et le disait à DOC qui était monté sur le pare-chocs pour voir la scène. Il avait jamais aussi bien compris. Dans ma main, la queue de mon compagnon avait pris des proportions inquiétantes. Et je la caressais sans le vouloir.

— C'est c'que j'faisais quand c'est arrivé, avouai-je.

— Tu pratiquais la masturbation ?

— Avec quelqu'un que je connaissais pas. Quand je suis rentré à la maison, elle fumait encore. Tout de suite, le policier m'accusa d'y avoir mis le feu...

— Par négligence ?

— Non. Intentionnellement. Il avait même le plan détaillé de la préméditation...

— Pas d'énigme, mec, dit Spielberg.

— Yen avait pas ! C'était joué d'avance et j'avais plus qu'à la fermer !

— Si j'avais su... dit tristement John.

Il était dans les bras de Sally Sabat, à quelques pas de la bagnole qui nous servait de décor. Il avait pas l'air mécontent d'avoir retrouvé la vigueur

que Sally exigeait avant de se laisser aimer. La grimace d'amour qui déformait le visage d'Alice était aussi à la hauteur de ses exigences de lutteuse.

— Qu'est-ce que vous n'auriez pas fait si vous aviez su, John ? demanda Spielberg qui écrivait.

— J'aurais pas cherché à emmerder ce mec qui n'a jamais eu d'chance.

— On vous l'avait dit qu'il avait eu une enfance malheureuse.

— Sans doute. Mais de là à...

— À quoi, John !

Ça, c'était le filet de ma voix contrainte par la cordelette qui nouait ma queue. Je souffrais des deux côtés du Monde, mais sans larmes, sans raison apparente et sans moyens d'expression.

— Signez ! dit mon compagnon.

Je traçais alors ce que je savais de ma complexité intérieure. Il parut satisfait et montra la signature à Spielberg qui approuva d'un signe de tête.

— J'vous aurais enculé sinon ! dit ce compagnon qui ouvrait la porte en même temps.

J'aurais dû m'douter que c'était lui qui avait la clé. Le chauffeur fit une remarque sur ma naïveté. Tout le monde rit avec une joie contenue.

— J'aime cette scène, dit Spielberg. Supprimez la nuit !

En sortant de la bagnole, je mis les pieds dans le soleil. Ils applaudissaient. Ils étaient peut-être sincères. Je sentais vraiment mauvais. Ils se cotisèrent pour m'envoyer en l'air. Je retombais parmi les poissons du môle.

— Comme un poisson... !

— Dans l'eau !

## Tu l'as tournée cette scène oui ou pas ! - à Pascal leray

— Ça sent bon la chair brûlée, dit-il\*. Ya qu'dans les films qu'ça sent mauvais parce qu'on la fait trop cuire.

\* Spielberg

\*

Ça m'étonnait pas de la part d'un type\* qui se contentait de satisfaire les p'tits plaisirs pour laisser aux grands le champ du possible.

\* Spielberg

\*

Il\* se passa la langue sur les lèvres comme si j'étais un fruit de son imagination. Le poisson mort n'arrêtait pas de s'retourner sous l'effet du filet d'eau qui tombait des lèvres de la morte. Je supposais...

\* Spielberg

\*

Il\* toisa ce qui dépassait de la table, mes bras nus couverts de conneries qu'un pote tatoueur avait testées sur ma peau en échange d'un surdosage euphorisant, ma poitrine crevée d'autres essais, métalliques ceux-là, le cou qui revenait toujours d'un torticoli hérité d'un bondage circulaire, et ma face de rat effrayé par la chronique de l'actualité, toujours prête à exprimer le risque épidémique, les modes éphémères et les nouvelles sans contenu. J'avais des cheveux aussi et une manière de les peigner pour me distinguer du chien qui m'accompagnait quand il était pas mort.

\* Spielberg

\*

J'aurais pu être fier de plaire à quelqu'un\* qui prétend me sortir de la merde uniquement pour ça.

\* Spielberg

\*

Yavait des tas d'fontaines dans cet endroit de rêves, avec de l'eau qui tombait sur des poissons vivants ou morts, ou sur des algues noires ou vertes, avec de la pierre verticale pour capter les ombres et en reproduire la tristesse discrète.

— Ça vous plaît ? demanda Spielberg.

\*

— Monsieur Spielberg vous emploie-t-il définitivement ? dit John Cicada.

— On signe cet aprèm'...

— Il sera trop tard, mon ami. Regardez !

J'ouvris grand mes yeux pour voir ce qu'il me montrait. C'étaient des vaisseaux chinois qui s'étaient posés sur la mer.

\*

Je savais pas quel âge j'avais, mais j'avais pas envie de mourir pour la patrie.

\*

M'expliquer pourquoi ya des types qui signent des contrats comme ils se torchent et comment yen a d'autres qui merdent au dernier moment quand on manque de temps pour apprécier le coucher du soleil.

\*

On peut fermer les yeux à la demande, mais cesser de bander parce que le cerveau se trompe de femme, c'était trop demander à un chômeur qui venait d'accepter la défaite une fois de plus.

\*

J'aurais pas fait grand-chose de mon existence et j'aurais été payé avec des clopinettes et un certificat d'études primaires avec la mention « peut conduire une bagnole si vous en trouvez une à sa taille ».

\*

Il flanqua un petit coup de pied au visage souriant du Chinois qui donnait des signes de mort dans sa tache rouge qui brillait à l'endroit des aiguilles.  
— Ça sourit tout l'temps, ces mecs !

\*

Il avait l'air de bonne humeur en tout cas, mais il expliquait pas grand-chose. J'avais envie d'en savoir plus, des fois que le boulot promis par Spielberg soit pas aussi dangereux que ce que je craignais maintenant que j'en savais sans doute trop.

\*

J'vérifiais si j'pouvais y garer ma Kiadilac avec toutes les provisions dont on va avoir besoin si on on veut traverser le désert de Tabernas sans être obligé d's'asseoir sur un figuier pour goûter à l'aventure.

\*

Le plus inquiétant, c'était qu'en plein été yavait pas une caisse sur la Route des Plages. Pas un parasol en vadrouille, rien. C'était un décor vide qui semblait pas avoir déjà servi à amuser les grands sans faire chier les petits. Spielberg était pas là lui non plus. Le destin me sucrait un contrat en or alors que mes doigts venaient d'accepter de le signer sans le lire.

\*

J'étais chevillé par la passion depuis que je savais qu'un minable peut devenir une star dans un firmament démographiquement sur le point d'exploser comme l'Univers au meilleur de sa forme. C'était la première fois de ma vie qu'on me donnait à apprécier l'épaisseur d'un doigt.

\*

— J'ai renoncé à rien, mec ! J'suis pris entre la colère et la faignantise, comme la majorité de mes potes humains. J'arrive pas à croire que j'suis passé à un doigt du bonheur d'enculer mes contemporains en jouant la comédie. Ah ! Ça m'aurait plu d'avoir ce pot !

\*

Il s'agissait d'abord de récupérer tout le matériel informatique qui remplaçait les organes du Chinois. La Sibylle suçà les os qui contenaient

le métal en fusion. Sans cette fusion constante, les Chinois ne tenaient plus debout. Je triais les entrailles en vrai merde pendant que John tentait une connexion au Réseau des Constantes Patriotiques. Il jouait avec les doigts du Chinois qui donnait encore des signes de vie et parlait dans son sommeil comme si le rêve était encore possible à cette profondeur de la Mort Probable. Où était la caméra ?

\*

J'avais des tas d'questions à poser. Et une sacrée envie de me sortir de la merde que le Chinois avait emportée avec lui dans la précipitation. D'habitude, c'étaient des mecs clean que nous envoyaient les sous-marins de l'Avant-Garde Nationale en Eau Trouble. Mais celui-là n'avait pas eu le temps de se vider et sa merde envahissait mon existence à un moment que j'aurais plutôt choisi pour me la couler douce dans le vomi des coquillages que j'avais avalé avec un plaisir de riche savourant en même temps la chance et le bonheur.

\*

Ah ! Ces angoisses ! Ça veut rien dire et ça m'arrête en plein raisonnement vital. J'arrive même pas à accuser les autres comme faisait papa quand ça tournait au caillé. Je m'en prends qu'à moi-même et j'fais tourner mon Mitchell à vide, sans cuillère, sans hameçon, sans rien.

\*

J'savais pas grand-chose du ciné. Je l'avais jamais vu que sur le petit écran. Avec un son de merde et des effets stéréo brouillés par la conformation des lieux, une bien grande expression pour signifier ma piaule à trois murs avec fenêtres sur le voisin. J'avais qu'une chose à faire

maintenant : apprécier et fermer ma gueule. D'autant que j'avais peut-être une chance de signer si j'avais rien compris *entre les lignes*. En tout cas, j'avais pas faim : des coquillages avariés plus un Chinois de merde, c'était tout ce que j'avais pu avaler. Par pitié, me demandez pas de boire un verre avec Spielberg pour finaliser. J'arriverai même pas à fumer une *light*. Greffez-moi quelque chose pour imiter ma signature. Mon cerveau commence à s'intéresser à autre chose, à des trucs qui sentent la merde des petits matins sans avenir professionnel et la pisse des négligences sentimentales.

\*

— On divorce plus ?

— Où qu't'étais passé, Johnnie ? On a vu la tourelle du sous-marin chinois au large. La trouille de notre vie ! Toi, t'as rien vu bien sûr.

— Un peu que j'ai vu ! Et j'ai même touché !

— Johnnie ! T'es complètement dingue ! Comment veux-tu que j'accepte de vivre avec un barjot ? Qu'est-ce que c'est qu'ces mouettes ?

\*

— J'ai pas signé, avouais-je dans la foulée.

— T'as pas signé !

— J'attends une prothèse ! Comment je signerais avec ça ?

J'exhibai mes doigts, les écartant pour souffrir parce que sans cette souffrance j'aurais pas pu leur mentir sans en souffrir.

\*

— T'avais qu'à pas bouffer les coquillages avec la coquille, connard !

— J’savais pas c’qu’y fallait bouffer dans cette assiette de merde ! J’ai eu des vertiges et on m’a perfusé à mort pour que je sèche pas.

— T’es vraiment con ! Dis à cette conne de mouette d’aller chier ailleurs !

— Tu l’as tournée cette scène oui ou pas !

## **Je sentais bon comme un parterre de fleurs interdit aux chiens et aux cuculs**

On enterrait pas les jambes comme chez Maupassant. On devait les jeter, mais pas n’importe où. Il était persuadé que personne ne lui avait manqué de respect. Mais il s’était pas renseigné. Il y avait pensé, puis l’idée lui était venue que c’était pas bien correct de poser des questions gênantes à des mecs qui supportaient la misère humaine sans vocation mystique. Il attendait de recevoir des jambes artificielles. Il attendrait le temps qu’il fallait. Combien de temps avais-je attendu moi-même ? Impossible de répondre. J’avais oublié !

\*

Ya des fois, comme ça, dans l’existence, où la moindre substance prend une importance phénoménale pour atteindre les hauteurs de la révélation et de l’intime conviction.

\*

C’était inquiétant ou rassurant selon les moments du fric. En avoir ou pas. Le vieil Hemingway pétait dans les chiottes et tout l’immeuble se plaignait de cette promiscuité.

\*

Tes guiboles sont en Chine avec des couilles chinoises entre les deux et une petite queue vachement efficace question démographie extrême.

\*

— T'as une horloge interne ?

— Pas qu'je sache. Mais j'ai beaucoup donné, mec.

— Tant que ça !

— J'suis vachement reconstitué, mec.

\*

J'étais tellement intelligent que j'savais même pas à quelle heure ils viendraient me chercher. Ils n'aimeraient peut-être pas me trouver endormi. Et j'savais pas avec qui je me réveillerais.

\*

Ça m'faisait rêver moi aussi et j'avais envie de dormir pour pas déranger mon imagination. Mais qui m'branlerait pour m'aider à trouver le sommeil dans un endroit où il paraissait impossible de s'imposer au silence ?

\*

Tout était écrit dans un livre. Y'avait qu'à suivre, comme en cuisine. Et j'étais pas contre l'anesthésie. Mais j'regardais pas. Je sentais rien et je regardais plus pendant des jours, jusqu'à ce que ça cicatrise sous le fond d'tain. Papa était heureux quand il revenait de la Banque avec des ronds en papier qui subiraient l'épreuve du métal avant de n'être plus rien.

\*

— Que pensez-vous de ce mec qui s'est jamais rendu utile ?

— Il était utile quand son père me faisait le découper en morceaux pour subvenir aux besoins des bourges qui avaient perdu quelque chose en route, M'dame ! Il était vachement utile aux siens, parce que les bourges, M'dame, c'est des nôtres si on réfléchit bien.

— On vous demande pas de réfléchir, mec. Vous chômez ?

\*

— Vous êtes en manque de meufs ou simplement pédé ?

— J'paye ma dette envers un p'tit gars que j'aurais pas dû charcuter comme je l'ai fait parce que c'était la guerre et que tout l'monde se démerdait comme il pouvait. L'Histoire se répète. On peut pas dire qu'on savait pas.

\*

— Tu peux pas partir, dit-il. On a un concours de lancer dimanche. Tu partiras plus tard.

— Je vais à Saint-Trop' avec l'équipe de tournage.

— Ils se sont foutus de ta gueule, Yougo ! J'ai un nouveau Mitchell. Un Avocet III Gold. Il m'a coûté la peau. Monte voir !

\*

Dans le miroir, je me vis en train d'ajuster un béret qui m'donnait des allures de guerrier vidéo. Le 38 formait une autre bosse sur mon cœur,

avec une tâche de graisse qui s'épanchait dans la poche. J'avais jamais été aussi loin. En fait, j'avais jamais été nulle part.

— N'oublie pas ton lithium, mec, dit-il.

\*

Tant qu'y'avait rien à comprendre, je m'tenais tranquille. On avait même pas parlé de la paye. Et des avantages sociaux dont j'avais un besoin impératif. J'avais pas mal de pièces à changer. Yen avait pour du fric, mais c'était rien à côté d'la générosité, pas vrai les mecs ?

\*

Un tas de gens rejoignaient la Côte parce que c'était l'endroit idéal pour s'embarquer après avoir fait le plein de conversations. Je savais même pas ça, mais j'allais l'apprendre.

\*

J'avais cette sensation moi aussi, de jamais réussir à intégrer ce qui fait avancer les autres dans un sens qui ne semble pas en avoir.

\*

Ça allait. Je m'enculais quotidiennement sans l'aide de personne. J'en étais pas aussi fier que j'en avais l'air.

\*

En principe, on gagne pour gagner, mais des fois on peut toucher à la marchandise et on s'photographie pour une utilisation prochaine dans le

cadre des pratiques secrètes de l'amour à soi seul. Ah ! C'est tellement compliqué que j'arrive pas à m'enlever cette idée d'la tête !

\*

Si j'avais pas eu le cul trempé par les déjections d'un extraterrestre, j'aurais même pensé à autre chose.

\*

La route était tellement réelle que le temps passait. Ça n'avait rien à voir avec l'illusion ou le mirage. Je me sentais en route et celle-ci avait un sens si je me mettais à croire en moi comme je croyais en Dieu quand j'm'emmerdais. Ah ! J'avais chaud.

\*

— Faut d'abord vous retirer le truc que vous avez dans l'cul, me dit un technicien. Vous pourrez jamais leur expliquer ce truc. On va vous en mettre un autre plus facile à expliquer et que même vous en aurez pas honte.

\*

On m'avait proposé ce job au début que j'étais chômeur, mais j'avais pas fait d'fautes à la dictée et le brigadier-chef qui examinait pour le compte de l'État m'avait soupçonné de les avoir planquées quelque part. Éliminé pour sournoiserie incompatible avec le devoir social. Mais j'avais eu l'temps d'observer les minables qui avaient toutes les chances d'obéir sans discussion et de s'amuser quand même en vacances pendant que

leurs gosses les reniaient dans une simulation sociale qui ressemblait à ma duplicité d'anticonformiste

\*

Je pourrais en faire autant si j'acceptais de collaborer sans manquer de respect aux autorités. Il y avait une place pour moi dans la vie sociale partagée par une majorité démocratiquement représentée en haut lieu. Pourquoi que j'faisais que faire chier le monde avec une minorité d'emmerdeurs qui n'avaient aucune chance de participer aux pouvoirs exercés sur le comportement de chacun ?

\*

Un gosse filmait la scène, indifférent à tout ce qui se passait ailleurs, y compris dans la rue où des flics tabassaient des innocents parce que c'était dans le scénario.

\*

J'avais pas grand-chose à dire. Un boulot, c'est un boulot. Le fric plus la dignité, c'est quand même mieux que la crasse et l'humiliation. Ça, tout l'monde le sait. Mais c'est pas facile de s'décrasser sans donner clairement les signes d'une révolte tangente à la fois au suicide à petit feu et au bonheur par petites touches.

\*

C'était la première fois d'ma vie que je passais au-dessus des autres sans les saluer. Même au-dessus des poubelles que j'avais servies la veille avec un entrain de paluche au service des vieux. On peut pas avoir été mal

payé et apprécier de l'être trop. Quand j'étais chômeur, je travaillais au moins à nettoyer les alentours pour pas sentir plus mauvais qu'un chien. Maintenant que j'étais sur le point de renseigner les paparazzi, je sentais bon comme un parterre de fleurs interdit aux chiens et aux cuculs.

### **Si c'était ça, la vie, j'en voulais pas !**

Nous servons tous à quelque chose ! Sinon, à quoi sert tout ce système qui coûte si cher en marge de manœuvre ? Répondez !

\*

J'pouvais pas dire le contraire : ça faisait très mal. Et au premier pet. Mon visage reflété dans la vitre sans tain en témoignait assez. J'en avais le sourire aux lèvres. Un nain me tabassa avec une prothèse. Il surgissait de mon enfance, me dit-on. Qu'en pensait John Cicada qui évoquait la mort de son père dans la marge d'une grande feuille numérique déjà noire d'hypothèses ? Il n'y avait pas de nain dans son enfance, mais il en avait inventé un parce qu'il avait un jour souhaité ne plus grandir. Un désir qui avait passablement obscurci ses rapports affectifs. Il se souvenait de la douleur lointaine, mais aucun incident n'avait émaillé cette traversée du doute et peut-être d'une angoisse assez poreuse pour ne pas passer pour des salades inspirées par une mauvaise lecture.

\*

J'ai jamais déambulé dans la zone des tournages. On pouvait se faire un peu d'pognon dans les marges du système objectif-sujet. Mais il fallait que je traverse à pied les studios de plein air pour me rendre au Centre des Simulations Aiguës. Je rencontrais toujours les mêmes larbins à qui l'Industrie du Divertissement et de l'Information confiait des petits

transports de marchandises annexes destinées à boucher les trous du décor ou de l'attente. J'aimais pas l'cinéma, mais j'étais un bon film. Spielberg me l'avait dit. Il avait amené des visiteurs dans la salle où je m'habituais lentement à vivre deux passés à la fois. J'étais assis sur la machine, le cul rempli de substances amies, et le mec parlait de moi comme si on se connaissait depuis toujours.

\*

Je fermais les yeux. Ça commençait toujours par cette sensation de bien-être. J'étais ni l'un ni l'autre et personne.

\*

J'en avais un, mais pas vraiment de verre, avec une bulle de gaz optique à l'intérieur. Il le toucha avec le bec de la canne. Il avait une canne-cane. Il s'était jamais posé la question de l'œil. Il me montra le sien. Il en avait pas encore besoin. Il en aurait peut-être jamais besoin.

— Si jamais vous perdez le vôtre... je sais pas... dans une bagarre... je vous prêterai le mien. C'est un modèle de haute technologie de la vision en coin-coin.

Il éclata de rire.

— On peut savoir pourquoi ? demanda Spielberg.

\*

J'ai toujours eu une relation insensée avec le mal dans la peau. Les deux côtés de l'existence étaient couverts d'épines d'acier qui n'avaient pas de noms définitifs et ma dérive consistait à reconnaître mes erreurs, voire mes fautes.

\*

— Des fois, expliqua Alice Qand, le système superpose deux personnalités contradictoires qui se combattent dans le virtuel jusqu'à ce que quelqu'un gagne le gros lot. Heureusement, on agit encore à l'instinct dans ce domaine d'application des sciences conditionné par l'appât du gain.

\*

Mais j'étais déjà là, mec, et j'comprendais plus vraiment à quoi je servais ni si j'avais intérêt à continuer. Ça circulait en moi comme si j'avais aucune chance de pas finir par trouver de quoi bouffer et entretenir des dépenses pas forcément justifiées par mon train de vie. C'est l'choix des minables congénitaux : suicide ou travail. Mais j'avais jamais essayé le crime. J'avais même jamais assisté à une Cour Criminelle. J'avais voté pour des cons mieux payés que moi, mais le crime m'avait pas inspiré autre chose que le goût de l'énigme et de la sentence aléatoire. Et voilà que j'étais à deux doigts de jouer dans un film de Spielberg !

\*

— Vous aurez pas c'boulot, murmura DOC dans le seul tuyau qui me reliait encore à la réalité.

On sait aujourd'hui que je l'ai eu, mais on sait toujours pas après quelles péripéties mentales que j'ai dû subir pour ne pas sombrer dans la mélancolie.

\*

DOC envisageait une refonte du récit, mais la complexité des enchaînements lui interdisait toute application systématique, ce qui réduisait son influence à néant.

\*

J'aimais tellement d'choses, connard, que j'étais prêt à tout pour me les payer ! Seulement voilà : j'avais pas un rond et rien pour en recevoir légitimement. Est-ce que quelqu'un dans l'assemblée savait que j'avais envie de travailler honnêtement ? En tout cas, personne n'avait l'air d'y croire comme je le croyais.

\*

Des rideaux. J'aurais ouvert les fenêtres s'il y avait eu des rideaux pour épater les passants. J'aurais aimé les voir lever la tête pour apercevoir mon nez mutin et mes yeux récidivistes. Mais j'avais pas d'rideaux et pas envie d'en avoir tant que le malheur demeurerait sur le seuil de chez moi, attendant qu'je me décide à foutre le nez dehors pour entrer dans l'existence des autres et les faire chier jusqu'à ce qu'ils consentent à me donner de quoi bouffer.

\*

À l'époque, j'habitais dans la zone contaminée de New Paris. Je vivais seul dans un container au premier étage d'un Monticule à Loyer Expérimental. J'crevais pas vraiment, mais j'avais la trouille. L'Armée n'avait pas voulu d'moi parce que j'avais pas la forme requise, ni l'cerveau d'un domestique. J'aidais à la manœuvre partout où on manoeuvrait dans la merde, mais pas trop loin non plus, parce que j'avais des guiboles en plastique importées de l'Ancienne Russie où le froid est

encore un instrument de torture au service de la Vérité Révélée. J'avais perdu mes dents dans un choc frontal avec le manque de vitamines et ma peau pelait sous l'effet des agents nettoyeurs que la pluie colportait de zone en zone au hasard des vents provoqués par les champs de bataille et les extractions de matières premières. J'avais une télé connectée aux bonnes nouvelles et une radio qui pourvoyait des cris de révolte pas chers à l'achat. Et pas un rond pour rendre la monnaie. Quand le Noir est revenu sans ses pattes, je l'avais oublié. Il avait des airs de héros et l'habit qui va avec, une espèce de djellaba avec des pompons et une ceinture dont l'étui était vide. Au mur, il avait punaisé des photos de chevaux. Pas une femme. Ça m'avait choqué alors que moi-même je fréquentais aucune femme. Les p'tits cuculs de mon existence pouvaient appartenir à n'importe qui ou quoi, mais pas à des femmes. J'avais une trop haute opinion de la femme pour accepter l'idée que j'avais encore les moyens de pas m'branler dans l'ombre comme un résistant de la dernière heure. C'était tellement bon marché que j'en abusais et personne m'avait dit l'inverse jusqu'à ce que ce Noir m'emmène à la pêche aux poissons dans le canal où j'avais déjà noyé tous mes chagrins. Il montait à la force des bras en haut de l'écluse et il se jetait dans l'eau tourbillonnante qui m'avait si souvent donné le vertige. Les gosses lui lançaient des pierres, mais des petites, pas assez grosses pour blesser sa grosse gueule de vainqueur de retour au pays natal. L'éclusier lui demandait alors poliment de remonter, toujours à la force des bras, et j'applaudissais avec les autres. Plus haut, l'eau était calme comme la joue d'un enfant endormi et on lançait nos lignes sous les arbres. J'aimais pas cette attente, mais il s'en nourrissait et paraissait parfaitement joyeux, même quand la pluie se mettait à tomber et que les gens se dispersaient sur le chemin de hallage. On attendait alors que la pluie cesse et on pouvait voir les poissons agiter la surface sous le regard des canards qui se tenaient silencieux sur la berge à l'abri des bancs publics. Si c'était ça, la vie, j'en voulais pas.

## **J'ai envie de servir à quelque chose...**

Mais elle n'était pas là pour parler du passé. J'étais au service de l'Urine Extrême et elle était Métal. Je sortais d'un tuyau et elle avait habité la terre en attendant que je devienne quelqu'un. Elle était en fusion blanche si on regardait bien entre les jambes.

\*

Il y enfonça un doigt prudent, laissant à son cerveau le temps de comprendre ce que le doigt comprenait en ne trouvant rien de suspect. Il acheva son exploration par un sourire engageant.

— Vous reboucherez l'trou, me dit-il.

\*

— Dans un an, la moitié de la population sera atteinte. Il restera plus que l'autre moitié pour trouver une solution. Un an de plus et ce sera 80% de contaminés. Et 20% pour y penser. Dans trois ans, il ne restera plus personne pour y réfléchir et on continuera d'aspirer au bonheur sans se douter qu'on sera tous en train d'agir pour le malheur de tous.

\*

Je communiquais avec des tas de gens qui s'intéressaient à moi parce que je portais un fardeau que rien n'expliquait à part la nécessité de gagner ma vie pour pas la rater complètement. L'écran avait du mal à contenir ces effervescences. Des hologrammes à bon marché remplaçaient tout ce qui manquait à mon corps pour être celui d'un homme parfaitement ordinaire, mais avec des capacités sexuelles presque hors du commun. J'hallucinais un max grâce aux nouveautés du catalogue mis en réseau par les

marchands de sommeil éveillé. J'étais de ceux qui avaient réglé leurs comptes avec le somnambulisme et autres parasomnies de l'émergence pharmaceutique. Mais j'étais seul, mec !

\*

J'ai toujours eu un mal fou à me réveiller de l'insomnie. Ça m'fait mal aux doigts et je peux plus rien attraper sans casser quelque chose. Les gens s'évanouissent dans leurs photos, les mots se coupent comme des mains, j'entends des voix qui me conseillent d'en finir et le soleil se met alors à cracher comme un lama sur tout c'qui bouge. Dehors, les mécanismes de la survie reviennent imposer leurs idéaux aux doubles que je vois descendre la rue avec un empressement et une exactitude d'insecte au travail de la terre. Je descends pas. J'attends qu'on ouvre. Ou qu'on montre son gros visage encore rêveur entre le drap et le coussin. C'est toujours comme ça qu'elle réapparaissait, qu'elle me revenait.

\*

C'est compliqué, la guérison à tout prix, alors qu'ils pourraient vivre simplement en marge du système qui intégrerait leur coût dans le budget de ceux qui ont la chance de pouvoir cotiser aux Pompes funèbres.

\*

À l'époque, je jouais à la marelle avec des filles de mon âge parce que leurs pieds nus m'inspiraient des désordres mentaux qui allaient, selon les responsables de mon éducation, me jouer plus d'un tour au moment de décider comment je me sortirais de ces situations délictuelles.

\*

J'étais pas pressé de simuler, aussi je me contentai d'écouter et de regarder, ce qui me donnait un air idiot, j'en conviens, mais j'avais pas l'intention de me mélanger à des discussions administratives qui ne me concernaient pas puisque j'étais un employé du privé.

\*

De toute façon, j'avais pas le choix. C'était la simulation ou les aveux. J'avais choisi la simulation parce que c'était moins douloureux et que ça laissait pas d' traces. Vous ressortez de là à peu près intact, alors que l'aveu, surtout s'il est complet, vous colle à la peau pour toute la vie et continue de vous faire souffrir comme si le pardon n'existait pas.

\*

Je plongeais dans son cul la tête la première, vagissant comme au premier jour. J'allais pas tarder à me retrouver dans la merde.

\*

Pour nous en tout cas, le rêve américain était retourné d'où il était venu : dans le cul immonde du Gorille Urinant.

\*

J'allais savoir qui j'étais à ce moment crucial de mon existence. Et comment que j'la recevrais cette nouvelle de l'au-delà du cercle intime ? Avec des cris de haine ?

\*

J'avais eu une enfance heureuse, moi. Y'avait pas d'miroir dans ma chambre d'enfant. Qui j'aurais regardé à part moi ?

\*

— Vous aviez cette foutue console... !

— J'l'ai toujours eue ! J'ai jamais pu m'séparer de c'que papa appelait un jouet pour pas jouer. Il voulait dire que j'jouais pas avec les autres ou alors seulement pour les tuer. Il y en avait toujours deux ou trois. Des tubards comme moi et ils amenaient leurs consoles dernier cri. Le problème, c'était l'écran. On entraît chez les gens pendant qu'ils dormaient. On retenait nos cris grâce à une balle de ping-pong. Mais c'était le corps qui nous trahissait et on finissait par se cogner la tête contre les murs. Ils se réveillaient toujours avec le même cri de colère et on fuyait, traversant la rue hostile qui se réveillait aussi, et on allait le plus loin possible en soulevant la poussière des chemins. Là-haut, on branchait nos consoles aux éoliennes et on jouait sur l'écran de contrôle de la Compagnie des Ressources Énergétiques jusqu'à l'arrivée du gardien qui nous tirait dessus avec du double zéro. On quittait pas les lieux sans cracher notre sang sur les poignées du système de maintenance. Il nous poursuivait jusqu'à la fonderie. On s'cachait dans les jambes des forgerons. Papa avait de grosses jambes marquées au fer. Il avait plus un seul spermatozoïde à mettre sur le marché et les Chinois lui proposaient des pieds momifiés avec des femmes au bout, pantelantes et inoffensives.

\*

En même temps, on jouait à gagner. Je sais plus si j'étais heureux dans ces moments-là. Je l'étais peut-être après tout. Mec, ça m'amuserait plus maintenant que j'ai compris qu'il faut aussi jouer à perdre si on veut

comprendre la nature humaine. Ensuite, on rentrait chez nous et on s'amusait avec des filles de notre âge qui pensaient qu'à rire et à se moquer sans avoir à payer le prix de leur insolence. J'avais ma queue devant un miroir et je m'disais que je pouvais pas accepter le destin de papa sous prétexte que j'en avais pas d'autre.

\*

J'étais chômeur et j'votais pour des cons qui avaient trouvé un emploi surpayé.

\*

J'arrivais pas à me concentrer. Les fibres optiques me communiquaient des traductions de ce que je savais déjà de moi-même et de ceux qui m'avaient pas aidé. J'essayais de suivre une cohérence qui reposait entièrement sur ce que le système judiciaire avait inscrit dans mon dossier de survie conditionnelle. Mais le récit de mes malheurs était conforme à ce que j'en pensais quand j'y pensais, ces nuits d'angoisse sale jusqu'à la négligence.

\*

Le dimanche, je f'sais la queue pour balayer les clinkers dans la cour des Grands ou ramasser des débris humains dans les centres d'essais du Temps d'Avance Nécessaire au Lendemain Si On Veut Gagner du Temps et Même s'en Passer.

\*

— Avez-vous eu une enfance heureuse, Yougo ? Répondez !

— Maintenant que vous le dites, j'ai envie de servir à quelque chose...

## **Nue et ficelée selon le kinbaku**

Cessez de tout chambouler. Vous vous faites mal et vous nous empêchez de faire notre travail. Je vous encule pour vous démontrer que vous avez tort de vous révolter à un âge où vous feriez mieux de cotiser dur en vue de votre enterrement...

\*

J'ai grandi dans un feuilleton télévisé sériel à souhait. Paraît même que je pratiquais la masturbation à distance alors que rien de tangible ne me séparait de la réalité retransmise par les réseaux hertziens. Je buvais trop de Loca Loca. Et je voyais le Monde Futur comme si je l'avais poussé moi-même dans les cordes du Ring où je combattais contre le père. J'sais pas pourquoi j'vous parle de ce temps alors que je suis sur le point de rencontrer enfin quelque chose de vraiment définitif, pas soignable par-dessus le marché, un truc comme j'en ai toujours rêvé pour épater les autres et les précéder dans la maîtrise du Saut. J'ai jamais eu l'âge qu'on me donne, un peu comme si ma ruse existentielle consistait à déplacer le temps des conversations dans le champ des possibilités de commentaire. Je commente avant ou après et personne n'est là pour souffrir de ma lucidité. Je suis une espèce de pythie, mais sans le corps reptilien, à l'opposé de toute imagination cinématographique. Je procède par images contondantes, certes, mais je suis toujours innocent. Voilà pourquoi selon mon évangile un parachute est un trou dans un tuyau et non pas un tuyau dans un trou.

\*

— On n'est pas pareil à l'intérieur, dit-il d'une voix profondément atteinte par les pratiques spirituelles du raisonnement, parce que vous êtes vous et que je suis... moi. Voici le système capable de créer l'illusion que vous et moi ne faisons qu'un.

\*

Il projeta dans l'air des gouttelettes du produit de l'imagination des scientifiques gardiens du progrès et des réserves ecclésiastiques de la Justice. La phosphorescence n'était qu'un habillage chargé de situer le nuage de probabilité afin qu'on y pénètre ensemble. Les gens qui m'accueilleraient demain à l'heure du pouce n'y verraient que du feu.

\*

— La différence entre vous et moi n'est pas qu'intérieure, dit le type qui me remplaçait.

— Ah ouais ?

— Nos destins diffèrent, continua-t-il.

— Et la peinture de nos arpions, constatai-je.

Il se pencha religieusement sur cette différence énorme. Je m'inquiétais, mais il mesurait sans éprouver la moindre émotion. Ses nougats poussaient encore alors que les miens sentaient le mois. Une erreur du système de remplacement ?

\*

C'était l'ultime différence : ne pas être d'accord ni sur la même longueur d'onde. Le système prenait des risques avec la télé et les micros. On s'rait p't-être deux finalement à ce rendez-vous avec la Foule et la Presse.

\*

Il aurait pu se passer des tas de choses dans mon existence de terrifié si j'avais été le remplaçant d'un grand poète, mais les poètes de notre temps ne consultaient pas les catalogues de remplacement. Ils naissaient tous avec un remplaçant à la place du cerveau. Le hasard des consultations de catalogue aurait pu aussi me situer dans la lignée de mes ancêtres combattants. Ou bien dans celle des larbins qui ont servi pour pas crever de faim ou de solitude.

\*

— Vous m'en voulez, continua-t-il. Vous m'en voulez parce que je vous prive du meilleur de l'existence. Ces orgasmes intracérébraux ne vous satisfont pas. Vous avez besoin de l'érection et de la chair turgescente qui l'appelle et la contient. Sans compter qu'un petit cucul vous ferait le plus grand bien. Je me trompe ?

Il se trompépa. Yavait qu'moi pour me gourer d'endroit et d'heure.

\*

Yavait pas d'meufts si on était des mecs. Mais ça m'travaillait de l'intérieur, comme si j'étais pourri depuis toujours et que j'avais tenu l'coup uniquement parce que j'avais assez d'imagination pour ça. Je m'accrochais, mec, et je m'rendais compte que c'était pas mon truc, que j'avais autre chose à faire avant d'y penser. Seulement voilà, j'y pensais pas, pas *avant*, et ça revenait pour me donner en spectacle alors que j'étais timide et pudique comme un ange gardien. Notre père qui êtes au pieu, n' imaginez surtout pas que ça va durer et que vos enfants mâles en sauront assez pour vous sauver de la poubelle.

\*

On entendait vaguement l'horloge universelle faire trembler imperceptiblement les murs de la ville, les vieux comme les nouveaux. On attendit que ce frémissement sidéral s'éteigne sous les couches anecdotiques de l'Histoire. Je connaissais tous ces monuments et la crasse tympanique qui les couvrait sous mes ongles d'enfant terrorisé.

\*

Il était rouge autour des yeux et de la bouche. Il montrait des dents entraînés à mordre la poussière pour en saliver la force de revenir à des combats circulaires qui le vivifiaient. Un enfant heureux devient forcément un héros si l'existence prétend lui faire payer son bonheur. Il avait appris ça de la vie. S'il n'avait appris qu'une chose, c'était savoir se servir de la moindre énergie vitale pour revenir intact auprès de l'enfant qui avait rêvé de devenir cet adulte-là. J'en étais baba, philosophiquement.

\*

Je scrutais la nuit pour y trouver un chien que je savais à ma portée. Ses yeux brilleraient dans l'ombre comme ceux des chats, mais ce serait un chien.

\*

Il faisait jour quand je l'ai habitée, cette ville ! Sans doute au poste de combat d'un simulateur de situations désespérées. Mes doigts retrouvaient la saveur d'un clavier simplifié à l'extrême pour ne pas compliquer le calcul de la trajectoire.

\*

Je réfléchissais. Ça tournoyait dans ma tête comme si j'avais pas été prévu pour ça ou tout simplement parce que je prétendais prendre une initiative qui n'intéressait plus celui que je remplaçais sans savoir vraiment si c'était un aussi bon boulot que je croyais encore. Mais je voyais pas la femme.

\*

Les signes avant-coureurs de multiples cross-over me rendaient sournois. Je rusais même avec la nuit, sans aucune chance de la tromper, mais elle bouloittait en haletant, comme si j'étais pas loin et que je maîtrisais au moins le sens à donner à ses pitreries comportementales.

\*

J'halluciniais par intermittences, croyant la voir puis reconnaissant aussitôt mon erreur à voix haute, comme si je lui devais quelque chose, à ce type qui sortait de nulle part, mais qui était exactement à sa place.

\*

J'pigeais. Il avait même pas besoin de la tirer de la nuit comme d'une manche qu'il aurait jouée à pile ou face avec un malade de l'idée du chômage comme moi. Mais elle apparut, nue et ficelée selon le kinbaku, trottant à la verticale sur la pointe des pieds, prête à accepter l'épreuve que j'avais conçue pour elle du temps où je remplaçais personne. Elle n'avait pas changé, la Sibylle.

## **Se regarder dans un tuyau...**

C'était incompréhensible. Ça collait pas entre les faces. Et si je collais comme on m'avait appris, je reconnaissais rien, ça ressemblait à rien, c'était comme si je me regardais dans le miroir d'un autre et que c'était justement son intention.

\*

Ils avaient oublié l'horloge. Paraît que j'en avais une interne. Je sentais rien question tic-tac. J'avais l'impression de glisser, sans intervalles de souffrance. J'étais peut-être déjà mort. En tout cas, d'après le prompteur, j'avais beaucoup pêché. J'voyais des poissons partout. Et ça m'donnait soif. Mais si j'avalais des choses pas catholiques, mes trous giclaient aussitôt dans les poubelles de l'Humanité et les dames me le reprochaient strictement en cessant de me sucer la bite.

\*

J'croyais pas qu'c'était compliqué comme truc magique au service de la survie et de la chance de se refaire. Je touchais rien, O. K., K. K. K. Et j'étais assis sur le plus gros trou que j'avais jamais pu imaginer. On peut pas s'imaginer un trou pareil avant que ça arrive. Vous savez rien à ce moment de ce que la mort signifie vraiment. Yen a qui crèvent en l'air, avant même de toucher le sol. Ils vous montaient illico le film de votre vie avec générique de fin et versement des droits aux pauvres qui vivent dehors comme d'autres meurent dedans. Une p'tite signature et hop ! vous vous retrouvez au bord du trou avec un rôle à jouer qui va durer 30000 pieds divisés par le rapport accélération/vitesse maximum autorisée. Ils m'avaient pas dit combien ça faisait, mais j'en connaissais le prix. Douze heures dans un zeppelin avec des dames en chaleur et un équipage

aléatoire doublé de transparences extrêmes que des fois on se sent dingue d'y croire au profit des indices.

\*

Yavaitde la lumière en bas, dans le genre chaumière avec des enfants dedans et un trou d'cheminée que j'aurais pu m'enfiler en dehors de la nécessité d'aimer ce qui se laisse enculer sans déposer plainte. Je voyais les arbres de la clairière et le commencement prometteur d'un chemin dont la clôture étincelait. Ça aurait pu me faire rêver, pas à cause des gosses, mais parce que la femme en question était capable d'aimer. J'en avais la larme à l'œil.

\*

Ils vous envoient au combat avec des armes, mais sans abuser sur les injections de remontant. Beaucoup d'armes et un peu de vin. Tout ça parce que beaucoup de vin c'est des armes foutues en l'air. Qu'est-ce qu'ils font des ceusses qui préfèrent le vin au combat ? Ils les enferment !

\*

Des fois, quand j'ai du mal à comprendre ce qu'on me demande, et que par conséquent je réfléchis, je me mets à imaginer ce que l'autre est prêt à donner en échange de la langue au chat. Ça prend un temps fou !

\*

La question n'est pas de savoir *où* finit l'Univers, mais *comment* cela lui arrive, ce qui revient à poser à *Dieu* la question de savoir *quand* il finit.

\*

Moi, je regardais par le hublot qui condensait ma pensée du moment. Je voyais la nuit et elle semblait se nourrir de ma confusion. Pas facile de dialoguer avec le noir. Et c'était là-dedans que j'allais sauter !

\*

Parler à la nuit était nouveau pour moi.

\*

— Aspirez un bon coup, John, et laissez-vous tomber comme si rien ne pouvait se passer à ce niveau de vie. Vous fléchissez, votre tête touche vos genoux, vous sentez à quel point ça ne peut que marcher et vos bras cherchent à étreindre le vide. Votre parachute s'ouvrira au bout d'une minute que vous ne verrez pas passer. *Transformer la minute d'angoisse en minute d'extase avec Kubic, la substance qui s'adapte automatiquement à vos besoins, QUELS QU'ILS SOIENT !*

\*

Ça m'faisait mal aux côtes. Je respirais dans la réaction cutanée aux toxiques de la mort. Je pénétrai alors dans le dernier sas, celui du non-retour. Tout était décidé et j'y étais pour rien. C'est ce qu'on attendait de moi. On me passa un dernier film, celui de ma vie comparée à l'idéal conseillé par la Société Anonyme Kubic, la SAK qui finançait l'opération avec le fric des Africains tabagistes et des Asiatiques encore fervents admirateurs de la Régie de l'Opium boostée par Hitler lui-même depuis sa tombe creusée dans le désert de l'Oklahoma. Paraît qu'le mec s'est fossilisé au milieu de chefs d'œuvre tombés dans l'oubli grâce à l'action

corrosive des Banques et des États complices des financements de la Reconstruction Qui Explique Tout. Je voyais l'écran pendant que le sol se dérobaient lentement. J'avais rien sous les yeux pour apprécier l'attente. Rien pour me souvenir des meilleurs moments dont pas un n'avait été exceptionnel. C'était un type ordinaire qu'on balançait dans le vide au nom de la Vérité faite Chair. J'suis pas vraiment du genre à dénoncer l'erreur dont je ne suis que la victime collatérale, comme tant d'autres ! tellement d'autres que ça fait pas plus mal qu'un coup de pied au cul, allez !

\*

Leurs conseils ultimes désignaient aussi bien mon avenir proche (la chute dans la nuit vide) que mon passé (ma probable obscurité d'homme marqué par la malchance et les mauvaises rencontres).

\*

J'entrais une fois par jour pour recevoir les résultats de l'analyse extrasensorielle. Le type qui me soignait alignait des chiffres sans m'expliquer qu'on avait pas besoin de les additionner ni de les multiplier par des facteurs externes qui d'ailleurs relevaient de la chance et de la pratique paranoïaque de la chronique tangente.

\*

J'étais dans la nuit, sans rien pour accrocher des étoiles ! Si c'était un miroir, il était concave. Je tombais la tête la première dans le traquenard de l'Histoire qui s'ouvrait pour la première fois depuis que j'étais informé des aléas qui pouvaient changer la vie au point de lui donner un sens. J'étais peut-être de ceux-là, mec !

\*

J'ai jamais été un enfant docile, mais je savais que l'existence qui ne ressemble pas à un tuyau est une proposition malhonnête. J'ai tuyauté dès mes premiers mots.

\*

Et donc j'étais à l'entrée du tuyau, à douze heures d'atteindre l'objectif, et quelque chose ne fonctionnait plus comme on avait prévu pendant le stage préparatoire que j'avais, je le confesse, un peu trop arrosé tellement j'étais sûr d'y arriver sans l'aide des bouquins et de tous ces trucs qui vous gâtent le goût de la vie et le doré de l'existence. Alors, les mecs, dites-moi ce que je dois faire pour pas crever idiot à l'entrée d'un tuyau qui tient pas ses promesses !

\*

J'entendais d'autres voix, comme la rumeur d'une foule qui cherche à comprendre pourquoi tout le monde est double sans effet de miroir. J'errais moi aussi.

\*

Se regarder dans un tuyau, c'est pas comme de se voir sans un miroir. Le miroir reflète un envers qu'on a vite fait de remettre à sa place. Un tuyau, surtout quand ça glisse pas, c'est la nuit avec une lumière au bout et on n'est pas prêt de se réveiller.

## Ça faisait blblblblkrkrkr dans ma tête

J'avais pas dit qu'on en arriverait là, mais tout l'monde sait que quand ça sort, et même avant, on est plus maître de soi.

\*

Je sentis la piqûre à temps pour prendre conscience que le voyage était hypothétique. Mon bras se mit à gonfler comme si on soufflait dedans. Je sentais cette bouche chaude et précise.

\*

C'était comme ça que ça se passait si on était pas accompagné par la dame assignée par le système des Concubinages Productifs. J'allais être projeté dans le présent alors que mon esprit se croyait en avance sur un passé qui, pendant une seconde infinie, était celui de l'être hypothétique que je remplaçais.

\*

Je voyais. J'savais pas trop si c'était comparable à ce que j'savais déjà, mais ça entrainait sans lumière et j'appréciais ce qui n'était pas de l'ombre. J'avais peut-être un peu peur. Rien de définitif. Y'avait pas d'enfant pour jouer.

— Le type que vous allez rencontrer pour la première fois de votre vie est un original, alors que le type que vous êtes devenu en signant un contrat de travail est un remplaçant reproductible à la demande. Le choc est brutal. On est là pour vous y préparer. John Cicada ne ressentira aucune émotion en votre présence. Il sera incapable de mesurer votre désarroi, voire votre angoisse. **IL N'A PAS ÉTÉ PROGRAMMÉ POUR ÇA !**

— Maintenant que VOUS SAVEZ, redosez vous-même les conséquences. Vous allez être éjecté dans le Monde Réel, CELUI QUE VOUS NE COMPRENDREZ JAMAIS. Il est absolument nécessaire que votre cerveau enregistre toutes les informations. Sinon, TOUT SERA PERDU AU RÉVEIL !

— Une fois éjecté, vous descendrez selon les lois de la gravité. VOUS N'ÊTES PAS ÉQUIPÉ D'UN PARACHUTE. Le tarmac recevra votre bouillie de viande et d'os si vous tentez de revenir sans passer par la Procédure de Retour Imminent. Comprenez-vous qu'il est important de suivre les traces de votre prédécesseur malchanceux jusqu'au moment où sa trajectoire diffère de la vôtre ?

— J'comprends tout c'que vous me disez, les mecs !

— Préparez-vous à revenir, John, et acceptez nos plus plates excuses.

\*

J'avais pas lu cet abécédaire de l'élimination par l'exemple et mon esprit ne trouvait pas des raisons à la paix.

\*

— C'est papa. En fait, on s'est pas rencontré quand c'était le moment. On a perdu du temps avec des femmes, dont une est un homme.

\*

J'ai plus envie d'savoir ce qu'on pense de moi quand je cesse de penser aux autres.

\*

Mais comment disparaître si les gens honnêtes ne disparaissaient plus au profit des personnages historiques ?

\*

J'suis pas doué pour ces choses qui sont comme qui dirait des choses de l'esprit qu'on a envie de raconter et d'expliquer même si c'est pas donné à tout le monde de passer à la télé pour que les autres se sentent moins seuls.

\*

Je crois qu'on avait gagné uniquement parce que ces ennemis se battaient aussi entre eux. Ils voulaient diviser le Monde en autant de particularités culturelles. Il ne leur restait donc plus qu'à détruire le Monde Démocratique où la diversité des usages et des mœurs confinait à l'obscénité et au crime. J'avais reçu cette leçon d'Histoire en plein combat contre les forces du Mal. Autant dire que je n'en avais retenu que les raisons de se battre et de grimper de plus en plus rapidement sur l'échelle des réponses disproportionnées.

\*

Je déchiffrais difficilement depuis que j'étais plus ce que j'avais été avant d'accepter ce poste de remplaçant au pied levé. Ma pompe à merde se laissait influencer par un joint périmé au montage. Des acides remontaient jusqu'au cerveau et pouvaient plus redescendre à cause des métacircuits grillés au feu de bois comme si je devais mon apparence à l'imagerie chevaleresque colorisée par la canaille. J'arrêtais pas de demander au système de rectifier les données biographiques. Quelque chose m'empêchait d'aller au bout de mes raisonnements.

\*

J'étais au bord de la faillite à cause de mes sens, sauf le sixième qui prévenait sans s'engager dans la merde sociale à quoi je condamnais les autres.

\*

Pourquoi évoquait-on le temps passé ? Est-ce que ça allait recommencer ? J'étais censé avoir l'âge de la retraite plus pas mal d'années de jouissance du système compensatoire qui m'avait sacrément ramolli question prémonition.

\*

Il avait amené un chien pour la soif. J'aime pas trop les boissons qui bavent sur les doigts.

\*

Ça s'appelle du Temps. Ouais, ouais ! Du Temps ! Ils choisissent le plus gras d'entre eux et le plongent dans la pisse occidentale. Voilà comment ça se passe, hein les mecs ? De la graisse de gros Russe et du purin occidental, c'est du Temps !

\*

On était le peuple du kinoro, on parlait plus les langues mortes à force de déconner avec la littérature. Le kinoro, mec, c'est une langue qu'on parle pour dire les choses *après*. J'sais pas si tu saisis la nuance... Nous, on

parle *après*. Jamais *avant*. Et *pendant*, on ferme nos gueules pour laisser parler les autres et sauver les langues mortes pour pas mourir imbécile.

\*

J'savais pas que les passagers regardaient le film, sinon j'aurais mieux joué. Je jouais mal parce que j'en avais marre de parler des langues mortes pour me faire comprendre, en un temps sans doute maudit où on causait mort ou encore vivant.

\*

J'étais pas vraiment confiant, mais ça allait, mec. J'allais bien parce que je voyais plus le mal et j'angoissais en profondeur parce que ça m'disait rien de continuer à éluder les vraies questions, celles qui revenaient à l'origine de ma souffrance et surtout celles qui voyaient à travers les murs de l'obstination et du désert. J'étais là, à des milliers de pieds de la terre ferme, au bord du vide et du noir complet, et je participais pas à la joie qui commençait à se communiquer aux ponts où les voyageurs se disputaient les hublots et les petits-fours.

\*

Je festoyais avec des gens pressés, participant à des conversations brouillées par des émissions de pollens agoraphobiques et de semences terroristes destinées à la jeunesse. Ces réunions en vase clos m'ont toujours inspiré la pratique du sarcasme, voire de l'épigramme.

\*

Paraît qu’papa était poète quand il faisait pas autre chose. Ça plaisait aux dames et pas à maman.

\*

Fallait que j’me fasse à l’idée que j’étais encore rien quand ils avaient planifié mon Saut et que j’étais devenu quelque chose à partir du moment où j’ai accepté de travailler pour eux.

\*

On était pas fait pour s’entendre. On parlait peut-être pas des mêmes choses. Dans le hublot, je voyais le temps passer, noir et pourtant facile à comprendre, surtout quand les loupiotes de la tentation s’allumaient sous l’influence du discours du Maître. Je pouvais voir les feux de camp et les adeptes qui s’y collaient, nus dans la nuit qu’ils crevaient et qui s’ouvraient pour laisser pisser sa lumière purement explicative des contentions auxquelles l’Homme présent se soumet parce que le choix se limite à la douleur et à ses crans.

\*

Il se passait donc quelque chose que l’Humanité était pas venue voir. J’étais *encore* le Témoin. Et j’avais pas la langue pour le dire parce que le kinoro n’est pas la langue de la langue. C’est juste un truc dont on se sert pour pas avoir l’air plus con qu’un élève du cours élémentaire. Ça faisait blblblblkrkrkr dans ma tête, preuve que j’allais pas bien et que j’arriverais en bas la tête la première.

## **La chance entretenait des rapports galactiques avec Dieu**

### **lui-même**

Le Plumitif et le Ramasseur de bribes continuaient de cacher leur utilité. Le système les dénommait Plum et Ram, je savais pas pourquoi, alors que mon identité faisait l'objet d'une opacité inexplicable avec les moyens du divertissement. Ici, je devrais incruster la Marche au Sommet du Forum des Peuples Nationaux, mais la place me manque.

\*

Il ramenait des substances recommandées par le système sous-contingenté. J'y prenais plaisir, mais sans satisfaire mon cerveau, comme si j'avais besoin de guérir au lieu d'être plus prosaïquement réparé au contact des reliques apostoliques qui s'inséraient entre les pages de mon exemplaire du Koran. J'savais plus c'que j'disais quand je parlais arabe. Mais ça voulait dire quelque chose que personne ne pouvait expliquer sans ouvrir le parapluie sur l'usage abusif de la torture. Je coupais des enfants en deux dans le sens de la longueur, étripant le souvenir inaugural sans rien détruire de ses conséquences sur mon comportement d'usager du système. Ya rien sans communion, mec, et le micro dans lequel je parlais pour ne rien dire contenait des atomes de pulvéulence théologique. Ah ! C'était compliqué comme l'arrachement du poil cancéreux au milieu d'un tas d'autres poils qui protègent du froid et des regards indiscrets. Une seconde d'inattention, et j'entrais dans la souffrance terminale avec si peu de moyens de défense que je me métamorphoserais en bouddha constrictor.

\*

Il était soupçonneux, ce mec, et il inspirait pas la pitié qu'on ressent généralement pour les fonctionnaires de l'éducation physique et morale.

\*

Les concerts du Printz, c'est toujours un peu la même chose. On recommence. On avance pas. On revient même pas sur ses pas. On imagine à sa place et il prend des notes pour les soumettre aux fusions publicitaires soumises aux pare-feu de la conscience collective. Plum était venu pour préparer le terrain des futures instances du blues et de la salsa. Il s'y connaissait en communion des intérêts de chacun dans le concert des fringales acquisitives. Et Ram déclenchait les obturateurs de son cerveau parfaitement en phase avec les préliminaires amoureux qui attiraient les voyeurs et les partisans de la relation platonique. T'étais où, ma Sibylle, pendant que je merdais et qu'on appréciait mes dérivées hormonales reproductibles par contact épistolaire ?

\*

Il avait raison, le vieux Mohammed, c'est sur le dos du Monde habité qu'il faut marcher, sinon ça glisse et on est plus rien. Il faut installer l'immensité et jeter la lumière par les fenêtres de l'angoisse.

\*

Qu'est-ce qu'on répond à la question de savoir si vous voulez danser ? Oui, je veux danser avec vous, ô merveille métallique, — ou non, je sais pas danser dans les flaques d'urine de la pensée décadente. J'avais aussi envie de barbe à papa, parce que c'était ce que j'avais offert de mieux à la caresse du temps d'aimer. Il y avait du milk-shake dans ma pensée et ça m'rendait parfaitement clair au moment d'expliquer ce que je fabriquais à

un endroit prévu pour cet effet. Traversé de blues et de salsa, entièrement soumis à la fission métal/urine, je franchissais des distances de plaquette de voyageur, écoutant l'hélium siffler dans les fissures et le ronronnement fascinant du gros Daimler qui revenait de loin, ayant lui-même franchi les sauts de l'Histoire et du recommencement.

\*

C'était décevant, mais on savait qu'à force d'être déçu, on finirait dans la rigole ou pire encore dans les ornières du printemps bavant les eaux croupies de la contestation solaire. J'avais assez d problèmes comme ça !

\*

Yavait même des enfants vernis jusqu'aux ongles dont ils auraient finalement besoin pour conserver leurs privilèges. Pour l'instant, ils s'en servaient pour s'empiffrer, se disputant les buffets ignoblement garnis de tout ce que les types comme moi pouvaient pas se payer pour compenser les frustrations de l'enfance ou liées atrocement à elles par effet de serre. Je criais que j'en avais envie et que j'étais riche à l'intérieur, ce qui devait bien compter si la mort est justice finale et recommencement des sorts balancés dans un temps forcément circulaire si j'ai compris quelque chose à ce sacré foutoir de Monde.

\*

Les mecs ! Les mecs ! Les mecs ! Je montais par cran. J'avais l'impression de m'laisser emporter par un escalator à la retraite. J'savais plus où j'étais, mais je pouvais voir à quel point j'y étais. Yavait d'quoi tripper jusqu'au bout ! Ah ! Les meufs ! Si j'avais eu des sous, j'vous en aurais arrosé rien qu'pour vous donner une chance de pas vous laisser

embarquer par le premier con venu qu'a un boulot et un p'tit héritage pour avancer le fric à la banque. En plus, je voyais le plafond avec larbins qui fourmillaient, les mains dans le cambouis pour que ça marche comme sur des roulettes. Devant la bouche d'aspiration du Daimler, j'ai eu un malaise du type pied dans la merde à la hauteur des yeux. Je vomissais tout l'outillage dans la poche d'un mécano qui beuglait dans un porte-voix pour se faire entendre des salariés qui revenaient de la mer avec des érythèmes gazeux à la place des lunettes. J'étais pas chez moi, pour sûr, mais je jouissais des flaques d'huile usagée vertes miroitantes tandis que le soleil était progressivement remplacé par une lampe à ultraviolet. Ç'a été comme ça tout le long de la montée, voyant c'que l'homme peut donner à l'homme pour qu'on lui foute la paix et que ses gosses soyent nourris avec de la viande extraite des meilleurs raffinages du rapport femelle/hypothèque. Yen avait, des soutiers raccourcis par la perspective du ouikène ! Mais on était pas mieux verni. Derrière moi, les partisans de la résolution par la violence se pressaient sous les drapeaux noirs et rouges, poussant le voisin du d'ssus sans intention de passer devant, et les portraits des fous-l'bol-à-l'heure se prenaient les bras dans la mécanique qui engrangeait, engrangeait, engrangeait ! Qu'est-ce que j'foutais devant ? J'en sais rien. J'étais p't-être arrivé le premier sur le tarmac et j'avais perdu l'temps à me tripper à la mousse en attendant que mon billet y soye tamponné par les machines à compresser les économies de bouts d'chandelles. J'étais arrivé à jeun, avec juste un degré au-dessus de zéro, des fois qu'on m'aurait pris pour un con gelé. Le Zeppelin tournoyait lentement dans un ciel gris à souhait parce que c'était la fin des vacances des minus qui s'arrêtaient à Shad moins quelque chose parce que leurs culs valait pas les tripettes nécessaires au Grand Voyage. Le Zeppelin les ramènerait à la case départ après avoir survolé Shad City au-dessus de quoi j'étais censé sauter dans le vide en visant une des cibles qui servaient de repère aux tirs iraniens. Je revenais chez papa en héros retrempé dans le Métal. J'en avais une en acier hydrogéné rezingué par fission et

recalculé à l'aune de la dimension idéale. Elle giclait de l'huile avant de s'adonner à l'éjaculation, redorant le vieux blason déchiré du vieux John qui voyait plus rien d'autre. Pour le cucul, c'était plus simple que la belote, mais j'y comprenais rien. C'était peut-être pour ça que j'étais devant, trempant la queue hypermétallisée dans la gueule grande ouverte des prolos qui se servaient de leurs yeux pour lire les annonces sécuritaires. En passant devant le Daimler, j'avais crié pour provoquer un écho, mais la turbine tournait déjà et mon cri passa inaperçu. L'échafaudage contenait une vibration viscérale parce que les voyages se terminaient pas toujours bien. On avait déjà assisté au saut dans le vide de types qui répondaient pas aux questions pour gagner l'estime de l'équipage au travail des vents contraires. J'sais pas si vous avez participé à l'épuration des dimanches du temps où ça avait un sens qui s'est perdu à cause de la baisse du pouvoir d'achat en Zone de Vente, mais ça y ressemble quand vous êtes devant et que personne vous explique à quoi correspond ce privilège. J'me sentais pas vraiment aidé par mes relations sociales, pas même resquilleur du handicap congénital, ça venait comme ça, presque naturellement, comme si le destin avait quelque chose à voir avec la chance et que la chance entretenait des rapports galactiques avec Dieu lui-même.

### **Mon cri ne correspondait à rien de connu**

Le flic aussi croyait au paradis. Il croyait à un tas de trucs pour demeurer un bon musulman aux yeux des chrétiens, ou l'inverse, je sais plus. Depuis des années, il suffisait d'être un bon pour pas avoir mal au cul. Les hémorroïdes sacrées allaient bon train sitôt qu'on sortait des sentiers battus de la politique. Je m'étais souvent soumis à des flagellations sanitaires pour pas dépasser la limite imposée par le bon sens des prophètes. Mais j'avais plus d'cucul pour me donner et pas d'queue pour tout reprendre sans rien payer. Ah ! J'en perdais, du temps, en réflexion

entre les lignes ! Qu'est-ce qu'ils voulaient savoir de mon rapport au père ?

\*

J'en avais marre de pas dire le contraire pour pas recevoir des coups là où ça fait encore mal malgré l'expérience. Et je lui avouais que j'avais agi dans la seule intention de retrouver un bien perdu.

\*

Ah ! Si j'avais eu un monument aux morts sous la main, je lui en aurais fait voir des ritournelles patriotiques à ce gérant de l'ordre et des mœurs ! Il me menaçait avec les dents comme s'il avait envie de bouffer ce que j'avais à lui dire. Je m'contredisais, je l'savais. Et j'expliquais pas ce que j'foutais avec des extrémistes alors que j'en avais pas l'air ni la chanson.

\*

Il maniait la burette d'antalgique sans passion. Il agissait à une seconde près. C'était une seconde de trop pour ma résistance, mais je suivais bien. J'ai un don pour suivre. On m'explique, je perds une seconde parce que ça fait mal, et je suis aussitôt, léchant la goutte qui m'enfile comme si j'étais pédé et que j'voulais pas le reconnaître devant les femmes qui ont, à un moment ou à un autre, espéré que j'étais le bon mec.

\*

J'veux rien ! J'veux même pas vouloir ! J'ai pas d'ambition. Rien qu'de l'amour et rien pour le faire, même en avalant les stocks d'intervention. Qu'est-ce que j'dois donner pour reprendre les affaires ?

\*

J'avalais l'huile usagée que ma langue produisait à la surface des rails qui avaient aussi leur mot à dire dans les courbes où je me tenais fermement à l'écart des conversations souterraines. Ça giclait sous moi, uniquement du son, et la pression acoustique devint vite intolérable.

\*

J'étais en train de chier à travers une prothèse en plastique et le métal devenait nerfs et fibre optique, là, sous moi, dans la cage en cristal de sélénium. C'était pas des vacances. On n'est pas, on ne peut être en vacances au niveau -1 de l'assistance sociale et de la récupération par le fond de la pensée *shareware*.

\*

— La merde, disait-il, c'est du métal, John !

Je savais pas. Et j'oubliais tout entre les séances thérapeutiques inspirées de la pratique tournoyante des religions révélées. Chaque fois, il recommençait son explication, prétendant que la merde c'est pas la chair, mais le métal. Moi, on m'avait appris le contraire. Par contre, je comprenais très bien que le calice des Grandes Soifs Spirituelles contenait de l'urine et non pas du vin. En lisant le Koran entre les lignes, c'était d'ailleurs écrit. Et j'm'en privais pas. Ça sentait l'oxyde de fer et la marée. Et Rog Russel me montrait les cartes postales de ses voyages au bout de la réalité tangible, ramenant des carottes intermédiaires que le Réel poussait dans les rainures chauffées à blanc de la céramique et du papier cul où j'écrivais avec de la merde parce que j'étais pas parfait.

\*

— Vous avez été jusqu'à l'île de Kinoro qui se trouve dans l'Océan Zizique, dit-il à l'auditoire. Vous pouvez pas le nier !

— C'est pas kjeni, dis-je sur le ton des excuses plates et de la monotonie accusatoire. Jeunipa, mais j'ai pas souv'nir d'avoir été aussi loin. Ils ont peut-être cherché à réduire ma tête. J'ai une sensation de chaud aussi, avec le sentiment de m'être laissé faire pour pas souffrir longtemps comme c'est prévu par le Code Criminel Kinorien.

— Vous connaissez le Code Kinorien !

— J'en sais ce que la télé en dit ! Pas plus ! Je l'jure sur la tête que j'ai pas ram'née dans mes bagages parce que j'avais pas les moyens de payer la taxe sur les objets qui témoignent de la pensée des autres.

— L'accusé avoue, monsieur le Préfet !

— J'avoue rien ! Je suis dans l'hypothèse de départ et j'suis pas encore arrivé !

— Vous venez d'affirmer le contraire !

\*

— C'que vous allez faire, John...

— Je suis pas John...

— On vous appelle John par facilité...

— Comment je m'appelle quand je pense ?

— Cherchez pas la douleur, John ! C'est qu'une procédure. Vous avez eu un accident connectique inexplicable. Vous voulez qu'on l'explique sans en venir aux mains ?

— J'ai jamais été à Kinoro qui est un mythe inventé par l'enfant heureux. Le malheureux grillait des allumettes pour tenter de mettre le feu à l'haleine de papa.

— Vous le reconnaîtriez si vous le voyiez ?

— Vous voulez parler de papa ?

— Je parle aussi de maman. Vous étiez désiré ?

\*

— La nuit est une femme, dit-elle.

Je voyais la femme, mais pas la nuit. On s'en fout de la nuit, et même du jour, quand on a pas d'fenêtre pour vérifier que les gens libres et égaux se dirigent tous dans sa direction, même que ça fait du monde et qu'on se sent à l'étroit rien que d'y penser.

\*

C'était ça, la nuit ? Un bouton de rose sans le cucul qui va avec. Elle m'avait connu troubadour, disait-elle. Et j'avais été, toujours d'après elle, le meilleur troubadour qu'elle avait connu du temps de sa jeunesse folle. Elle s'était donnée pour savoir et elle y avait pris du plaisir. Paraît que j'étais pas difficile à convulser. Ça impressionnait la jeune fille qu'elle avait été avant de flétrir sa réputation avec des pratiques moins artistiques. J'avais toujours cette bouche douce-amère et ma voix n'avait pas changé.

\*

Le concert eut lieu à Staten Island en plein hiver de la 10<sup>13e</sup> Intifada. J'étais partie du Contingent des Empalés Prémonitoires. J'avais eu droit à deux billets à cause de ma double personnalité, mais John Cicada avait prétexté une Migraine Exomorphe, maladie à contagion limitée aux stocks des Aliments Basés sur le Profit. J'arrivais à bord d'un train de péniches remorquées par les ONG qui organisaient le Concert du Siècle d'Or qu'on était censé représenter au niveau publicitaire. J'étais seul, mais remonté psychiquement par un composé organique à l'essai. Bien sapé Dernier Cri

Noir Arabe, je lançai la première pierre symbolique, pas trop grosse ni trop petite, sur les Lapidés de service, une flopée de tarés du terrorisme ambiant qui souhaitaient renouer avec la civilisation et ses bienfaits en eau courante. Un tonnerre d'applaudissements se déchaîna en même temps parce que le maire de New New York avait jeté la clé du mystère national dans les eaux troubles de l'Hudson. Mes collègues de travail, un plumitif qui avait emporté le Prix de l'Exactitude et un ramasseur de bribes, lui aussi primé par l'Académie des Remarques Pertinentes, s'accrochaient à nos bagages comme si on détenait à nous seuls la Vérité et ses passe-temps sommaires. Ma voix, qui s'essayait au Cri Universel avec peu de chance de convaincre, se perdit dans la clameur qui accompagna le maire jusqu'au trône symbolique dont les marches étaient composées d'enfants nus destinés à l'expérimentation méthodique de l'aveu judiciaire. Encore plus haut, une estrade inclinée dans le sens du glissement artistique déversait des slogans où tout le monde, et il en avait ! reconnaissait les paroles des chansons que le Printz offrait à l'Humanité en échange d'un traitement de faveur. On avait plus besoin de demander notre chemin comme à Old Paris. On se retrouva automatiquement installé sur les pals. J'observai avec tristesse que les queues se dressaient en contre-jour alors que ma réclamation n'avait toujours pas abouti à cause de complications administratives qui étaient étrangères à l'Organisation des Concerts du Siècle d'Or. Un député, qui enseignait l'art de se prendre à son propre piège dans un collège zoné d'avance, m'avait pourtant affirmé que j'étais dans mon droit et que l'erreur chirurgicale devait m'ouvrir droit à une indemnisation calculée sur le rapport plaisir/nombre de femmes à satisfaire dans l'environnement professionnel, dans mon cas : une. Ça donnait exactement plaisir, ce que personne pouvait me contester. Or, le Bureau des Vérifications était exempt de charges dues sur la sexualité. Donc, je pourrissais dans le désir le plus abject, sans garantie du Gouvernement et des Cons qui l'élisent comme on jette une paire de dés pour obtenir à tout prix un triple six. Mes

deux larbins, usés jusqu'à la corde par l'abus d'anxiolytiques glandulaires, se prenaient pour les larrons de la Croix et me conseillaient des coups en Bourse pour me faire oublier que j'étais pas prêt d'être assouvi comme me le recommandait mon cerveau. Le Pré des Enculés était un succès incontestable et le maire en toucha un mot à ses électeurs qui consentirent à jeter un œil compassé sur nos existences verticales. Mon cri ne correspondait à rien de connu.

### **Avec la science d'un chien enragé !**

Aux balcons, les revendeurs côtoyaient les femmes du Monde qui miroitaient dans leurs dorures. J'voyais pas les enfants. Et ça m'rendait nerveux jusqu'à la parano, parce que les mômes, c'est tout ce qui reste quand il reste plus rien. Enfin, le rideau tomba, interrompant le discours aux praticiens de la vente forcée. J'entrai en scène derrière le rideau.

\*

J'étais seul devant les feux de la rampe, et pas que seul, j'étais nu aussi, pour qu'on voit bien qu'y'avait pas tromperie sur la marchandise. La pitié se lisait dans toutes les langues sur ces visages que j'aurais pas échangés contre mon malheur si on me l'avait permis.

\*

On voyait qu'elle venait de chier parce que ça se sentait.

\*

— Comportement sans reproche, dit Larra. Zaurez droit à un point de plus pour la retraite, mais attention John : une seule erreur et vous retournez au poste de pistoleur avec le risque aggravé de choper une maladie corrosive.

\*

Ça commençait toujours comme ça. Au lieu d'apprécier les avancées technologiques et leur incidence sur le comportement religieux, je m'démarquais, allant jusqu'à critiquer une situation que je changeais en merde médiatique.

\*

Les vendeurs étaient troublés. Ils se tenaient dans les allées, les mains dans les poches et un chapeau dans l'autre. Je pouvais voir à quel point ils étaient dans la préméditation. En plus, c'était une préméditation légale, licitement votée par le Parlement. L'ensemble de ces lois et des usages qui en découlaient formait une déontologie que j'avais pas intérêt de rendre obsolète par la pratique de la modernité et du bon sens, les deux mamelles de la créativité relative.

\*

— Depuis King Kong qui menaça l'équilibre précaire de la vente par correspondance, dit-il en secouant l'avertissement me concernant, jamais la Science ne s'est élevée aussi haut au-dessus des principes capitalistes qui fondent l'équilibre malheur-bonheur et le rendent vivable, voire nécessairement injuste pour les uns et jouissifs pour les autres. Voici ce que l'imagination de cet homme [moi] est incapable de concevoir dans la fourchette d'erreur qui nous est imposée par le système. Voici le Masque !

Et aussitôt le Masque se l'arrachait et je commençais à œuvrer dans l'improbable cohérence du Bien avec le Mal. J'étais tout excité ! J'en oubliais que le Printz se préparait à entrer pour enculer tout le monde, ce que chacun considérait déjà comme le sommet de l'expression médiatique. Et ça arrivait. Pourquoi je supportais cette douleur télévisuelle sans m'en prendre virtuellement aux écrans qui la reproduisaient sans me verser mes droits d'apparaître aussi digne que j'étais infâme ?

\*

On a même joué aux cow-boys et aux Indiens avec des militants d'extrême droite. On avait tellement envie d'y jouer qu'on a pas regardé le prix qu'y fallait payer en nature. Moi, j'ai répondu oui à toutes les questions et on m'a expliqué après que j'avais pas assez regardé et que même c'était pas un jeu. Les flics qui sont venus m'interroger voulaient savoir si je comprenais la gravité des faits qui m'étaient reprochés par le magistrat.

\*

J'y comprenais queue d'alle. Il avala une pilule pour me montrer l'effet que ça provoquait chez lui au niveau de la marche à pied. Un flic le soutenait en pinçant une bouche qui autrement s'exprimait dans la critique sociale avec les moyens de la garde à vue. On pouvait pas avoir l'air plus con et il se surpassait pour prendre la place.

\*

Ah ! Si elle avait patienté un jour de plus ! On s'rait monté assez haut pour rien oublier, comme à Venise où elle s'était montrée patiente et

même compréhensive. À l'époque, on se shootait au susucre trempé dans l'eau de vie. Et ça marchait, mec ! Ça marchait !

\*

C'était pas l'plus heureux des hommes. Après un pareil fiasco, j'aurais opté pour la tentative de suicide sans mort qui s'ensuit, des fois que j'aurais de nouvelles chances à mettre sur le tapis de l'amour. Mais sans mes amis, sans le Masque Métopage et sans le Printz, je voulais plus rien dire, même aux enfants qui peuvent encore comprendre ce que c'est de pas être convaincant quand on a envie d'se faire plaisir.

\*

Le flic me plia le cou à l'équerre, un peu sur le côté et surtout devant, pour qu'je participe à l'élaboration du portrait-robot en mettant toutes les chances du côté de la Police Justicière. Il m'avait dévissé un œil pour ajuster la cohérence rétinienne. Ma langue jouait à cache-cache avec les électrodes qui sortaient de son système prostress. Il était équipé d'une sonde *Dites-Moi-Tout-Ce-Que-Vous-Savez-De-Votre-Enfance-Et-Je-Vous-Dirai-Pas-Ce-Que-Ça-Va-Vous-Coûter-Quand-Vous-Serez-Assis-Sur-Le-Banc-Des-Accusés*. J'avais un cheveu sur la langue pour compter les coups. Et une paire de gants pour me faire mal sans m'ouvrir. Un pareil luxe de précautions m'arracha des remerciements que je réitérerais devant un jury composé de cons et de salauds, avec tantôt plus de cons et inversement pour empêcher l'esprit d'en penser quelque chose de cohérent.

\*

Je le sais bien que j'avais promis ! Mais j'ai pas qu'ça à faire pour profiter de l'existence. J'étais bien et tout avant mal. Une belle queue à sperme et à pisse, que demander de mieux à cette vie qu'on ferait mieux de pas recommencer avec les femmes ! D'où le cucul qui construisait des nids d'amour pour qu'on manque pas de poésie au moment de crier à quel point on se sentait des fois heureux ! Ah ! J'ai pas eu d'chance avec le Métal !

\*

Y fallait vous tenir tranquille et pas foutre la merde avec ce papa qui n'est que l'image incongrue de la bite et de l'érection. Zaviez qu'à pisser avec les autres dans les pissotières du pouvoir législatif. Mais vous avez grillé les feux pour voir si c'était pas mieux de l'autre côté ! Et méfiant avec les connexions parallèles et les situations aléatoires gérées par l'incroyance et le blasphème ! Et vous vous plaignez d'avoir perdu le fil tétanique qui épargne les jugements hâtifs et les sentences probatoires ! Ah ! Si zavez pa zété mon fifils ! Si zavez pa zu une mère androgyne ! Je m'sens tout retourné rien que d'en parler devant des étrangers !

\*

En prime, on entendait les essais de freinage des gros engins intercontinentaux qui partaient à l'heure et revenaient avec des retards inexplicables. Sur le tarmac, que je pouvais voir de la fenêtre avec laquelle j'avais pris contact pour observer les conséquences de mes erreurs de jeunesse, des employés se croisaient sans se rencontrer, éblouissant des passagers qui savaient plus où ils allaient, mais qui savaient par contre ce qu'ils voulaient revivre aussi intensément que l'année passée.

\*

Il voyait rien d'assez ressemblant pour vérifier ses thèses. Ça le rendait imperméable et susceptible. Il avait l'air d'une roue voilée dans une série de flaques d'eau qui s'annoncent comme la seule chronique et ça le décourageait, ce que je pouvais comprendre vu que la douleur qu'il m'infligeait par devoir n'impliquait rien de nouveau ni surtout de définitif. Il était sur le point de m'achever, mais tout ce mal pouvait être soigné avec du perlimpinpin qu'on vend dans les grandes surfaces au rayon frais. J'éprouvais rien qui ressemblât à la peur. Pas même une crampe ventriculaire, rien de giclant comme la dernière goutte d'air. Aussi, je lui parus impassible au bout de dix minutes et il s'en prit aux écrans avec la science d'un chien enragé.

### **N'oubliez pas le doigt dans le cul !**

Vous sacrifieriez les instruments de la joie pour conserver les tangentes du bonheur ?

\*

J'ai toujours aimé le rire en coin de Larra. Tout le monde connaît Larra qui vous accompagne dans les mauvais moments de l'existence, au moment de payer ses dettes ou de donner du fil à retordre au système de formation professionnelle. Elle appartient au mythe d'une communauté de la chair exposée intensément au soleil et recuite dans les convulsions de la nuit. C'était pas la première fois qu'elle me secondait, paisible et intransigeante. Je m'laissais introduire dans le trou où j'avais à boulotter le côté négatif de l'espoir.

\*

Je finirais par donner ma langue au chat, comme d'habitude, mais l'instant était propice au détail et je me concentrais sur l'apparition de la nouveauté. Je tiendrais pas longtemps parce que j'avais pas mesuré l'importance de la pliure dramatique, au moment où j'ai cessé définitivement de harceler les autres pour me contenter de leurs persécutions conjonctives. Pas facile de gagner sans les instruments du sexe. J'avais pas un cerveau capable de reconstruire les objets de l'arrachement inquisitoire. Je voyais rien qui ressemblât de près ou de loin à ce qu'elle voyait ou prétendait voir sous la pression extrasensorielle du sous-sous-système vaguement itératif que j'étais censé jouer contre la récompense d'une seule seconde de bonheur. J'entretenais un rapport ambigu avec l'enfant. Elle scinda l'enfant pour mieux me montrer ce qu'il n'expliquait pas. Et je ne ressentis aucune douleur, comme si je n'étais pas fait pour la douleur cassante, comme si quelqu'un en avait oublié le froid polaire à ma place et au nom de quelqu'un d'autre encore !

\*

Revenez, John ! Vous allez toujours trop loin ! Vous ne pouvez pas contraindre la vie à cette succession insensée d'existences qui ne vous concernent plus depuis que l'enfant que vous avez été a brisé le jouet maternel.

\*

J'arrêtais pas d'passer à la télé. Et plus je passais, plus les revendeurs se plaignaient de manquer de stock. J'ai même été agressé par des fans à l'entrée d'une boutique parce que le racketteur qui la tenait m'avait désigné comme seul responsable de la pénurie. Le mec encaissait et dénigrait en même temps, assis au sommet de la montagne de fric qui

s'amassait sur mon dos pendant que les cons achetaient en jalousant ma bonne fortune. Ah ! J'avais d'la chance et j'arrivais pas à en profiter !

\*

Et tout l'monde se marrait en achetant l'urine qui portait mon nom. J'avais beaucoup voyagé dans mon existence de pilote de ligne interplanétaire, mais jamais comme ça, avec un stock à vendre au prix fort pendant que les croyants y z'étaient pas encore mécréants parce que leurs cerveaux achetaient avant d'y penser. On a même été voir une corrida en Espagne et on en a redemandé parce que le sang améliore la saveur de l'urine. J'avais une bicyclette et un fanion pour amener les foules et quelquefois on me confondait avec un joueur de fous-le-bol qui portait le chignon et la Légion Donneuse. C'est ça, la chance...

\*

Autant le dire tout de suite, j'en ai eu vite marre et le chiffre d'affaires a commencé à baisser à cause de mon comportement. J'arrivais plus à être gentils avec les cons. J'pouvais pas m'empêcher de leur montrer à quel point ils étaient cons et forcément, ça les encourageait pas à acheter de la pisse pour le prix de la merde. J'avais tendance à engueuler le candidat à la dédicace et le système recommandait l'injection sublinguale, des fois qu'il y aurait un rapport de cause à effet entre ce que je disais et ce que la Presse en pensait. Ça baissait, ça baissait et on parlait de décadence des adeptes des nouvelles technologies, comme si j'avais quelque chose à voir avec la division par zéro ou n'importe laquelle de ces conneries qu'on retrouve en filigrane dans le Koran et ses commentaires tellement le mec Mohammed il avait de l'avance sur son temps. J'avais qu'une envie : mettre la clé sous la porte et rentrer chez moi, c'est-à-dire d'où je venais.

\*

Et je retombais dans la mélancolie, même que des fois je m’croisais aussi utile que Hitler pour expliquer les véritables intentions de la civilisation occidentale.

\*

J’avais pas idée de c’ que c’était de s’aimer sans tenir compte de ce que le système exigeait de l’amour. J’avais pas idée non plus de ces exigences et, n’ayant pas les moyens de les vérifier, j’avais qu’à fermer ma gueule et jouer le jeu des intermédiaires et des spéculateurs. Je m’sentais écrasé par un tas d’erreurs contractuelles alors que j’aurais dû me révéler au Monde par une accumulation de responsabilités reconnaissables au degré de la douleur et de l’enfantement.

\*

Urinez dans la joie, chantait le Printz et ils urinaient dans les boules de pétanque en poussant des hurlements de douleur tellement véridiques que les enfants se pointaient au portillon pour devenir adulte sans autre forme de procès.

\*

C’est parce que vous n’êtes pas une œuvre de l’esprit, mais simplement ce que vos parents ont pu faire de mieux sans perdre leur droit à la retraite.

\*

En arrière-plan, on voyait ce qu'ils appelaient un monstre, — qui n'était que le fruit défendu de mon imagination reconstructive à défaut d'une chirurgie digne de ce nom. Kitété, toi que je voyais dans le concert politique avec les instruments du luxe et de la volupté ? Kitété ?

\*

Paraît qu'papa trouve plus d'matière première derrière le rideau anxiolytique que les autorités pacificatrices ont tendu entre la rue, qui représente symboliquement l'Enfer, et le foyer même qui ne représente plus rien. Le fauteuil sur lequel il pourrit est en réalité un être extrait de la mort pornocinématographique. Si j'entrais là-dedans avec un diplôme de chômeur (vise un peu les deux chapeaux pointus !), papa y s'rait de tellement mauvaise humeur que j'me mettrais moi aussi à consommer des trucs que même les SLS n'en veulent pas ni pour se donner l'illusion d'avoir évité le SDF. La situation est vraiment trop réelle pour avoir envie de la vivre une seconde fois.

\*

— N'oubliez pas le doigt dans le cul, me rappela Larra.

J'étais toujours sur le point de l'oublier, ce doigt dans l'cul qui marquait le début de la métatransformation hypotéticoreligieuse. J'étais tellement politisé que ma mémoire était malade du trou. Je dégoulinais de sueurs miraculeuses comme si j'étais condamné à éprouver le contact des femmes comme une prière adressée à la papauté romaine. Larra provoquait le reste des étincelles et j'avais pas envie de savoir de quoi il s'agissait.

## **Du connu, du probable et du circonstanciel !**

J'étais heureux et angoissé, pas fier du tout et curieux de voir où ça allait me mener, moi qui n'avais jamais été nulle part en particulier et partout si mon existence (je veux parler de celle de John Cicada) était le composé de tous les détails qui donnaient un sens à mon sacrifice. Ce que j'avais perdu en créativité, la vie me l'avait rendu en exploits, de l'acte infime dont personne n'avait jamais parlé au coup du sort parfaitement en phase avec la crédulité populaire. Ah ! J'étais plus vraiment un mec sans ma queue et mon cucul, mais ma police d'assurance prévoyait des produits de remplacement conçus et fabriqués en Chine. J'avais vu à la télé la queue en peau d'canard et le trou d'balle garanti pur métal hydrogéné dans le cri. J'arriverais pas à grand-chose avec les femmes, avec les mecs non plus d'ailleurs, mais j'aurais plus l'air d'un pauvre ni d'un con au moment d'espérer.

\*

Il me lança un clin d'œil en soulevant un coin de son masque. Dessous, pour ce que j'en voyais, il me ressemblait encore moins. Il était noir, avec de grosses lèvres et une langue toute rose. J'comprenais pas la manœuvre. — J'ai détruit l'original, dit-il. L'original en plastique, je l'ai cramé avec un briquet à essence. J'suis encore en chair et en os. Palpe, p'tit père ! Le bras, fortement musclé et peut-être même doué d'intelligence, était de chair, j'pouvais pas en douter. — Tu veux qu'je viendre avec toi, mamour ? dit-il en m'enfonçant un coude dans les côtes.

\*

J'avais peut-être déjà vécu cela. Paraît qu'on se souvient de rien, comme dans la métempsychose. Mais je cherchais pas à en finir avec ce que je venais d'entreprendre. Je voulais au contraire trouver la suite et j'imaginai que c'était une porte et qu'il suffirait de l'ouvrir.

\*

La clé ! J'y pensais plus. Avec quoi je l'ouvrerais, ma gueule, quand il s'agirait de mettre à feu les fusées de ma nouvelle existence ? Inutile de fouiller nerveusement des poches qui ne contenaient rien d'autre. Voilà comment commence le désespoir.

\*

On avançait dans l'inconnu, ayant sans doute dépassé le point de non-retour. J'ai jamais fait mieux en cas de trouille extrême. Je la fermes aussi, des fois que j'en sache trop, ce qui en général déplaît fortement aux sous-systèmes qui agissent à cette profondeur du récit. Ah ! Si j'avais pas fourré cette clé dans le cul d'un parano qui savait même pas s'en servir tellement il était tributaire de ses plagiats !

\*

J'savais pas de quoi j'allais mourir. Ils en parlent pas avant. Mais après, quand le condamné constate que sa doublure a succombé à l'arrachement des circuits vitaux. Puis il sombre dans l'oubli et reprend les affaires comme s'il ne s'était rien passé. Il est dans la peau d'un autre. Le système doit être épatamment complexe et précis pour arriver à concilier la mort et l'oubli. On se l'explique tellement peu que Gor Ur fait figure de concepteur liquide alors que le Métal établit des fusions prémonitoires. Personnellement, j'ai pas cherché à comprendre au-delà du Brevet.

Ensuite, j'ai avalé sans discuter dans l'espoir de trouver un bon boulot et la compagnie qui va avec, acceptant d'avance les marmots qui vous ressemblent comme si vous les aviez faits vous-même. Il a suffi d'un défaut de logique et je m'suis retrouvé dans la situation que vous me connaissez, pas confortable et terriblement incertaine. Des fois, j'en ai marre de bouffer de la merde pour donner raison à ce qui m'arrive, histoire de pas trop en parler avec les autres. Mais je tiens sur un pied comme si j'avais toujours pratiqué le fil tendu entre la merde et les conséquences de la merde. Poussant ma valise, je pensais qu'à mes potes que j'aurais très vite l'occasion de fréquenter sans ameuter la Presse.

\*

Sur le coup, j'ai cru que c'était la valise qui parlait, mais c'était donner à l'incohérence ce que je pouvais prendre à la réalité.

\*

On entrait dans le noir, tiré par des forces qui exploraient en même temps nos secteurs de réserve. Je vis à quel point nous étions tributaires du façonnage numérique. La douleur promettait tellement qu'on fignolait le cri en prévision de la cérémonie marquant le début de notre collaboration avec les instances les plus obscures du système narratif dont on allait devenir les personnages principaux. Autrement dit, y'avait plus grand-chose à faire pour connaître la suite et les péripéties que la chance aussi bien que le calcul réservaient à nos cerveaux traversés d'érections et d'assouvissements.

\*

C'était un petit Chinois en forme de cracker avec un trou au milieu, autrement dit une Chinoise.

\*

Bientôt, je récoltai les fruits de mon aventure spatiale : de la merde et du sperme intimement mêlés à mes sueurs froides.

\*

J'avais pas l'choix, mais je rêvais encore et l'horizon m'invitait à dire non, au risque de disparaître aussitôt dans l'Enfer que le système promettait aux rebelles à toute idée de renoncement. Je relevai une tête atroce à voir tant je m'étais vautré dans les mélanges utérus-méninges et merde-sperme. Utéringes et Mereerme ! gueulaient les installations acoustiques destinées à l'éducation des masses. Je devenais désinformant comme j'avais jamais été, même du temps où je tapais le carton en espérant gagner des gnognotes au tiercé.

\*

D'où je venais, les mecs, l'existence glissait sur les peaux de banane de l'économie globalisée, et on avait l'impression de travailler pour les siens, particulièrement pour soi. J'avais même interprété le rôle du *niño* dans une superproduction occitane, du berceau à la Croix sans passer par l'entrejambe et les nécessités hygiéniques. J'avais connu la précipitation amoureuse dans les chiottes et l'éjaculation discrète des réunions familiales. À la fin, je perdais la bourriche à cause des vieux qui avaient tout misé alors que je m'étais montré prudent à la tâche. Sur le Podium Municipal, je changeais les ampoules grillées, les doigts chargés de la graisse des brochettes et des papillons de l'angoisse hétérogène. Et dans

les coulisses, je chiais les noyaux d'olives dans les bocaux du souvenir social.

\*

J'écoutais un type qui m'assurait que j'avais fait le bon choix. Pourtant, la vision du Masque métopage, alimenté de queue et d'anus, et la non moins désespérante inclusion de mes potes dans le système urinant, tout ça me donnait la nausée et j'étais sur le point de m'ouvrir les veines sans compter sur la pression de l'eau, à fleur de la douleur qui figure le cri. J'exhaussai la tripaille d'utérus et de méninges, excitant la liesse populaire à tel point que j'éprouvai un réel plaisir à n'être plus moi-même. Tout avait commencé par la faim, puis j'avais accepté de remplacer n'importe qui pourvu qu'on me donnât à manger, et maintenant j'entrais dans le système, court-circuité d'avance et voué à l'extase en dents de scie qui finirait par me rendre complètement obscur et incapable de comprendre le frémissement quand j'aurais l'occasion d'en savoir plus sur la nature féminine.

\*

Pourtant, ma langue ne rencontra que du connu, du probable et du circonstanciel. Je l'agitais dans le trou et la Chinoise gémissait comme si je lui faisais mal. J'avais la conscience tranquille et le trouillomètre au beau fixe. Je sentais ses jambes autour de mon cou. Elle n'arrêtait pas de parler de son enfance au pays des elfes. Et je lui envoyais des images du drame initial sans expliquer d'où je les tenais et comment on me permettait d'en faire usage dans les circonstances d'une expérience philosophique.

## **Ça vous fait rien de savoir qu'on paye à votre place ?**

— Ya rien à comprendre, John, dit-il en touillant la fumée crade qui semblait sortir de son cerveau par les trous d'mémoire. Je juge et vous remplacez. On interchange pas parce que je comprends rien aux mathématiques et que vous vous révoltez contre les usages et leurs corporations. Mais en période de vacances, on peut baiser les mêmes femmes sans s'refiler leurs maladies.

— Ah ! Ouais. Les femmes...

\*

— Ya plus d'Iranien, John. Ils ont sauté avec la bombe expérimentale. La diaspora iranienne s'est fondue dans le Saint Empire. On entendra jamais plus parler de ces connards qui nous ont fait trembler jusqu'à nous obliger à baisser le froc devant les Russes. Maintenant on est Chinois et on habite en Amérique. Fermez-la si vous voulez pas expliquer vos incohérences à des autorités qui respecteront que ma position sociale.

— C'est pas moi, c'est la télé !

\*

Ça lui arrivait donc à lui aussi, de perdre les pédales et de gagner le Tour de France.

\*

Ils étaient même trois, preuve que je voyais pas double.

\*

Les remplaçants n'ont pas d'papiers. On est comme les chiens. On a des choses sous la peau et même au-delà de l'épiderme, quelquefois plus profond encore. Qui ignorait ce genre de choses ? Même les Chinois y savent. Mais en surface, pas un signe pour vous distinguer de l'Aristocratie de l'Existence Précaire, rien pour signaler aux Autorités de Surface que c'est pas les papiers qu'y faut d'mander, mais pourquoi on est là où qu'il faut pas être alors que c'est indiqué en gros sur les panneaux de signalisation.

\*

Mes jambes flageolaient comme si j'étais sur le point de me donner sans rien exiger en échange de cette bouillie de chair et d'esprit qui constitue tout ce que je sais de mon destin si je me mets à croire aux conneries des religions mises bout à bout.

\*

On peutpas réfléchir au contact de la flicaille qui vous contamine parce qu'il est évident que vous avez à faire à des cons relookés pour servir les intérêts du système.

\*

J'avaisaucun génie à opposer au Monde tel que je le voyais dans la lorgnette sociale. Les murs étaient couverts de métal poli à mort de l'image. Je voyais exactement tout ce que j'étais en train de faire, mais de profil, comme dans les bons films.

\*

Ah ! j'en avais sur la conscience des faits à me reprocher ! Et je voulais savoir ce qui se passait dehors.

\*

Au bout du couloir, des gens secouaient leurs branches, se donnant l'impression de danser au rythme des révélations que les mœurs imposaient à leur conscience d'employés toujours subalternes pas fiers du tout de trahir trop facilement des vérités que les substances emprisonnent dans la chair pour donner à voir l'improbable et la vraisemblance du flou artistique.

\*

On était d'accord lui et moi sur l'attitude à adopter en pareilles circonstances. C'était toujours mieux de différer. Ça avait l'avantage de donner beaucoup et de rien demander en échange. La mort n'agissait jamais autrement si on la remettait à plus tard.

\*

J'ai fini la soirée dans une poubelle. Il me restait plus que la nuit et un chat. Le chat parce que j'avais marché sur des sardines à l'huile. Et la nuit parce que j'avais pas payé mon loyer.

\*

J'ai toujours redouté d'être viré et de plus savoir rencontrer les autres. J'savais même pas si le jour se lèverait pour mettre fin à cette traversée du malheur à quatre pattes. Yavait vraiment rien à voir et personne à qui le dire. Et pas un endroit où entrer ne serait-ce que pour piller des boîtes aux

lettres ou piquer la roue d'un vélo. Des murs de chaque côté et la chaussée équipée d'un système automatique de déneigement. Les rigoles allaient vite, se déversant dans les bouches d'égout avec un bruit de paroles confuses, comme si j'y étais et que j'avais rien d'autre à dire.

\*

J'attendais les gens, ceux qui sortent pour aller travailler ou se faire voir ailleurs. Ils n'allaient pas tarder à reconditionner les lieux pour confiner les profits ou simplement pour se faire plaisir en dépensant des sous sans demander la permission.

\*

J'avais un mal fou à revenir d'où je venais pas.

\*

C'est une expression. Comme « aller chez m'sieur Garcia ». « Nourrir Régal Truelle », c'est encourager la parano au détriment de la schizo. La parano, c'est bien pour le commerce qui l'encourage et même l'enseigne. Tandis que la schizo, c'est la porte ouverte à la poésie et à tout ce qui se vend pas malgré le haut niveau d'humanité. C'est quand même plus rentable de donner le spectacle des dinosaures avec les moyens du cinoche que de ramasser leur os pour raconter des histoires vraies. Régal Truelle, c'est le Mac Guffin du sentiment de persécution qui pousse à l'achat. Le mec écrit pour ne rien dire et espère que ça va se vendre parce qu'il sait que c'est ce qui se vend le mieux. Mais il a pas toujours cette chance et on continue de le nourrir pour que ça continue, ce qui met la société à l'abri de tout ce qui coûte cher et ne rapporte pas grand-chose.

Mieux vaut un cinglé qui se rebelle sans toucher à rien plutôt qu'un poète qui touche à tout pour se révolter sans retenue.

\*

— On appelle « bombe iranienne » toute bombe jetée sans déclaration de guerre, débita-t-il comme si on approchait d'un nœud vérificateur.

— Et comment on appelle la bombe qui leur a pété dans les mains ?

— La « bombe américaine ».

\*

Qu'est-ce qu'on me demandait pour que j'arrête d'avoir mal ? Je m'étais agenouillé devant une croix, comme ça, par hasard.

\*

Je me sentais à l'aise malgré l'hermétisme de la situation. J'avais vraiment pas envie d'y réfléchir. Le jour s'était complètement levé, mais il neigeait tellement que ça se voyait pas et l'éclairage public balisait les trajets comme en pleine nuit. Je pouvais voir le profil inquiet de mon compagnon qui aurait eu un visage s'il avait été conçu pour ça.

\*

J'étais pas assez branché pour le savoir et trop impliqué pour déchiffrer les signes.

\*

Il n'avait jamais connu l'amour, seulement des désirs fous. Et il me demandait si je survivais aussi aux exigences de la chair.

\*

Je m'voyais en autant d'exemplaires que j'avais de possibilités d'existence.

\*

— Moi aussi j'ai été en morceaux ! Et j'ai jamais piqué les parties essentielles à n'importe quel gusse pour m'faire mousser ! Même que j'ai explosé, Môssieur ! Pis, tout bien réfléchi, pourquoi moi et pas un autre ? C'est pas c'qui manque, les pièces de rechange, dans c'te merde de pays que j'ai jamais voté !

\*

Qu'en pensaient les femmes qu'il enfermait dans les coussins ? Elles devaient être aussi déçues que lui, mais avec la rage qu'on est en droit d'éprouver quand un prince descend de son trône pour chier par terre comme tout le monde.

\*

J'avais pas choisi le bon métier. Mais c'est comme ça qu'on crève, de prendre au lieu d'laisser tomber dès le premier jet.

\*

Si j'étais un pion du Grand Architecte de l'Urine, j'étais pas fait pour briller au Firmament des Grands Baiseurs de l'Humanité.

\*

— Y font des remplaçants en plastique recyclé pour les pauvres, dit Olog en s'installant. De quoi vous plaignez-vous ? Vous avez un remplaçant alors que vous n'en avez pas les moyens. Qui sait qui paye ? Ça vous fait rien de savoir qu'on paye à votre place ? C'est du plastique, d'accord. Et en plus, ça se voit. Mais c'est mieux que rien, allez ! Chauffeur ! À l'hôtel. Monsieur le pauvre type crèche avec nous.

Je pouvais voir à quel point je ressemblais à la seule réplique que je me connaissais en attendant d'en savoir plus sur mon compte et sur ce que je lui devais.

## **On donne beaucoup pour limiter les effets de la bite des**

### **Grands Enculeurs**

Ça m'rendait inoffensif comme si les mouches m'avaient jamais fait chier pendant la sieste.

\*

Ya plus d'Iraniens sur la Terre, John. La bombe leur a pété dans les doigts. Ça sentait la rose et le pied de mollah. Vous trouverez ces échantillons significatifs au Musée de la Connerie Humaine. C'est gratuit pour les infirmes...

\*

Refaire le chemin avec moi, depuis ce jour où j'ai perdu les pédales parce que je jouais à la belote pour la première fois et pour pas me distinguer des autres que papa lançait à ma poursuite comme une meute de chiens qui jouaient aussi à la marelle s'il y avait des filles au dessert.

\*

Au bord d'une langue qui se cherchait encore des raisons de pas servir la patrie au-delà du raisonnable, voire du supportable raisonnablement.

\*

Il était limité dans le temps, comme une horloge à ressort ou à pile. Il avait d'ailleurs cet air vertical qui sert à combler un vide au bout du couloir. Quand j'y pense, je m'suis montré beaucoup moins servile durant toute mon existence et plus utile aussi.

\*

Les branches annexes compliquaient mon arborescence, à tel point qu'on pouvait se demander comment le système avait estimé que ma candidature n'était pas en contradiction avec le phénomène du remplacement sécuritaire. J'en savais rien moi-même. J'avais pas caché mon enfance ruinée par la santé mentale d'un père qui buvait avec joie au détriment du bonheur familial et par les activités clandestines d'une mère qui lessivait au lieu de se laisser embarquer dans des amours ancillaires que papa n'aurait pas appréciées en dehors de la pratique du boulevard.

\*

En attendant, j'étais malheureux comme un oison tombé du nid, piaillant au pied de l'arbre, voyant distinctement le nid et les frérots et incapable de comprendre ce qui m'était arrivé : j'avais été poussé, oui ou non ?

\*

Je pouvais voir la Seine et un pont qui l'enjambait sous les coups de pied des passants pressés d'en finir avec les apparences.

\*

On voyait son profil sur l'écran. Il avait un nez gonflé par d'innombrables interventions chirurgicales qui constituaient le fil d'Ariane de sa vie secrète, un peu comme ma main droite avait subi tous les écrasements possibles et imaginables, ce qui expliquait la phobie des interstices de ma vie d'adulte.

\*

J'enfilai une combinaison de service dans le sas. Un jouet à deux trépignait de l'autre côté de la paroi transparente. J'avais jamais piloté un truc aussi petit. Ils avaient dû inventer un moyen de faire entrer là-dedans deux types costauds qui ménageaient pas la bonne bouffe et le météorisme qui leur collait à la peau qu'ils voulaient sauver à tout prix de l'ennui et de la banalité. Ah ! J'étais pas bien parti pour rigoler avec les autres !

\*

Zaimez pas le duty free ? Ils sont chics, ces bicots : ils vous demandent pas d'y croire, seulement de payer. Profitez-en avant que la Réalité nous revienne comme une balle lancée contre le mur de l'adversité. Achetez-vous des chaussettes à la mode ou n'importe quoi pourvu que ce soit à la mode. Vous finirez par vous moquer de vous-même, vous verrez. *On est pas chien à Shad City ! Ouah ! Ouah !*

\*

Il avait acheté des trucs qui se mangent seul, jamais en compagnie, ce qui me mettait un tas d'puces à l'oreille.

\*

À quoi vous pensez, John ? À des cochonneries ? J'ai la tête pleine de cochonneries moi aussi. Faut trouver la femme que ça fait marrer et qui voit pas d'inconvénient à être payée pour ça. C'est pas tout rose, les vacances. Si j'vous racontais !

\*

J'ai perdu de vue tous mes amis d'enfance. On les retrouve jamais, John, ou alors c'est pour se raconter des histoires raccourcies comme des frapes à la noix. L'existence est un tribunal qui s'achève par la pratique du simulacre. On reconstruit rien après avoir déconstruit au lieu de détruire carrément. Ah ! C'que je peux être amer, des fois.

\*

Moi, les contestations, ça m'inspire pas. J'ai toujours cette impression que je ferais mieux de la fermer et de me livrer à d'obscurs sabotages qui

pourrissent par exemple les transports en commun ou le renseignement médiatique.

\*

Je pénétrai dans la boutique pour chier le Monde sans me faire remarquer. Sauf que la mécanique qui me porte n'est pas d'aussi bonne qualité que les distributeurs de café. J'avais d'la p'tite monnaie, des kopeks à une face qui valaient encore quelque chose dans ce Monde de yuans. J'en glissai quelques-uns dans la fente et le compteur se mit à débiter le menu avec la voix d'Issac Hayes qui salivait sur les touches parce qu'yavait quelqu'un sous son piano. J'avais droit à une boulette et à une boisson chaude à condition de compléter le choix des ingrédients. Ces distributeurs chinois parlent russe si on les gave de kopeks et japonnais si on fait crédit.

\*

Les nouvelles n'étaient pas bonnes à cause de la « crise ». Ça crisait dans tous les domaines de l'activité humaine. J'ai jamais compris que des minables qui se mettent au service des entreprises et des institutions font chier le Monde avec des revendications qui augmentent leur dépendance alors que leur intelligence devrait les pousser à se sortir du carcan identitaire. Ils se montraient à la télé avec un nez rouge et des signes de guerre fantaisistes tracés au doigt sur leurs joues. Ou alors je m'gourrais et j'confondais avec une partie de fous-le-bol.

\*

On sait tous que les prisons sont remplies d'une majorité de connards qui ont commis une erreur et d'une minorité de véritables causeurs de

troubles, des mecs qui ont un peu exagéré avec la lecture entre les lignes du Code pénal, alors que les connards n'ont jamais lu les résumés pathétiques de l'Instruction Civique.

\*

Kol Panglas était blasé depuis si longtemps qu'il s'appelait plus pourquoi il avait choisi le Droit et pas la Science. Sans doute parce que le Droit n'est pas une Science, mais une religion de la Révélation, du Compromis et des Usages établis une bonne fois pour toutes par des bandits des grands chemins de l'existence qu'avaient même pas idée de c'que c'est une expérience scientifique. Dans cette merde de société qui détruit avant la mort tout ce qui lui tombe dans les mains, on confie le Droit à des guignols incapables d'envisager le raisonnement scientifique sans passer clairement pour des cons — et l'Ordre au rebus de l'échec scolaire, des marioles qui entrent dans l'uniforme sans sortir de leurs carences intellectuelles et créatives.

\*

J'étais nerveux et incapable de suivre une conversation destinée à faire passer le temps sans l'épuiser. J'en avais marre de caresser le mur et de me faire enculer. J'avais envie d'une tangente à défaut de trouver la formule magique du passe-muraille. J'ai vraiment pas idée de ce qu'il faut donner pour se sentir heureux une bonne fois. Pourtant, on donne beaucoup pour limiter les effets de la bite des Grands Enculeurs. Mais c'est pas c'qui va m'pousser à descendre dans la rue pour faire la manche syndicale et proposer un trou du cul artificiellement rétréci par application de la sagesse populaire. J'veux bien remplacer, mais dans les limites de l'illusion, pas plus.

## Une fraction de seconde avant l'explosion de la haine

Il y avait deux hommes en lui : un type assez intelligent pour survivre sur le dos des autres qu'il trahissait et un con qui se demandait s'il avait cet air intelligent qui n'allait pas bien avec la couleur de sa peau. Le genre de type raciste qui se demande pourquoi les animaux ont quatre pieds et les hommes seulement deux, oubliant que les mains, ça sert pas qu'à se servir d'elles comme on a envie.

\*

L'écran recevait en direct différé les images panoramiques du Memory Shoe Business qui était en liesse à l'heure où je vous parle librement. Des prisonniers du boulot envoyaient de l'air dans la statue de papa qui continuait de gonfler dans une ambiance préparatoire à couper avec les cils. C'était peut-être une Boucle Exhaustive Hier-Demain comme on en voyait dans les hallucinations supercommerciales de l'Enfance au Service de la Conservation Pratique de la Planète. Sans le hublot qui montrait la superposition Lune-Étoile du berger — lune en phase ascendante et étoile à la verticale de ce qui semblait être l'Axe du Ciel en période de Vacances Industrielles Revue par le Patronat —, sans cette vision somme toute poétique qui envahissait le hublot, j'aurais eu des pulsions autodestructrices et j'en aurais bavé avec le Système Sauvez-les du Néant et ses pratiques d'un autre âge.

\*

On s'éloignait à la vitesse de la lumière croissant dans l'au-delà et j'avais des visions dantesques à couper le poil au ras d'la peau. Je faillis m'escaner à cause d'un débris étranger à la recette du riz aux crustacés de la première génération, des crustacés avec l'envie de forniquer quand

c'est l'heure, un met de choix après le caca d'hirondelle des faubourgs et l'extrait de Hottentot au panaris universel. J'en aurais, de ces sommets de la Gastronomie Philosophique Extérieur-Intérieur, si j'apportais mes connaissances secrètes sur un plateau que j'avais intérêt qu'y soye au moins d'argent, sinon j'étais bon pour la rigole et ses infestations humanodomiciliaires. Ah ! J'étais dans la mouise jusqu'aux glandes mammaires, incapable de réagir comme un diplômé des Grandes Écoles et pas loin de ressembler à un valet d'ferme qui swingue constamment dans le foin.

\*

Une douleur infâme m'obligea à me servir du p'tit robinet qui réagit au quart de tour, pétaradant dans le foutre et les conditions précaires d'une existence qui finirait par s'en prendre à l'enfance avec la même fatalité de l'injustice et du dégoût. J'voyais pas sa gueule de camé au sucre, mais je l'imaginai pas sans la grimace du plaisir qui s'accroche à la transe avec le triste espoir d'en finir avec la merde organojudiciaire qui décide à la place de la vie. Un pauvre gosse comme je l'avais été, contrairement à John Cicada qui avait été heureux pendant que ses congénères se branlaient avec du savon d'Marseille. Un détail de mon anatomie fictionnelle qui figurait pas dans mon dossier d'embauche. Ah ! J'sais pas si j'ai bien fait d'vous révéler que j'suis que l'remplaçant, pas l'original, des fois qu'il vous vienne à l'idée d'en parler avec les autorités compétentes. Mais ça vous servirait à quoi de pas aller au bout de ce bouquin ? Vous en parlerez un jour à vos enfants quand y s'ra temps de passer au jeu et à ses conséquences cérébrales.

\*

On me promet un nid d'hirondelle avec des noix de lotus et un soupçon de sueur populaire. J'en avais l'eau à la bouche et pourtant, j'avais plus faim. Mais fallait finir et saucer avec du pain sur la planche, sans ménager le coude et l'index, comme c'était écrit dans le Grand Livre du Destin.

\*

Il me regarda comme si j'étais le seul responsable de ce qui lui arrivait sans moi. Il voyait que j'avais moi aussi des problèmes et une existence à sauver du naufrage de la douleur et de l'ennui, mais ça l'intéressait pas que je m'aime à ce point tellement il s'aimait lui aussi.

\*

Papa gonflait tellement qu'on pouvait légitimement se demander si on n'était pas en train d'halluciner sans hallucinogène. Vous hallucinez comment, vous ?

\*

Ils étaient silencieux et somme toute aussi discrets que des carabins en stage d'application pratique du phénomène-frottis maladie-palliatif. Assis sur les gradins entre deux hublots qui consacraient papa à la postérité du succès populaire, ils se contentaient d'observer les effets de la douleur sur l'esprit et ses conséquences sur l'avenir de la chair. De temps en temps, ils priaient Jélah en se coltinant des produits consacrés, ce qui ne réduisait pas leur crédibilité scientifique. Z'étaient pas assez cons pour s'laisser réduire au logotype qui ornait leurs épauettes. Vus d'ici, ils avaient tous la même gueule, un peu de traviole à cause d'une pratique serrée du calcif. Zavez les yeux gorgés d'un liquide gorurien coupé de tendances racistes. Ils buvaient le cocktail neurone-expansion de l'univers qui était à

la mode parce qu'on avait envie d'améliorer la qualité de la foi avec des preuves textuelles postlISIBLES. Leurs doigts étaient contrôlés directement par une annexe de la Cour de Cassation qui cassait pas des manivelles question justice, mais qui s'appliquait parfaitement à l'esprit de conservation des Biens de l'Humanité, nourrissant leur Chronique avec des fables qui n'étaient rien d'autre que ce qu'on voulait savoir et donner en héritage.

\*

Je les prévenais de l'ambiguïté nation-sexe avec les mots de la tribu, prêt à sauter le pas de la chanson, voire du poème, si les conditions étaient réunies pour passer à des actes secrets destinés à pourrir la mémoire et le temps qui passe parce qu'on est condamné à en reproduire les détails nourriciers de la confession.

\*

C'était l'instant d'serrer les dents entre elles sans se prendre la langue ni l'intérieur des joues, une pratique réputée facile dans le Monde des bons élèves et des malades guérissables, mais que le caractère irréductible des méthodes de transformation rend à peu près aussi commode que le yoyo en apesanteur ou le doigt dans l'cul en période de chiasse.

\*

Il observa méticuleusement ce qu'on pouvait voir des deux flancs de montagne qui descendaient des nuages noirs. Il connaissait le bruit d'échappement des molahmobiles. Il avait vécu un envahissement lors d'un séjour putoludique au Bahrayn où il s'essayait à dépenser de l'argent public. Les molahmobiles craignaient la chaleur, pas le froid, d'après lui.

Ça les rendait terriblement efficaces en période blanche. La Presse parlait d'un envahissement par élimination systématique des principes fondateurs de la Cité. On voyait des Iraniens partout, même dans les crèches où ils se trahissaient par l'usage de la seringue et de la corde à nœuds.

\*

Le sas était resté ouvert des fois que l'urgence nous inspirerait une bousculade dans l'odeur de l'urine. Partout, Gor Ur régnait en maître du temps qu'il fait, le seul temps à prendre en considération si on avait l'intention de survivre au temps qui passe qui était le temps des *minus habens* et des pleureuses qu'on soulageait régulièrement de leur fardeau. J'avais pas été cet enfant...

\*

— Qu'est-ce que vous mangez, vous ?

— Des clopinettes la plupart du temps parce que je m'suis fait avoir par la passion du voyage circulaire. Mais ça m'arrive de goûter à des mets tellement bons que j'suis pas capable de les apprécier à leur juste valeur.

\*

Il fallait que je répondisse à la question qui conditionnait la suivante, peut-être une fraction de seconde avant l'explosion de la haine.

### **On est tous des dés pipés et ça nous inspire aucune poésie !**

— J'vais vous lire la liste des condamnés, dit Alice Qand. Yen a deux aujourd'hui, deux mecs qui ont pas respecté les règles d'usage de la femme. Ils vont arrêter d'penser au bout d'une corde.

Ensuite, on les découperait en morceaux pour sauver des existences humaines. Le type qui me visitait chaque jour à l'heure du dessert, pour me le piquer parce que j'avais pas le bras assez long, m'expliquait qu'il était persuadé de pas mourir vraiment de cette façon et que ses morceaux finiraient par foutre le feu à des existences bornées par la résurrection. Toutes les religions promettent la vie éternelle. Yavait pas d'raison logique pour que les damnés, cons ou pas, échappent à cette règle universelle.

\*

Ce Monde est assez pourri pour exécuter les assassins, les privant de tout droit à l'Éternité parce qu'ils ont interrompu la vie, alors qu'on ne tente rien contre ceux qui s'en prennent cruellement à l'existence, politiciens, religieux, serviteurs et commerçants confondus. Ah ! Je rageais intérieurement de voir disparaître un mec à qui on ne pouvait reprocher qu'une vie, sachant que cette vie avait été forcément sauvée par la Science et que l'existence qui lui correspondait continuerait d'être ce qu'elle avait toujours été : une invitation à l'assassinat double d'un pauvre type qui était né pour tuer. En plus, il n'avait jamais tué qu'un remplaçant. Ah ! Elles sont belles, nos nations !

\*

Ils ne bronchaient pas quand je critiquais amèrement la société. Peut-être parce que j'étais amer et que cette amertume neutralisait le sens que je voulais donner à l'Humanité qui se torche avec de l'humain pour sentir moins mauvais.

\*

— Vous pouvez pas vous cantonner à l'épopée relative. Vous avez besoin d'exprimer vos émotions...

— Comme un gamin ?

— Non. Comme une femme.

— J'ai jamais tué d'femmes !

\*

Dire que j'ai jamais souhaité que de vivre simplement, persuadé que la simplicité est naturelle et par conséquent digne d'un combat politique.

\*

Ah ! J'en ai fait, des photos ! J'avais plus beaucoup d'temps pour autre chose. Mon cerveau s'était d'abord intéressé à cette réalité de seconde main, puis il s'est mis à interroger les détails et finalement on s'est entendu pour faire des photos avant de commettre l'erreur fatale qui vous met sur la touche en attendant que le système repère votre anomalie et veuille bien relancer le temps qui s'est arrêté au moment où ça allait devenir intéressant. Voyez la boucle infernale. On vous envoie pas à New York pour critiquer, mais pour être critiqués, voire modifiés, p't-être même carrément refaits à neuf. C'est l' destin des remplaçants. Faut tenir compte de l'usure des sous-systèmes qui contrôlent notre apparence, — quelquefois, dans les cas les plus pointus, le système d'apparences qui met les rupins à l'abri des sentiments populaires. Je veux êt' peuple, dit La Bruyère dans les livres scolaires. Moi, j'veux pas. Je l'suis déjà. J'veux êt' un héros, mais un héros bien payé, du style star de cinoche ou flic en papier tue-mouches, et j'veux pas me retraiter dans un local fermé et surveillé. J'ai raison et LB a tort. T'as déjà vu un peuple qui veut pas améliorer ses fins de mois ? On est tous sur le même dada, sauf qu'y'en a qui montent à cru sur des canasses et que les autres se font monter par des

chevaux de races. Ya un refrain à faire avec ça. J'y pensais en faisant des photos par-dessus l'épaule des pauvres.

\*

Avant le Grand Shisme Granulaire, t'avais pas l'choix : tu finissais toujours par crever, d'une manière ou d'une autre, verni du cul ou infortuné d'la queue. D'où le sentiment religieux qui était une sorte de poésie du désespoir, avec des textes sacrés et des rites scarificateurs. Après, quand ils ont donné à l'Humanité la possibilité de pas quitter le Monde sans une claire intention de pas revenir, tu finis dans cette espèce de coma réveillé qui, non content de changer le sens du sommeil, te démontre quotidiennement que t'as tort de rêver. Et ça, que tu soyes verni du cul ou infortuné d'la queue. La question restant de savoir où passait le reste de l'Humanité, celle qui pouvait pas avoir sa place dans l'espace limité qui nous privait déjà d'oxygène et des revenus de la terre. Quelque chose se passait entre le rêve et l'espoir et on recevait aucunes instructions pour le savoir. Alors je faisais de la photographie et je stockais en attendant que ça serve à quelque chose. Je suis qu'un remplaçant, vous comprenez ?

\*

Je tournais les pages en attendant qu'il se passe quelque chose dans cette existence où il ne se passe jamais rien à l'avantage de la vérité. J'en savais trop sur la tuerie organisée par le système pour dissimuler la faillite constante de ses expériences sur la mort et la propriété. J'comprenais pas pourquoi ils laissaient pas les pauvres et les malheureux mourir de mort naturelle ou accidentelle.

\*

Je disais pas qu'elles étaient belles, ce qui aurait offensé mon système visuel, ni que j'en appréciais le toucher intentionnellement passé au papier de verre de la contrainte et de la douleur appliquée initialement à mon utilité relative.

\*

Il aimait pas les femmes mûres, surtout si c'était des hommes.

\*

On pouvait pas la prendre au sérieux quand elle se préparait à détruire ce que vous aviez construit pour elle.

\*

Vous n'avez jamais su préparer le terrain des émotions. Votre... expérience manque d'hypothèses.

\*

Quand les gens se pincant le nez en votre présence, vous pensez forcément à vos pieds ou à votre cul. Je pensais à mes pieds. J'savais plus m'en servir pour quitter les lieux. J'étais descendu bien bas et y'avait encore du chemin à faire.

\*

Une douceur suivie d'une traversée du désert. J'arrêtais pas d'avancer dans le noir, avec de la lumière derrière et des murs d'acier de chaque côté. C'était tout ce que je pouvais imaginer pour me sauver de la douleur et c'était pas grand-chose aux yeux de ceux qui pouvaient encore m'admirer pour ce que j'avais été dans le vrai comme dans le faux.

\*

Le mec qui m'accompagna alors s'appelait O. Carabos. J'savais pas à quel prénom correspondait cet o, mais c'était peut-être un grade. J'les avais souvent entendu s'appeler par un o ou par un a, ce qui donnait : « a ? T'as du feu ? » « J'en ai pas, o ! » Ce qui voulait pas dire nécessairement qu'a n'en avait pas. Ni d'ailleurs qu'a cherchait à provoquer je ne savais quel sentiment profond mis sous surveillance par le système de relève au front.

\*

On a pensé à tout ça avant vous. On fait confiance à notre Instinct de Prédateurs. Ya rien comme l'IP pour rajeunir même l'idée la plus ancienne. D'ailleurs, on se rappelle jamais par quoi on a commencé. On n'a que le sentiment de la route à suivre.

\*

— J'étais pas venu pour ça !

— Vous êtes pas venu. On vous a amené sans votre consentement. Et maintenant vous y allez dans les mêmes conditions préparatoires.

\*

J'sentais rien, les amis, et j'me plaignais pas. Seulement j'avais pa zenvie de quitter ce Monde sans garantie de retour. On renonce pas facilement aux p'tits comforts qui améliorent l'existence quand on a plus rien à foutre pour gagner de quoi bouffer et soigner ses artères. Ah ! J'y tenais à l'existence ! Je m'accrochais à une chaise de bar qui s'laissait faire et glissait avec un bruit d'enfer sur le dallage de j'me rappelais plus quel hôtel sédentaire qui coulait comme un fromage dans la mer qui m'invitait à négliger le Droit pour étudier le Désir. KIKIKI !

\*

J'avais toujours aimé ces départs rituels pour des voyages qui répondaient à la demande bonheur-fric. J'avais conscience de n'être qu'un pion dans le jeu plaisir-limite. Mais qu'est-ce que je pouvais changer ? Rien. Alors je changeais rien. Je m'activais pour profiter des jours de relâche auxquels j'avais droit parce que j'étais aussi un signataire. Yavait vraiment rien à faire pour espérer que tout n'aille pas dans ce sens. On voyait tout à la télé. On pouvait pas dire qu'on était pas prévenu. On était même bien informé, mais qu'est-ce qu'on pouvait faire pour pas être aussi cons que les autres ?

\*

— C'est parti, les amis ! J'ai l'impression d'avoir vingt ans de moins et une queue en plus. Vous pouvez jeter un œil par les hublots. Vous laissez pas faire par les enfants qui collent à force de ressembler à des sucettes. Ce que vous voyez, c'est le passé. On voit plus que ça quand on a l'habitude des voyages. Ceux qui voyagent pour la première fois ont envie de vomir. C'est normal. Vomissez dans les sacs prévus à cet effet. Car ce

n'est que l'effet de la cause commune, mecs ! On est tous des dés pipés et ça nous inspire aucune poésie !

## **Il est chouette ce Monde Occidental !**

J'sais pas de qui je tiens cette fatigue constante, de papa qui avait l'érection facile ou de maman qui jouait à la marelle quand elle a eu ses premières eaux. J'en avais marre de cette existence, mais elle m'inspirait rien d'autre qu'une autre existence où je régnais toujours pas parce que j'étais crevé rien qu'à l'idée d'avoir quelque chose à faire au lieu d'en faire quelque chose.

\*

J'dirais pas que j'savourais l'instant, mais ça m'déplaisait pas d'être seul au milieu de tous. La bienveillance de papa facilitait l'attente dont elle demeurerait, année après année, le spectacle vivant. Pas peu fier de revêtir les emblèmes de la Nation, je m'avançais dans la lumière composite, finissant par atteindre l'endroit exact où papa n'était plus visible sous l'angle de la perfection, trahi par l'approximation holographique et les données accessoires. J'en profitais toujours pour glaner un ou deux détails qui meubleraient ma conversation une fois revenu à la réalité quotidienne et aux usages du faux.

\*

Si j'étais fini, j'avais bien choisi l'endroit pour que ça ne s'arrête jamais, histoire de prendre un sens au lieu de le donner, ce qui distingue toujours l'imbécile de l'artiste.

\*

On m'avait bien re-expliqué que je devais cesser de penser au mal qu'on me faisait parce que je n'attendais rien d'autre de la société.

\*

Comment voulez-vous être papa si vous n'avez pas de femme ?

— J'ai pas de femme, sergent ?

— Pas de patrie, pas de famille et pas de boulot ! Personne vous regrettera !

\*

J'avais atteint l'objectif à cent pour cent de mes capacités cognitives, mais rien n'indiquait que j'avais gagné un nouveau mode de propulsion tangente. J'attendis.

\*

Nous, on joue. On triche pas avec la réalité. On la réduit au fil de la conversation. On n'existe que pour gagner. Ce que vous appelez gagner, c'est remplacer le 0 par un 1, et le 1 par un 2, et ainsi de suite.

\*

Un jour de merde par an, c'est pas grand-chose en regard de la masse des jours qui ne signifient rien que ce qu'il est d'usage d'en penser pour ne pas attirer l'attention des curieux qui vous veulent du Bien. Un Bien dont la chronique est au pire un ramassis de toutes les fables qui alimentent une imagination de seconde main bien pratique en cas de déficience sociale. Je m'souhaitais pas d'être chômeur à la première occasion, c'est pas ce que j'veux dire. Et j'avais aucune chance de devenir ignorant au

point de pas pouvoir me rappeler que j'avais été moins con. Je m'contentais de mon statut d'a-gens sans en discuter les conditions qui le fondaient en droit comme en rêve. Non, vraiment, c'est pas grand-chose d'avoir à jouer contre l'inadvertance une fois par an et peut-être moins si ça compte plus beaucoup de vieillir sans béquilles.

\*

Ne faites pas confiance à *ceux qui reviennent*. Prenez votre mal en patience et ne pensez qu'à avoir mal. Laissez tomber la patience. Elle ne vous inspirera jamais rien.

\*

J'ai toujours joué ! Ils ont inventé le *je* après avoir rendu tous ses jeux au père Noël. J'étais là quand ça s'est passé. L'Humanité était en pleine croissance. On prévoyait un massacre. On jouait à prévoir. On gagnait pas toujours parce que les jeux se vendaient bien dans les zones d'hyperorgasme et qu'on voulait pas les vaincre sans les avoir d'abord utilisés économiquement. Ils gagnaient sans jouissance, juste pour crever le plafond et empocher des bénéfices incontrôlables en zone d'ennui. Et c'était ça qui nous manquait : s'ennuyer à force de jouer. Ils en profitaient pour stériliser les futurs combattants sans distinction de sexe. Voilà pourquoi on a perdu et pourquoi ils ont fini par jouer des haricots. Ah ! J'ai une de ces envies d'être demain !

\*

— Zêtes pas obligé de regarder la fenêtre, John. On peut changer le contenu. L'est-y pas beau l'feu dans la cheminée ? On s'croirait à la

campagne. Savez c'qui manque et qu'on pourrait demander à la direction ?

— Des bougies. J'ai déjà demandé, mais ils ont peur que j'me les mette dans l'cul.

— Zavez un gode pour ça, John ! Chaque chose à sa place. J'vous l'ai déjà dit : c'est un problème que les choses ont changé de place et que vous savez plus où elles étaient avant que ça arrive.

\*

M'ont interrogé des fois que mon Inconscient en saurait plus que moi. Impossible de savoir s'il a cafté. Ils se ramènent avec leur Inconscient collectivisé et on est trahi par soi-même après une minute de combat fratricide.

\*

En profitez pas pour tomber amoureuse ! J'ai trop d'enfants et pas assez d'raisons de pas l'reconnaître.

\*

— Zêtes trop dépendant, John. Faudrait vous vider comme un mort. Vous connaissez les principes de la momification ?

— J'aime pas les momies ! J'aime pas le cuir ! J'aime rien si c'est pas du plaisir pur. On pourrait faire l'amour platonique, vous et moi ?

— J'ai qu'ce boulot pour bouffer, John ! Choisissez autre chose.

— J'choisis d'pas choisir, comme d'hab. Mais j'ai pas sommeil. Ils en mettent, un temps, ces islamistes !

\*

Ça m'occupait pendant que le Monde continuait de faire chier le monde. Le Rainbow Bridge flamboyait dans la bagarre. Et chaque fois que j'ouvrais la fenêtre pour respirer un coup, un oiseau me chiait dessus. C'était pas le bon traitement.

\*

— Savez c'qu'on dit au condamné avant d'ouvrir la trappe ? me demanda le condamné en flattant mes déchets annexes.

— Zallez m'le dire...

— « Ça va bien se passer ».

— Si c'est pas encourager la paresse, ça !

\*

— C'est compliqué, mec, m'avait dit le condamné à mort avant de sortir. C'est compliqué parce que tu veux tout savoir. T'aurais dû faire assassin. Ya rien comme la préméditation pour tout expliquer. Faut devenir un être social et non pas un personnage de roman. Tu veux que j'te raconte mon histoire ?

\*

Il est chouette ce Monde Occidental ! Pendant que les Déshérités du Progrès crevaient comme des mouches de laboratoire, ici, à Shad City ou à New York, voire à New Paris, on s'en faisait pas trop question vie, même si l'existence, comme c'était mon cas, relevait du tas de merde et de la poubelle métaphysique. Si la Science allait vite, mon intégrité me poserait plus de problème d'ambiance. J'aurais une queue et un cul comme tout le monde et j'pourrais m'en servir dans les limites de la

décence et du degré de douleur maximum imposé par la Sagesse. Mais si j'allais plus vite que la Science, ce qui arrive aux guignards presque à tous les coups, soit je continuais avec l'idée que j'avais plus rien à voir avec l'instinct de reproduction, ce qui me rendrait morose et terrible, — soit je finirais par avoir un problème de santé tellement astucieux que, par le miracle de la Résurrection Post-Mortem à laquelle me donnait droit ma police d'assurance, je deviendrais le même condamné à la morosité et à la terreur, mais *ad infinito*.

### **Revisser dans la précipitation et peut-être l'angoisse**

— Le spay dans la poche de droite et l'ampoule dans la gauche. N'oubliez pas, John ! Et ne confondez pas. Vous avez la liste des circonstances ? Vous savez vous en servir. Ne touchez pas aux fils ni aux antennes. Une circonstance donnée correspondant selon le cas à une vaporisation urinotemporaire ou à un cristal d'anis associé à son grain de fombre. Vous êtes équipé pour traverser le Monde sans problème ! Allez ! Poussez-vous ! Trip trip trip !

\*

— Dites c'est bon.

— C'est mon !

\*

Je croyais rêver. Entre remplaçants, on se comprenait pas. Alors entre hommes ! Je tentai une dernière hypothèse. Et si j'étais une erreur humaine ?

\*

Je m’parlais ! Et je raisonnais pas ! J’avais du sang sur les mains et j’arrivais pas à me rappeler ces circonstances. Je demandais pitié à des ignorants, des chômeurs, des SLS, des gosses sans avenir professionnel. Je m’adressais à la racaille en retour, à des pinces-sans-loi, des rêveurs atténués, de la merde en bâtons d’écriture, des bois-sans-moi, des pétés de l’égalité, des inconnus à la ripaille, des inutiles conscrits pour le meilleur et pour le pire ! Je m’sentais plus tellement j’avais de choses à dire.

\*

— On va s’casser d’ce mauvais pays qui sent le prépuce, dit Sally Sabat. C’est pas comme d’s’en couper les ongles, tu comprends ?

J’étais coupé, moi ?

— Seulement du Monde qu’est pas au mieux d’sa forme, mon choubinioù. Non mais regarde-les, ces ancêtres de la guerre larvée ! On est bien différent toi et moi, allez !

— Mais je suis pas le bon ! Je remplace...

— Tu remplaces bien. Et tout pour moi ! J’demande pas plus à la Science. J’promets d’en rester là.

— Tu promets rien, mamourx. T’est trop belle pour moi !

— J’ai jamais été aussi belle, crois-moi ! Et j’suis plus toute jeune, si t’y vois pas d’inconvénient.

Elle était l’acier qui projetait la réalité sur les murs. Ah ! C’que j’étais heureux de m’être réveillé ce matin !

\*

*Ce que vous lisez est écrit par un remplaçant.*

\*

*Les remplaçants n'enfantent pas dans la douleur.*

\*

Personne ne m'avait condamné. J'avais subi une série logique sans jamais chercher à en briser les conséquences existentielles. Ça n'arrivait qu'à moi, d'après ce que je pensais, alors que John Cicada avait eu une enfance heureuse, ne commençant l'expérience de la douleur que dix ans et plus après la coloration définitive du premier poil pubien.

\*

Que pensez-vous de la queue ?

— On dirait une aile, Madame.

— C'est tout l'effet que j'escomptais !

\*

Sans les pieds, j'avais l'air d'une fille.

\*

— Mais qu'est-ce que vous avez dans les poches, Mademoiselle ! s'écria soudain le larbin qui refusait de s'appeler Muescas si je mentais.

— Ma foi ! s'étonna Sally Sabat, c'est de la D !

— De la D quoi ? jouai-je dans le même registre, mais un ton en dessous pour rester crédible.

— De la D ? Poufiasse ! Ah ! Ma fille est une catin !

La brosse m'arracha un cri. Nous dinguâmes aux pieds du larbin qui sautillait pour pas se brûler. J'étais cuit.

— Pas de D chez moi, fille ! gueulait ma maman.

— Pas de D ?

— Pas de Destruction, fille ! Ah ! Moi qui t'ai construite pour le plaisir !  
Et toi qui... qui... Ah !

\*

— M'dame ! J'peux pas vous aider car je suis retenu par un tapis commandé à distance par les serveurs du système. Veuillez interrompre l'émission qui n'a plus de sens. *Revenez parmi nous !*

\*

— Je suis le Directeur des Bureaux de Vérification des Genres, dit-il en me tendant une main secourable. Vous n'auriez pas dû avaler cette cochonnerie. Nous allons vous faire vomir, ce qui est douloureux comme la gésine, puis nous reprendrons le discours où les circonstances l'ont laissé, ce qui augmente la douleur.

\*

J'connais la chanson. On vous pose une question anodine et vous tombez dans le piège parce que vous pensez qu'elle contenait autre chose d'autrement révélateur de vos problèmes sentimentaux. Je leur renvoyais ma salive comme si j'en connaissais pas l'usage thérapeutique.

\*

Je devais avoir l'air d'un idiot qui se demande pourquoi son papa lui ressemble et qui trouve pas la réponse dans la bouche de sa maman.

\*

Ya des choses qui prennent de l'importance avec l'âge, par exemple les fusées qui reviennent chaque année pour témoigner de la fidélité du Monde à l'égard de la joie mise en œuvre pour étayer le bonheur d'une poignée d'hommes en larme.

\*

Le sas se libéra d'un coup par écrasement sommaire de la masse sénile qui rejoignit les égouts. Je faillis me retrouver le cul par terre à cause d'un foie qui avait échappé au triturage des idées. Enfin, l'air vivifiant d'un hiver tenace me sortit de la buée et des particules entropiques. La foule, contrainte au mouvement linéaire qui la rapprochait du forum, apprécia mes couleurs virginales et le rouge pincé de mes joues. Un véhicule prévu pour contrer les émeutes la scinda sans ménagement. On me demanda si j'avais reçu des pouvoirs, mais j'en savais rien. J'étais pas grand-chose au fond. Ça s'voyait pas, mais j'allais pas loin non plus, sauf que j'étais un fils à papa et que je savais pas ce que ça allait me coûter, J'savais même pas ce que j'avais déjà payé pour le rester.

— Maintenant vous fermez votre gueule, John, et vous faites exactement ce qu'on vous dit. Répétez après moi... *Ce que vous lisez est écrit par un remplaçant.*

\*

Y'avait pas d'secret. Tout ce qu'avait contenu la cervelle de papa, y compris ses mauvaises pensées, — et il n'en avait pas manqué au cours de son existence de plaisirs et de coups du sort —, gisait à 113 mètres de profondeur à la surface d'un disque de métal qui pénétrait verticalement l'écran protecteur du Memory Shoe Business, comme l'appelait la

populace. Celle-ci était constituée principalement de Chômeurs et d'Ignorants, la plus grande partie des chômeurs étant ignorants et la quasi-totalité des ignorants complètement débile. Une ligne tracée à la chaux indiquait l'emplacement approximatif du disque mémoire-fric, limitée aux extrémités par deux piquets dont le vent agitait les fanions. Sur cette diagonale, un cercle imposait la limite à ne pas dépasser et comme ceux qui se trouvaient aux extrêmes avaient un avantage — celui de la proximité — on obligeait les gens à tourner. À l'entrée du MSB, on leur plantait un régulateur dans le cul, ce qui expliquait leurs mines de crétins qui n'ont pas demandé à être là mais qui veulent savoir. Pour la plupart, c'était une habitude dont il leur arrivait de se plaindre en termes si courtois qu'on ne pouvait éprouver aucune pitié face à un malheur si benoîtement accepté. Le Cercle était interdit de stationnement. Les contrevenants se voyaient sucrer un douzième d'allocation, mais c'était pas une si mauvaise affaire que ça puisque cette retenue était reportée *post-mortem* pour financer une Chirurgie Reconstructive Sans Échec ou une Résurrection Post-Mortem selon le cas.

\*

Y'avait sans doute des choses à dire sur le rapport du jour au lendemain, mais c'était le cadet de mes soucis. Je voyais le Monde à travers la visière de ma casquette posée sur l'œil comme une capsule de canette qu'on n'arrive pas à revisser dans la précipitation et peut-être l'angoisse.

### **N'essayez jamais sur les fleurs !**

— Remplaçant ! Deuxième rappel à l'ordre. Vous ne devez en aucun cas précéder votre titulaire. Encore un essai contradictoire et nous procédons à votre mise au rencart avec destruction à la clé.

— Je vois le Monde comme si j’y étais ! Et j’agis en conséquence, messieurs. Faut pas m’en vouloir si mon esprit prend la tangente des apparences.

— Un remplaçant n’est pas autorisé à prendre la place de son titulaire ! D’ailleurs, vous ne devriez ressentir aucune douleur. On vous a insensibilisé au métal.

— Mais QUI avez-vous insensibilisé ? MOI ?

— VOUS !

\*

— Vous êtes John Cicada, héros de l’Espace Itératif, et vous accomplissez votre dernière mission pour améliorer le montant de votre retraite. Vous êtes seul à bord d’un vaisseau ennemi chargé de transmettre des fictions secrètes à vos inventeurs.

— Je veux pas remonter le Temps !

— C’est pourtant ce que vous êtes en train de faire avec les deniers publics.

— Mais POURQUOI ?

\*

Ce que vous voyez, ce que vous prenez pour une conversation, ce qui va arriver si vous continuez de vous prendre pour ce que vous n’êtes pas parce que vous êtes *ailleurs*, tout cela appartient à la fiction qui *remplace* votre avenir pendant que le Temps retrouve les détails d’une enfance qui n’en avait pas. Vous vous nourrissiez de grandes lignes à cette époque, ce qui explique le bonheur *e tutti quanti*. Reprenez le cours de la conversation où vous l’avez laissé.

\*

J'allais bien après tout, à part la douleur et l'incertitude. La Terre était en train de changer de couleur. J'étais l'enfant qui collait son nez à la vitre pour ne rien perdre de ce qui ne se passerait plus s'il prenait la bonne décision.

\*

Comme si on s'était trompé à votre sujet. Comme si c'était vous qui nous trompiez. Comme si le remplaçant était à la place de l'original et celui-ci à votre place ! Ça vous rappelle rien ?

\*

L'avenir interprète votre passé.

\*

J'avais jamais été aussi sûr de c'que je voyais sans me voir. On était à deux doigts de la conflagration universelle à cause d'illuminés qui voulaient pas quitter ce Monde sans les autres. Une armée de remplaçants grimpa le plus haut possible pour échapper au massacre. Ils arrivèrent à Shad City sans prévenir, ce qui désorganisa complètement la Compagnie des Ôs.

— ¡No me digas !

— Je voyais ça dans le hublot de bâbord tandis qu'à tribord se préparait le plus grand remplacement de tous les temps. Je pouvais pas imaginer un pareil rassemblement de force et de volonté de vaincre par le processus de remplacement qui devait beaucoup à mes voyages, du temps où j'étais un héros doublé d'enfant, avant de sombrer dans l'exagération et l'addiction qui s'ensuit. Vous me comprenez ?

Ils comprenaient, mais c'était trop tard pour comprendre que j'arriverais pas à temps pour sauver la Perse et ses roses. Le vaisseau que je pilotais entra en phase avec les Nouveaux Moyens de Remplacement. Comment ne pas en avoir le souffle coupé ?

\*

— Vous ne serez pas empalé si vous êtes John Cicada, me dit le cerbère.

— Il ne ment pas, se plaignit la femme qui était attelée à ses flancs.

Je m'empressais de déclarer que j'étais bien John Cicada et que je ne demandais qu'à comprendre si cela pouvait me sauver de la souffrance infligée à mon cul. Car j'étais entré dans la souffrance, saignant déjà.

\*

De la fenêtre, on voyait les pals soigneusement alignés, n'entendant que la rumeur de la foule mue par un tapis mécanique déployé à grande vitesse. Des hommes nus s'efforçaient d'atteindre les sommets de ces espèces de mâts de Cocagne, levant un bras droit au bout duquel la main ne trouvait pas ce qu'elle cherchait, mais arrivés à proximité des jambes, parfois même du cul, ils rencontraient le sang qui agissait comme le savon et ils redescendaient, piteux et grognant, subissant alors les moqueries de ceux qui ne faisaient que passer en attendant de tirer le gros lot. Mais en y regardant de plus près, on pouvait voir que les créatures qui tentaient de grimper le long de la pique qui crevait DOC à l'endroit du cul, ces créatures n'étaient pas des hommes, pas même de petits morveux pleins de hargne, — c'étaient des fillettes joyeusement haineuses qui s'entredéchiraient dans les coagulations prometteuses qu'un peu de merde rendait aussi dangereuses que le sperme dont elles raffolaient sans scrupules. Ce spectacle était à vomir.

\*

Votre papa aussi avait une Imagination Sans Fil. Nous supposons encore qu'elle ne fut pas pour rien dans sa disparition corps, vaisseau et âme. Il était seul et prétendait le contraire. Cela ne lui était jamais arrivé. Il avait toujours résisté à la tentation d'inventer l'autre pour ne pas être seul. Raison pour laquelle nous l'avions choisi.

\*

Il montra ses dents pour menacer le futur de ses enfants et de ceux des autres en même temps.

\*

Chaque vendredi, nous nous rendons au pied de la statue de votre papa pour méditer sur l'Histoire dans laquelle il est entré parce que vous voulons qu'il en soit ainsi. Vous avez été héros vous-même, mais ça n'a pas tenu, n'est-ce pas ? Il a manqué à votre aventure cette infime différence qui sépare le personnage du quidam. Vous avez confondu le chant des mots avec le sens des termes. Nous en sommes tous là, rassurez-vous.

\*

— Vous allez devoir retourner à Shad City pour corriger les données, dit la Femme qui interrogeait un calculateur mobile incrusté dans le museau de son chien.

Je m'étonnai. Je protestai même !

— À Shad City, on fusille, Madame ! Je l'ai vu de mes propres yeux.

Elle éclata de rire, montrant sa langue bleue et l'or de ses dents.

— Elle s'imagine que vous n'êtes pas taillé pour les trahisons, dit-elle en me proposant une cuillère de sauce bourguignonne.

— Mais j'ai trahi, Madame ! Monsieur ! Comprenez-moi ! Je l'aime, oui ! Mais pas au point de me jeter dans la gueule du loup !

\*

— Vous savez rien, John. Vous en savez si peu que vous êtes devenu un danger pour vous-même. On peut vous aider si vous y mettez du vôtre. On a été gentils avec votre papa. Pourquoi qu'on l'aurait pas avec son fiston qui lui ressemble à s'y méprendre ? Imaginez une seconde ce bonheur retrouvé ! Il vous a rendu heureux, n'est-ce pas ? Alors qu'elle vous mine. Et vous savez pourquoi elle vous mine ?

— Parce qu'elle sait.

— Bingo !

\*

On pouvait brancher un micro au pied de chaque pal. Ça coûtait cinq sous. On avait toujours cinq sous dans la poche. On n'avait rien d'autre que ces cinq sous et ça nous rendait heureux de savoir qu'il arriverait jamais rien d'autre.

\*

— Il se passe quelque chose au niveau du canal hyaloïdien ! J'air reconnu cette douleur toute la nuit, mais autre chose m'empêchait de me réveiller et mon esprit s'est embrouillé comme chaque fois que je suis la proie d'une contradiction phénoménale.

— C'était un cauchemar, John ! Votre rétine se porte bien, aussi bien que c'est possible pour un homme de votre âge. Vous avez essayé votre Urinospay ?

— Sur une fleur...

Je cherchais la fleur...

— Celle-là !

— N'essayez jamais sur les fleurs !

## **Des Juifs suppliciés gisaient dans l'allée et les gosses**

### **regardaient la neige tomber**

Une bombe, c'est instantané ou long comme un jour sans surprises ou permanent si on a la *chance* de bénéficier des Programmes Longue Vie à Tous Sauf Ceux Qu'On Pas Droit D'Y Penser Plus Longtemps. Mézigue, par exemple. Ah ! C'que j'étais malheureux ! Comme si je méritais tout le malheur que j'avais pas connu en temps utile. Comme si ça servait à quelque chose, l'enfance.

\*

Si c'est pas malheureux de décider d'avoir un enfant au moment où le père présumé n'a aucune chance de survivre à l'accouplement !

\*

C'est dur d'avoir rendez-vous avec soi-même pendant que les autres augmentent leurs chances de survie et peaufinent dans la joie la conservation de l'espèce.

\*

On peut facilement perdre la tête en temps de guerre. On se croit à l'abri des bombes et on se pisse aux culottes à la première déflagration. On croit aimer les siens et on les laisse tomber pour se mettre à l'abri. On est prêt à saluer le drapeau national avec la queue et on bande sous l'effet du sildénafil qu'on a heureusement sur soi parce qu'on n'a pas toujours été à la hauteur de la Femme et très en dessous de ses propres enfants. Quelqu'un m'expliquait que c'était le matin et que la littérature allait définitivement ressembler au cinéma, ce qui acheva de me noyer dans cette angoisse métallique au goût de sang et de sperme par quoi je commence et je finis à peu près comme tout le monde, sauf que j'ai pas vécu comme ce Monde l'exige entre l'âge de la retraite et l'heure encore à venir de ma mort. Enfin... j'imagine que je changerai pas entre-temps, l'angoisse mutant pour laisser la place à la seule panique métaphysique que les autres reçoivent comme une conversion alors qu'elle ne relève que du délire d'un malade de la vie. J'promettais d'en chier au dernier moment et je m'souhaitais un déchirement instantané dans la combustion et le souffle. J'avais l'œil à la fenêtre et le cul sur la table, avalant l'improbable comme un spectateur et me prenant pour un acteur nécessaire alors que le rideau venait à peine de se lever. C'est comme ça : l'existence s'achève toujours quelques instants avant la vie et c'est une tragédie rarement perçue par ceux qui assistent à votre mort en vous souhaitant de ne pas emporter la douleur avec vous. Mais de la guerre, on ne voyait qu'un nouveau jour qui rendait les attaques improbables. Le jour, ça consistait à attendre la nuit et la menace de destruction et d'occupation. Pour un type qui s'était baladé toute sa vie parce que l'enfant l'avait souhaité avant lui, l'*instant crucial* promettait une grande douleur et un enfer de péripéties impossible à enfile dans le temps, un ramassis d'instant qui ne collent pas pour former quelque chose d'équilibré à défaut d'être cohérent. J'en étais à me souhaiter une lecture en trois temps alors que tout indiquait que le temps n'y était désormais

pour rien et que je pouvais plus compter que sur l'attente déduite des plans sécants. Toute une théorie de la narration qui, au lieu de me précéder *historiquement*, ne se révélait qu'après coup, par secousses d'organes et de sécrétions, ce qui me rendait difficile à comprendre alors que j'avais tout le temps de crever. Et derrière la vitre que j'embuais, il ne se passait rien d'autre que le temps qu'il fait.

\*

J'arrivais pas à me faire à l'idée qu'on était passé de l'attente ludique à la guerre en trois dimensions. On avait peut-être même changé d'époque. Restait plus qu'à adapter les contenus anciens aux contenants nouveaux dont on ne savait rien sinon qu'ils étaient étrangers et qu'on avait lutté contre leur influence. J'enbavais.

\*

J'avais jamais été aussi près de la vie, preuve que j'étais sur le point de la quitter et que mon existence n'était plus le meilleur témoin de ma créativité.

\*

De l'angoisse amère contre l'angoisse terrifiée qui me poussait dans le vide tandis que mon cucul s'accrochait encore à ses reliques de merde.

\*

Ils m'en voulaient de compliquer les choses à un moment où la mort était le principal sujet de conversation, avec la protection des biens et des enfants. Mais j'avais plus de ressources en moi pour balancer mes deux

jambes dans la tourmente et permettre à mon cucul de traverser l'instant qui me séparait encore de la mort indiscutable et peut-être même irrémédiable.

\*

J'avais besoin d'une injection de réalité courante.

\*

(l'ennemi) Il manipulait la menace en expert. Son regard croisa le mien, mais sans le sonder comme je le craignais. Il ne s'attarda pas non plus à estimer le degré d'angoisse qui me poussait à l'aimer.

\*

— Vous êtes peut-être juif vous-même ? me demanda l'officier sans cesser de surveiller ce qui se passait dehors.

Je dis non comme si je pouvais influencer sa décision de cette manière.

— Je suis juif moi aussi, dit-il en étreignant mon épaule nue.

Sa tête pivota pour me sourire.

— Cette guerre est une énorme blague, dit la bouche.

\*

Dehors, les corps des Juifs suppliciés gisaient dans l'allée et les gosses regardaient la neige tomber.

\*

Au passage, je caressais la surface grise du char d'assaut. Le type qui f'sait la girouette sur la tourelle me demanda si j'avais une clope. Ça tombait bien : j'en avais pas.

\*

« La neige ! La neige ! La neige ! On s'croirait à la télé ! »

\*

1) L'engin, un Lunartype de 1998, est en panne. 2) Il s'est posé en catastrophe en zone ennemie. 3) Il contient un Mac Guffin de première importance. 4) Le pilote est mort des suites d'une exécution sommaire.

\*

Acceptez-vous de prendre pour nation celle que je défends au-dessus de tout soupçon ?

\*

Mon assurance ne prévoyait qu'un cercueil en planches avec rien de technologique pour me sauver de la destruction. I

\*

J'avais jamais piloté un Lunartype et encore moins un casse-gueule de 1998, mais c'est à cette époque qu'on a inventé le *kronprintz* qui est à l'électronique ce que la *fombre* est à l'hallucination ou le *kinoro* à la littérature. Depuis, on faisait rien dans l'espace sans le *kronprintz*. J'en avais eu, des pannes de *kronprintz* dans ma longue carrière de voyageur

au service de l'imagination ! Du coup, j'm'en souvenais comme si c'était hier. J'avais une copie complète de ce sous-système quelque part dans la complexité de mon cerveau. Suffisait de pas trop m'pousser dans le dos. J'étais à deux doigts non pas de me souvenir, car la mémoire n'était pas en jeu, mais de retrouver le mode d'emploi que j'avais jamais appris par cœur.

\*

Il montait la garde, des fois qu'un gosse soit faussement écrasé et profite de l'aubaine pour améliorer sa connaissance du XXe siècle.

\*

Ah ! c'que c'est con, un militaire ! Si c'était pas si souvent utile, on les nourrirait même pas.

\*

L'ambiance lumineuse était bleue comme le XXe siècle qui avait le goût de l'orange. Qu'est-ce que j'attendais pour gueuler ?

\*

Rendez-moi mon siècle d'or ! Je veux plus retourner d'où je viens !

\*

La poussée est telle que l'idée du retour ne concerne plus votre mémoire. En cas de douleur, au lieu de crier, utilisez la sonde P2P. Vous sentez à

quel point c'est agréable d'avoir un remplaçant qui vous coûte rien et qui marche comme si on l'avait payé ?

### **En d'autres temps, j'aurais été heureux**

Je comprends pas que le sommeil profite de la situation pour provoquer mon imagination. Peut-être que quelqu'un va m'expliquer. En fait, c'est tout ce que j'attends : cette explication-là, comme s'il y en avait pas d'autres.

\*

J'ai eu besoin de bosser et de dépenser du fric. J'ai fait ça pendant trente ans et plus. On voyageait tous les étés et j'apprenais des choses sur les autres, ceux qu'on supporte pas longtemps chez eux et qu'on veut pas chez soi.

\*

On est pas heureux, murmura-t-il. On est pas heureux parce qu'on s'emmerde. J'suis d'accord avec toi pour dire qu'il vaut mieux s'emmerder dans le confort que dans les problèmes sociaux. Mais deux malheureux, John, c'est pire que le malheur. Quelque chose entre le chaos et la tragédie. J'ai jamais rien écrit d'autre. Comme si les personnages sortaient de nulle part uniquement pour s'en prendre plein la gueule. Ya moins chanceux que nous, John, mais ya pas plus malheureux. Et j'écris bien si je me tiens à cette constatation.

\*

J'arrêtais pas de m'demander pourquoi il fallait que la porte soit ouverte. Qui m'en voulait à ce point ? J'avais pas si mal vécu que ça après tout. Ças'lisait presque sur mon visage.

\*

J'ai glissé toute ma vie sur des surfaces décoratives, mais je possédais le plus beau vaisseau qu'on puisse imaginer. Il est à la casse maintenant. Et j'vais pas tarder à m'recycler si j'en juge par le niveau de performance et ce que je peux en dire si on me l'demande.

\*

Je pouvais voir ses yeux mouillés et joyeux. Qu'est-ce qu'il voyait ? Il l'avait toujours vu sans jamais oser s'en approcher. Quelque chose de cristallin qui possédait un son propre et subissait les attentes d'une fragilité extrême.

\*

C'est la règle : la Reconstruction Post Destruction annule les droits légitimes à la Chirurgie Reconstructive Sans Échec et à la Résurrection Post-Mortem. Le type que vous avez devant vous va mourir faute de droits.

\*

C'était des gosses, de maudits gosses qui s'amusaient comme des fous au lieu de s'intéresser aux choses que je voyais clairement à l'endroit même où ils piétinaient joyeusement mes principes. Mais qu'est-ce que j'étais pour eux si j'arrivais pas à comprendre leurs motivations ?

\*

Mais il fallait descendre et accepter leur conversation, le néant de leur attention, la relativité insupportable de leurs sentiments à mon égard. Ah ! J'étais pas fait pour eux aussi parfaitement qu'ils étaient faits pour moi.

\*

Quand on a voyagé toute sa vie au fin fond de l'Espace Itératif, on se sent à l'étroit à peu près partout, à moins qu'on ait le sens de l'orientation et quelques compagnons festifs capables d'apprécier le détour. Sinon, on a l'impression de sortir les poubelles et de jeter un œil dans la rue des fois qu'une conversation prendrait un tour agréable à la vue. La rétine me démangeait comme si j'étais piqué d'avance. Je m'coltinai mon carabin, mon amour et quelques connaissances qui m'retenaient par les pieds parce que j'avais tendance à voler le bien d'autrui, surtout leurs ailes qui rutilaient dans les bars. À Shad City, si t'es pas clair du côté de c'que tu veux vraiment, t'es aussi foutu qu'un couvercle de poubelle dans le vent. Je sortais les poubelles tous les soirs et ça m'enchantait pas, mais c'était ainsi que j'contribuais à l'élargissement de mon champ d'action. J'avais même de nouveaux personnages à mettre en jeu, du type petit vieux qu'en a marre d'exister uniquement parce qu'il plaît plus à personne, même avec une poignée de bonbons dans une main et sa queue frémissante dans l'autre. À l'occasion, je brossais les traces de pisse sans distinguer les chiens des hommes.

\*

— Quand y s'ra temps d'l'injecter, dit DOC qui lisait la notice, essayez d'pas confondre le vré avec le fo. Si ça arrive malgré tout, piquez ici !

Mais piquez pas si ça n'arrive pas ! Il est assez coupé du Monde comme ça !

\*

J'fouillais avec la bouche, comme un chien, me servant de mon intelligence pour mettre de côté tout c'qui semblait avoir un intérêt pour c'que j'avais. En fait, ils jetaient c'qui était dangereux pour l'avenir professionnel de leurs gosses, évitant ainsi les inscriptions au dossier. J'comprenais pas qu'un gosse puisse être malheureux. J'en attrapais des fois et ils avaient tous des traces de violences sur le corps, comme s'ils servaient à quelque chose et que je savais pas quoi. J'les interrogeais si j'pouvais, sinon ils répondaient pas à mes questions.

— C'est quoi, l'éjaculation, papa Johnnie ?

— Quelque chose qui changera ta vie quand tu pourras.

— Paraît qu'y faut s'caresser. Là.

— Creuse encore dans cette merde, mignon, des fois que ce soye au fond que se cache le meilleur.

— Zêtes complètement gnouf ! Tout c'qu'on jette, ça vaut rien pour les autres, sauf si c'est des dingues qu'ont la permission de prendre des bains de foule.

— Ton papa y raconte c'qu'on lui a raconté, sans chercher à s'emmerder.

— Tu t'es beaucoup emmerdé, John ?

— J'me suis emmerdé toute mon existence, mais j'avais un bon boulot et des femmes. Maintenant j'ai plus d'boulot et j'ai qu'une femme qu'est plus costaud qu'moé. J'ai du mal à m'adapter. Faut m'comprendre.

— Vous parlez à des gosses, John ! Soit ils comprennent et vous vous rendez responsable de ce qui va leur arriver, soit ils comprendront plus tard et ça leur arrivera quand même.

\*

On peut pas aimer un malheureux. On éprouve de la compassion, comme à l'égard du p'tit Jésus, mais l'amour n'en veut pas et il s'exprime avec des nuances qu'un gosse peut pas comprendre parce que son cerveau ne connaît que l'amour.

\*

Écrivez. Ya rien comme écrire pour crever l'abcès qui vous fait mal à l'endroit même où votre cerveau de crétin vous indique le chemin du bonheur. Zavez jamais été en vacances thermales ? À poil dans la chimie du tellurique et des retombées nucléaires. Ça vous change un homme en chercheur opiniâtre. Vous qui êtes déjà têtu comme un rapport contre nature, vouvou zy feriez des adeptes.

\*

Vous savez que vous finirez par trouver la bonne substance. Les malheureux finissent toujours par mettre la main sur ce petit trésor.

\*

Qu'est-ce qu'ils fuyaient ? Yavait rien comme la guerre pour les contraindre au voyage à ras de terre. Jamais ils ne s'élevaient pour ressembler à nos oiseaux d'oxyde de fer et de chrome. Ilstrayaient eux-mêmes les routes de leur enfer.

\*

— T'es vraiment trop con. Faudrait qu't'apprennes des milliers d'choses. T'as pas un cerveau assez grand pour ça.

— En d’autres temps, j’aurais été heureux.

## **J’en profitai pour me connecter au Monde**

— On n’achète pas le bonheur...

— On en a plus besoin si on est bien couvert.

\*

J’arrêtais pas d’chialer ! Ils m’avaient administré un euphorisant et je produisais des larmes ! Pas facile d’en avoir marre de ce Monde de merde et d’avoir encore envie de vivre sans que ça s’arrête jamais. Puisque c’est possible, hein ? de pas crever. C’est pas donné, ce qui limite la démographie et les conflits qu’elle secrète sans qu’on puisse en calculer les conséquences sur une Éternité infiniment finie.

\*

J’suis pas porté sur les questions scientifiques, mais je les comprends parce que mon cerveau est conforme à la directive Lisez Au Moins Un Livre Pour Que Les Enfants Vous Comprennent. Ce dont je me fous.

\*

Il était LE CHERcheur COSmogonique et il avait écrit plus de quarante livres dans un esprit de Conquête et sans jamais se prendre pour un TROUveur BALadin DOUblement Ridicule. Les Cosmogoniques, ça fait pas dans la dentelle, seulement dans l’écriture. Il avait la réputation de pas supporter longtemps les Vessies Gonflables des Lettres. Il en descendait une de temps en temps pour se faire plaisir.

\*

J'aimerais surtout qu'on me foute la paix ! J vais finir par en avoir marre d'attendre et la mort en profitera pour saboter le travail de l'agonie.

\*

Dehors, la nuit fendait les pierres. Sally Sabat surveillait la façade d'un hôtel minable situé de l'autre côté de la rue, presque en face de la fenêtre qu'elle avait investie de son ombre. C'était tout ce que je pouvais voir d'elle. J'étais couché à cause d'une migraine et je broyais mes dents dans un rêve qui revenait chaque fois que je manquais de cette sacrée réalité dont elle dosait les apparences pour que ça ressemble à quelque chose de pas trop ressemblant, des fois que quelqu'un s'interroge sur ma véritable nature. Je voyais son ombre pliée, le profil d'un ventre gonflé à l'enfant, et elle ne cessait de rendre compte de ses observations et j'étais censé mémoriser ces secondes d'angoisse noire flasque rugueuse. On a pas idée d'aller aussi loin pour ne pas aller ailleurs.

\*

Seulement voilà, une analyse approfondie du sujet [moi] donnait d'autres résultats [l'autre].

\*

Ce qui ne répond pas à la question de savoir pourquoi il n'y a qu'une race humaine et tant de nations pour représenter l'Humanité.

\*

Je pipais. Je m'agitais, mais je pipais. Ma langue suçait le métal. DOC descendit le long de la douleur. Si je souffrais encore, c'était à cause de la dilution N100, comme s'ils veillaient scrupuleusement à ce que je sois puni pour avoir bu l'urine de mes contemporains.

\*

Moi aussi j'avais envie de dire mon nom, mais ma langue était clouée avec les autres.

\*

Des fois, j'suis tellement nase que je confonds le jour et la nuit. Faut pas m'en vouloir : j'suis un retraité sans responsabilité professionnelle.

\*

Mais si on en était là, c'était la faute à qui ? On était pas bien à la maison ? et il était pas agréable notre jardin potager ? Pourquoi qu'elle m'avait emmené au bout du Monde ? Qu'est-ce que j'en avais à foutre, moi qui avais parcouru le Monde en long et en large ? J'aspirais à une vie tranquille au bord du ruisseau artificiel qui m'avait coûté une fortune. J'étais en train de construire un pont japonais avec la complicité de deux cygnes blanc et noir. J'en demandais pas plus à l'existence maintenant que je pouvais plus en demander trop à la vie. Si on redescendait, poulette ?

\*

On pouvait vivre peinard avec ma pension et le produit de ses passes. Mais ya rien qui lui procure plus de plaisir que de travailler pour les autres. Je l'savais avant d'l''épouser !

\*

Le vent sifflait comme un roseau. J'étais cloué au lit. Je me supporte pas quand on me supporte plus. Je devais avoir fait une crise à propos d'une restriction.

\*

Furieux, Mescal menaçait ma langue de sa langue. Il avait ce pouvoir sur moi, me rendre parfaitement muet au bout d'une accélération des mots qui constituaient ma seule explication.

\*

J'écrivais. J'ai toujours redouté d'écrire sous la dictée, mais j'avais pas le choix. Je trempais mon sergent Major dans la *mescla* de substances qui remontait des profondeurs. Je voulais les inquiéter.

\*

Il connaissait la technique de *l'avance sur intention*, un truc qu'on enseigne plus à la maternelle, ce qui explique que les gosses soient si cons de nos jours. J'dis ça pour ceux qui croient dur comme fer que tout est la faute à la consommation. C'est pas assez profond comme pensée, ils se gourent. Consommer, c'est donner un sens à la vie. Je consomme de l'autre parce que je suis arrivé au bout du rouleau.

\*

— T'es qu'un *looser*, dit Mescal. La nuit, tu dors au lieu de réfléchir.

— J'y réfléchirais à quoi ?

— À c'que tu n'es pas !

\*

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? me demanda-t-il doucement, presque comme une confidence.

— La question maintenant est de savoir ce que j'y fais pas.

— Alors je vous souhaite bonne chance. On dit que c'est un long voyage.

Il s'éloigna pendant que je criais sans doute inutilement :

— Mais j'ai voyagé toute ma vie ! Des milliards...

...*de cités pour rien*. J'finis jamais c'que j'ai à dire aux inconnus qui débarquent dans mon existence comme un Kokovokais dans un roman de gare.

\*

Il souriait *derrière* ses dents.

\*

Ils me promettaient tous l'aventure et on en était à filer le mauvais coton de l'angoisse. J'imaginai tout de suite un Monde concave.

\*

Il plongea ses mains dans l'interstice qui séparait ma condition physique de mon pouvoir sur les choses. Il avait jamais vu un tel désordre de fils. Il

tenta de reconnecter le plus urgent à la nécessité de paraître plus *clean* que j'en avais l'air. Je l'interrogeais du regard, ouvrant la bouche pour recevoir ses offrandes. J'en avais mal aux dents.

\*

Je voulais en finir, mais sans les moyens du néant. C'était improbable et par conséquent lancinant comme la douleur.

\*

À la retraite, ils agissent par le bas, verticalement. On met du temps à comprendre et encore plus à agir. En fait, on agit jamais. On a pas l'temps.

\*

Ils discutaient en marge de ma souffrance et ne souffraient pas. Ils se posaient des questions, mais sans souffrir, alors que moi, je demandais rien à cette merde de Monde et j'en concevais une douleur de femme au travail.

\*

Je criais par intermittence, ravalant le contenu du cri avant qu'il ne franchisse mes trous. De quoi j'avais l'air si je n'avais aucun sens ? Ils étaient capables de ce mensonge.

\*

— Un personnage est un personnage, dit DIC. Vous ne pouvez pas agir sur lui avec des moyens inappropriés. Je vous conseille le repos, voire l'inactivité.

— Pourquoi pas la mort, DOC... !

— Je ne suis pas DOC. Je suis DIC. DOC n'est pas qualifié pour...

\*

J'exprimais ma joie en agitant mes sourcils. J'avais plus rien d'autre à agiter. Ils avaient conservé la disponibilité du muscle corrugateur. J'en profitai pour me connecter au Monde.

### **Ils sont pas touchés par l'overdose...**

Ce que je voyais existait. J'avais pas envie de raser les murs ni de les racler avec un couteau. J'avais pas envie non plus de sortir de mes vêtements parce que c'était l'usage une fois dedans. Et c'est pourtant ce qui m'arriva, happé par la machine à rendre nu que la politique antiterrorisme impose aux établissements publics, surtout s'il y a des étrangers dedans. Je me demandais même pas si j'étais étranger.

\*

Ça servait à quoi, toutes ces mouches !

\*

— Ya des commerces, dit Muescas sans se décoller. C'est bon signe.

— J'croyais que le commerce c'était du vol, dis-je en arrondissant la tache sur le carreau contigu.

— C'est plus valable, dit Muescas qui se tenait au courant. Le plus difficile, c'est de maintenir la cohérence. On a mémorisé à tour de bras dans un esprit de logique indiscutable, mais les changements affectent l'ensemble et c'est une autre mémoire, active celle-là, qui maintient la cohésion.

\*

C'est pratique, les femmes, quelquefois. Mais seulement les femmes, pas les autres.

\*

J'avais été un enfant heureux, moi. Je l'étais moins, quelquefois pas du tout, et je suivais scrupuleusement les ordonnances obtenues par la voie hiérarchique, sans un soupçon de connivence avec les métapouvoirs instaurés par les aléas de l'existence.

\*

On n'a pas besoin de tout savoir sur vous. Il est toujours parfaitement inutile de tout montrer pour être apprécié, donc compris.

\*

Avant la Menace, il y avait eu la Terreur et la lutte contre la Terreur. La Menace fut une époque encore plus terrifiante, l'esprit occidental luttant contre la perspective du massacre de l'Islam et acceptant en même temps la soi-disant nécessité de cette solution finale. On était passé de la schizophrénie romanesque à la paranoïa spéculative sans mesurer les conséquences de ce glissement phénoménal. Puis il y avait eu la terrible

époque de l'Éxecution, d'abord proportionnée puis rapidement sommaire. On avait réussi à 100%, mais le germe du monothéisme couvait, ce dont témoignaient les Nus, habitants de cette Montagne qui continuait de progresser vers le Haut. J'étais le témoin fasciné de cette croissance, ou plutôt de cette excroissance qui finirait par inaugurer une nouvelle époque de sang et de feu. Je comprenais qu'on peut pas être Nu et Érecté en même temps sans foutre toute la théorie par terre.

\*

J'suis un partenaire, moi, pas un leader. Je m'limite à l'action qui est comme qui dirait une somme d'effets dont je mesure l'importance sans en connaître les causes. C'est pour ça que j'suis pas chiant quand je vous raconte ces choses qui sortent du cerveau des autres.

\*

Dans la rue, on est habillé parce que ça caille.

\*

Les visages des gratteurs d'Histoire m'obsédaient, mais je pouvais pas passer sans voir ces rognures d'ombres dont l'existence avait autrefois appartenu à des êtres vivants de la même vie que moi. Rien que ce massacre m'empêche de croire en Dieu. J'crois pas en Gor Ur non plus. Mais il existe. On peut pas dire le contraire. Comme la merde existe parce qu'on vit conformément à des lois naturelles qui nous font chier finalement.

\*

On traversait l'Enfer. Et il était peuplé de suicidaires.

\*

À Shad City, on reste pas longtemps dehors. Si vous demandez pourquoi à un Shadien à qui vous inspirez confiance, mais on voit pas pourquoi il vous accorderait cette confiance orpheline, il vous dira que c'est à *cause des yeux et du temps*. Le temps est mauvais par définition : il neige, il gèle, il pleut des grêlons, il vente et l'air est saturé de poussière d'ombres. Les yeux qui vous observent forment le réseau le mieux informé de vos défauts et de vos tares, sans compter que le système recherche plutôt vos compétences pour les exploiter — et si vous z'en avez pas, on vous enchaîne au trottoir pour que vous z'avez pas l'idée de faire autre chose entre deux grattages d'ombre. Et ça, que vous soyez citoyen ou étranger. Zavez intérêt à savoir faire quelque chose de vos dix doigts et de ce qui reste de votre cerveau après tant d'années de consommation et de gesticulation professionnelle.

\*

Yavait bien 300 grammes de substance. 300 multipliés par 1, ça faisait 300 ans. Avec un taux moyen de 30% de remise de peine, s'il m'arrivait rien de moche, ça faisait 65 plus 90, soit 155 ans, beaucoup plus que je pouvais espérer de la vie avant de retrouver mes p'tites habitudes. Ça s'agitait dans le scrotum et mon cerveau s'embrouillait dans la série des désirs.

\*

Je hais l'Humanité à cause de ces examens qu'elle nous inflige pour borner notre existence. Les Crimes qu'on commet contre elle ne sont que

le reflet de ce qu'elle impose à notre endurance. Pour devenir un Criminel, suffit d'aller plus loin dans tel ou tel de ces sens. C'est pas difficile au fond de s'élever par le Crime quand on sait à quoi on s'en prend.

\*

Ah ! J'ai jamais craché sur un drapeau parce que je reconnais pas les symboles. Il a bon dos, le Deus ex machina, spécialiste de la Tragédie et de ses petites comédies environnantes auxquelles on accorde l'importance des réjouissances.

\*

J'ai jamais su jouer avec le hasard. Mon cerveau préfère les billes, question trajectoire. Vouvou zêtes jamais accroupis pour décaniller l'agate du chouchou ? Ah ! L'enfance et ses traces indélébiles !

\*

Il y avait des couteaux dans son regard. Et une goutte de parfum dans son cou. Il avait aussi de belles dents. J'en avais jamais vu d'aussi belles, un peu comme si c'était ce que j'avais besoin de voir maintenant que mon existence entrait dans les calculs complexes de l'Administration des Libertés Relatives.

\*

Je m'voyais seul, éternellement seul dans un coin obscur de cet Univers qui sert de prétexte au Sacré. Comme si ce qui sortait de la tête d'un homme pouvait s'élever au-dessus des pieds de l'homme lui-même. On

marche dans une sacrée merde quand on y croit. Tout ça pour se retrouver seul et désespéré, sans amour et sans haine, rien que la peur d'avoir vécu vraiment et d'en assumer finalement les conséquences. J'avais pas assez d'imagination pour ne pas en concevoir une douleur au moins égale à celle qu'on m'administrerait légalement.

\*

Combien j'ai perdu ? À part la vie et mes souvenirs galants, tout ce qui reste quand on revient de loin.

\*

C'était quoi, rien ? Peu ou quelque chose qui vaut pas c'que vaut la vie quand on a failli la perdre ? Ah ! il était loin le temps où je traversais l'Univers dans un tas de ferraille qui faisait rêver les gosses devant la télé. J'avais tout risqué pour avoir l'air de quelqu'un. Mais je savais plus jouer qu'avec l'argent et la patience des femmes. Cette idée d'avoir bouffé de la poussière humaine, non mais ! Des fois, je pense que cette partie de mon corps qui s'est volatilisée dans l'explosion contenait l'essentiel de ma fibre héroïque, sinon toute. La prochaine fois qu'une substance nouvelle se propose à ma curiosité malade, je m'retiens en serrant les fesses pour que mon cul ait pas une atroce envie d'se la faire en cachette des autorités et du bon sens.

\*

Comme j'avais pas d'remplaçant et que j'avais utilisé mon joker *rebuild*, j'avais plutôt intérêt à me tenir tranquille question substances. J'avais abusé de la fombre sans savoir qu'y fallait pas en abuser autant. Maintenant que j'écris, je me magne avant de revenir aux bâtons de mon

enfance. J'ai pas d'autre avenir. Autant prévenir que courir au dernier moment pour essayer de gagner le temps perdu en finasserie. Si ça arrivait, que j'perde la boule au point de plus savoir écrire, je m'demandais qui prendrait la succession...

\*

Ils sont pas touchés par l'overdose. Ils ont installé un pare-feu avant même de coudre. Je deviendrais poussière et ils continueront de vivre, sans doute séparément, dans d'autres systèmes corporels en gésine. L'idéal, c'est de pouvoir capitaliser à la fois sur la Chirurgie Reconstructive Sans Échec et la Résurrection Post-Mortem.

### **Je voyais ça à travers mes lunettes de combat**

Et dans ce Monde Oisif Moyennent Organisé, dans ce MOMO qui fait recette chez les paranos...

\*

Vous qui aimez les belles histoires et encore plus les personnages auxquels vous aimeriez ressembler dans le virtuel et l'improbable...

\*

Sally Sabat est un colosse. Ya pas si longtemps que ça, après une carrière scientifique qui a tourné court à cause d'un complot dont elle était la victime expiatoire et désignée, elle abattait des mecs dans un cirque. Le public adorait ce grand corps nu qui massacrait des hommes normalement destinés à faire chier le sexe faible. Du sexe faible, elle avait le sexe et la capacité de condamner les queues à l'érection impromptue. À part le

chocolat, qui pouvait la rendre dangereuse, je ne lui connaissais aucune faiblesse et rien qui pût la rendre labile au point de laisser la place au viol. Mais entre nous, la question ne se posait pas. On s'aimait, sauf que maintenant, elle avait renoncé à l'Homme, celui-ci ayant été durement châtié sur la scène du cirque. Je n'étais pas « l'Homme », j'en avais même pas l'air, mais j'étais entré dans la jouissance et j'pouvais plus m'en passer. En plus, elle conservait mon secret dans un écrin rose et noir, peut-être jalousement.

\*

L'assassin n'en était pas un puisqu'il avait assassiné *personne* ! Il avait exprimé son désir de tuer, mais n'avait détruit *momentanément* qu'un *remplaçant* réparable avec la prime que versait la victime virtuelle. Ah ! Ils sont fortiches les requins de la phynance ! Personne n'a commis l'IRRÉPARABLE :

— la victime n'est pas réellement morte ; mais son contrat n'est pas renouvelé ; si l'enquête a abouti, c'est-à-dire si le nom de l'assassin possible est révélé, la victime SAIT et elle doit vivre avec ce qui peut devenir un symptôme (paranoïa).

— l'assassin n'a tué personne et ce n'est pas lui (ou elle) qui paye la réparation du remplaçant ; c'est pas lourd à porter, sauf si son existence se complique d'une affaire ou il (ou elle) est la victime ; l'effet de miroir est à craindre (schizophrénie).

— la compagnie se « réseautifie » dans la croissance et le bonheur ; un corps sain dans une idée saine ; les risques sont limités au cas particulier qu'on a vite fait de résoudre par l'Opacité ou la Négation.

\*

C'était tout ce qui lui arriverait désormais : dire non avec la tête et oui avec les mains.

\*

La tragédie, moi, ça m'empêche de sortir de mes gonds.

\*

J'étais jamais passé à la fabrication. Chez moi, tout demeure discret et théorique. Je dois avoir une influence sur l'existence puisque je prends mes rêves pour des réalités.

\*

Ce système est bon parce qu'il est utile. Ça finit par être utile en tout cas. Mais j'y ai pas droit parce que j'ai usé d'un autre moyen de survie. Ah ! Si j'avais su !

\*

Ya des endroits où qu'y neige la nuit et fait soleil le jour. L'équilibre parfait entre le désir et la réalité. Et c'est pas trop cher.

\*

L'injection était prête. Il venait de bricoler la substance qui allait être utile à mon cerveau en cas de peur ou pire de mort. Qu'est-ce que je pouvais craindre, à part la douleur et la mort ? Je redoutais la mémoire de la douleur, si destructrice en cas de solitude. Et la mort était le principe de mon inachèvement. Étais-je si différent du commun des mortels ?

\*

Dehors, les vitrines exhibaient des promesses de bonheur. Une foule compacte s'y pressait comme autant de mouches agitées par l'instinct de conservation. Ya pas comme un achat compulsif pour préfigurer le bonheur de l'instant suivant. Ah ! Je l'aimais pas, cette plèbe ignoble qui se marche sur les pieds au détriment de l'individu enclin à se distinguer par le goût et l'intelligence.

\*

Qu'est-ce qu'il y a de plus haut qu'une montagne quand il n'y a plus de montagne ?

\*

Dans cette foule livrée à la débauche des apparences, j'avais pas ma chance. Aussi, je jouais pas. J'me contentais de regarder et d'pas juger. Enfin, pas aussi vite que d'habitude. Ce qui me donnait un air intelligent que j'étais le premier à apprécier. L'endroit ne manquait pas de miroirs. Je les trouvais utiles et agréables. Mais je la fermais pas.

\*

J'avais besoin d'un multiplicateur d'effet. Je plongeais ma main dans un bocal de poissons. Ça fait mal aux tripes, mais c'était nécessaire. À force de triper vent de bout, je flippe à contresens. Fautm'comprendre...

\*

J'avais eu une enfance heureuse, de celles qui ramollissent tellement le cerveau qu'on se sent vieux à quinze ans.

\*

— Merci d'comprendre que je suis victime du désir.

Je l'étais bien du réel, moi. Toute une vie passée à me demander si j'étais pas en train de rêver au lieu de bosser comme tout le monde. Ou bien j'avais la sensation de donner alors que j'avais envie de recevoir et qu'on la ferme à ce sujet.

\*

Faut pas avoir honte d'sa nature quand elle a rien d'autre à dire...

\*

J'en avais marre tous les matins, pas à cause du miroir qui n'y est pour rien et que j'ai pas envie de briser parce que c'est lui qui conseille mon apparence, — j'en pouvais plus d'additionner les étiquettes pour me rendre finalement compte que je me nourrissais trop et que j'accumulais malgré moi des substances qui finiraient par s'exprimer à ma place. Si j'en avais pas déjà, j'aurais des problèmes de communication et j'en concevrais de la haine...

\*

J'étais de ceux qui pensent que les spermatozoïdes, c'est des animaux qu'on héberge en attendant de n'en être plus un.

\*

On en savait, des choses, sur les us et les coutumes de ce peuple des montagnes les plus hautes du monde. On disait qu'au dessus d'elle, il n'y avait pas de ciel. Dieu se les caillait bien haut et on pouvait pas vérifier.

\*

Après la rhétorique, la dialectique, et après les contradictions révélatrices, les effets de surface. Un animal m'aurait rassuré, mais il n'y en avait pas d'assez fou pour jouer ce rôle ingrat.

\*

Si j'avais envie d'pleurer, il avait de quoi activer à la fois ma substance d'angoisse et les glandes lacrymales correspondantes. Je le prendrais jamais au dépourvu. J'étais entre deux bonnes mains et il en avait d'autres en réserve au cas où je deviendrais un problème. On peut pas être plus clair.

\*

Quand je suis lucide, j'ai mal, alors je me raconte des histoires et c'est reparti pour un tour. Quelquefois j'ai l'impression que je mets les pieds dans ce destin uniquement pour me faire mal, comme si les autres n'y étaient pour rien. Mon existence a besoin de repos. J'saurais y faire si je possédais un lopin de terre avec de quoi glander et m'faire plaisir. J'ai toujours révé de fréquenter des villageois tranquilles sans avoir nécessairement besoin de les plaindre. Je ne leur servais à rien et ils me seraient utiles.

\*

À cette hauteur, Gor Ur régnait en maître absolu et ses serviteurs lui étaient reconnaissants de les distinguer du commun des mortels. Il neigeait parce que c'était l'hiver, sinon il pleuvait. Les éclaircies étaient consacrées à la prière ou à la réflexion, selon qu'il était l'heure de la fermer ou d'apprendre à le faire. Les religions s'organisent en armée et prévoient la suprématie de l'État, ce qui est bien utile si on a des chances de participer. Les créatures qui grattaient les murs avec des couteaux n'avaient pas cette chance. Racler des ombres formées par le feu nucléaire n'était en rien une manière de participer à l'élan mystique qui élevait jour après jour cette montagne aux neiges éternelles et éternellement tournoyantes. Je voyais ça à travers mes lunettes de combat. Le Monde était vert au lieu d'être rose, mais je ne l'avais jamais vu rose qu'à travers la culotte de Sally Sabat.

### **Ne vous suicidez jamais sans suicider les autres**

Première leçon : pas faire de l'humour au second degré. Yen a qui prennent ça au degré zéro de la liberté d'expression. Qu'est-ce qu'on y peut ? Les profs deviennent politiciens pour changer ce qui change et les ratés du bac scientifique des amateurs de Droit qui siègent debout ou assis (tu parles d'une différence !). Ya peut-être des mauvais genres en littérature et ailleurs, mais on sait d'où vient la mauvaise influence. C'est déjà ça !

\*

...devant un miroir. C'est-à-dire entre la traversée et l'abîme. On a beaucoup écrit là-dessus, mais pas dit que ça me faisait chier d'emblée. Rénovons ce thème usé jusqu'au tain. Ce que je voyais dans le miroir, c'était moi, mais retourné. Le vrai thème, c'est l'effort considérable qu'il

faut produire en souffrant pour remettre les choses où elles sont en réalité. Les autres te retournent plus facilement. On dirait même que ça leur coûte rien, alors que tu penses le contraire. Sur un écran, tu peux te voir tel que tu es pour les autres. Mais si t'as pas vécu l'expérience du miroir, l'écran n'enrichit pas ton expérience globale. Et t'as pas besoin de savoir écrire pour comprendre ça.

\*

Faut avaler avant d'avoir mal. Après le miroir, c'est l'expérience du bonheur. On glisse de la surface au remplissage. La question est de savoir si c'est les autres qui remplissent, avec du vin par exemple, qui est une substance dangereuse autorisée, ou si c'est toi, avec le risque de prendre goût à d'autres substances qui seront autorisées quand saint Glinglin aura des dents et quand les autres cesseront d'imposer la vie aux embryons et aux malheureux.

\*

Voilà tout ce que je sais de la philosophie : son côté intello, le miroir ; et le côté pratique. Après ça, on est bon pour le service, même si ça va pas loin.

\*

Ça fait du bien d'être seul quand on a été plusieurs trop longtemps.

\*

Elle disait « ici », pas « avec moi ». On peut pas tout avoir du premier coup. Faut négocier avant de posséder ce qu'on n'a pas volé.

\*

Sous le Domicile des Financiers, un statut qui donne droit à rien qu'à des bouteilles vides qu'en plus il faut nettoyer, comme Acatone dans le film de Paso.

\*

Ah ! Ya des fois où on regrette d'avoir pas choisi la campagne ! On y meurt plus tranquille, avec des papillons sur le nez et des coups de crosse dans la gueule. Je connaissais l'effet de ces gaz. On les avait essayés sur des peuples rebelles qu'il vaut mieux pas citer ici des fois que ça finisse par arriver. Ya rien de plus pire que de déconnecter l'homme de son cerveau. Ah ! Je souffre pour eux et j'en ai honte !

\*

Qui c'était, l'ennemi, cette fois ? Elle en savait rien. Elle savait même pas qu'on avait des ennemis. Des pauvres oui. Et des inutiles. Mais des ennemis ! Ça dépassait ce qu'elle pouvait comprendre si elle en avait fait l'effort. Elle avait l'air con dans son masque !

\*

Deux Mondes qui avaient besoin l'un de l'autre, avec une araignée qui crevait quelquefois de faim et un insecte qui avait rarement l'occasion d'apprécier sa compréhension du piège.

\*

L'homme, c'est les doigts, pas le cerveau qui est une annexe de l'intelligence.

\*

C'est dans les moments tragiques de la Nation qu'on se révèle bien au-dessus de ce qu'on croyait être. On n'est plus le même après les massacres et les destructions.

\*

— On va mourir ensemble !

Autre refrain. *On n'est pas seul. On va mourir ensemble.* Les clichés de la trouille. Des paroles en l'air du temps. Elle tenait pas le bon bout. Mais je me promettais de lui enseigner à pas compter non plus. *Si tu meurs avant moi, je te tue !*

\*

On parlait de moi. J'étais pas un expert et j'étais pas libre non plus, ce qui fait beaucoup pour un seul homme qui porte l'enfant et le géniteur dans les mêmes entrailles.

\*

J'en avais marre de leur expérience sur l'autre. J'avais besoin d'un nombrilisme sain. D'une cure de désintoxication ludique.

\*

On vit pas longtemps à l'étroit sans éprouver la sensation du large. Ça commence par le sommeil et ça finit en plein jour. On passe insensiblement de la spéculation au délire.

\*

Yen a qui voient des petites étoiles en provenance de l'espace. Paraît qu'ça fait une petite musique et que ça ouvre la fenêtre. J'avais pas cette chance. J'allais m'écrouler mort dans un pet, plié par l'anéantissement de la douleur, définitivement détruit par la volonté.

\*

Voilà ce qui arrive quand on baise son fils : un personnage prend naissance à la racine du problème. Il naît tout habillé. Et on est à deux doigts de la mort pour ne pas avoir à expliquer ce qui s'est réellement passé.

\*

Nous vivons tous de terribles moments. Il n'y aura plus jamais de générations sans ce sacrifice à la douleur. Le plus grand champ d'expérience sera celui de l'analgésique. Chantons la névralgie et l'autoaccusation. Il n'y aura pas de place pour les paranos dans ce nouveau Monde !

\*

La paranoïa est la maladie des religions. Ya pas comme la parano pour les détruire. Mais maintenant il est temps d'agir. Nous allons au combat avec des idées neuves. Tuez-les tous ! Ils doivent disparaître ! C'est ma faute !

C'est ma très grande faute ! Il faut connaître le paroxysme de la douleur pour vaincre les idées fausses sur lesquelles ils ont construit le Monde. Nous en kronstruirons un nouveau sur les ruines de leurs mensonges. Alléluia !

\*

— Démocratie ! Démocratie ! Kronstuirons le Monde ! Mais détruisons d'abord la civilisation ! Détruisons ses religions ! Détruisons la Paranoïa !  
— Vive la Douleur ! Autoaccusons-nous ! Voici la première pierre de l'Industrie Névralgique !

\*

Je buvais bien à cette époque. Ça m'rendait pas plus intelligent. Peut-être même le contraire. Mais ça me nourrissait là où j'avais faim : un endroit où le corps et l'esprit se retrouvent de temps en temps pour des discussions informelles au sujet des raisons de vivre. Vaut mieux faire ça dans la bonne humeur. Sans compter que c'est bon au goût.

\*

Les élus ! Les élus ! hurlait la foule qui montrait ses visages innombrables comme un seul. Je me penchai pour voir ce masque immense. J'avais jamais rien vu d'aussi grandiose. Ah ! Les ceusses qui sont capables de provoquer de pareilles illustrations de la connerie humaine sont assurés de régner en maîtres du Monde sans se soucier du lendemain. Pour un type comme moi qui s'est jamais couché sans prier pour son salut à court terme, c'était à la fois impressionnant et humiliant.

\*

Sans soif et sans amour, on n'est plus grand-chose. C'est là que les thaumaturges poussent devant les miraculés de l'espoir. Si t'écoutes bien ce qu'on te dit, tu te sens ridicule de tenir à la vie alors que la mort est synonyme de plaisir et de bonheur impossible ici bas. Mais c'est pas à la vie qu'on tient. C'est à l'existence. À ses petits détails. À des riens qui ont un sens. Si tu lis bien ce qui est Écrit, là-haut tu ressembles à tous les autres parce que c'est aussi écrit. Alors tu réfléchis et tu veux rester encore toi-même. Après, on verra. Si Dieu m'a parlé, il a pas dit autre chose. Ou alors je suis sourd. Dans ce cas, qu'on me coupe la langue.

\*

Entre l'espoir que l'enfant n'est pas viable et celui de le voir régner sur la partie du Monde à laquelle on tient le plus, ya rien que de la merde existentielle. Ne vous suicidez jamais sans suicider les autres.

\*

Faut faire attention à soi quand on boit pas assez. Mieux vaut boire trop que de risquer le vertige et l'hallucination. Si c'est trop, la médecine connaît le truc pour que ça soit assez. J'ai toujours été à l'aise dans l'assistance. Mais en temps de guerre, on se sent bien seul quand on n'a pas les moyens du marché noir.

\*

Quand je pense qu'on est des cons prêts à avaler les conneries des charlatans providentiels ! Et j'suis pas plus con qu'un autre. Même que j'ai été un chasseur. J'ai pas eu l'occasion de détruire du matériel humain,

c'est vrai. On n'a pas tous de la chance. Ça s'rait trop d chance. On fait pas la guerre en jouant. On joue à la faire.

\*

J'avais tout pour être heureux et le calcul veut que je tombe sur des discussions qui s'enveniment en plein mon âge adulte. Si c'est pas un manque de pot !

\*

Je reconnaissais le matériel que j'avais utilisé toute ma vie d'adulte. Oui, tout était à sa place. On pouvait compter sur moi. Mais qui servais-je ?

\*

- Ça s'est mal passé, dis-je.
- Ça s'passe jamais bien, allez !
- Ça se passe peut-être pas.

## **On pouvait l'avoir gratos dans un Monde qui paye les bénévoles...**

Pourquoi une partie de cette Humanité impose-t-elle ses décisions à cette autre partie qui ne vivrait pas sans les conséquences de ces décisions ?

\*

Tout se passerait ailleurs que dans le temps. Je serais totalement conscient, mais sans comprendre. Le sens me serait arraché. Je ne le

donnerais pas en l'absence d'objet. À quel moment l'angoisse s'installe-t-elle ? J'ai jamais vécu sans cette terrible sensation d'hypermnésie.

\*

À quelle évolution avez-vous pensé en établissant l'hypothèse invérifiable de la vie éternelle ? Aucune génération ne pourra en être certaine. Vous ne transmettez que mon angoisse comme palliatif de l'ignorance. Ou vous inventerez une nouvelle religion

\*

Il n'y a que le drame qu'on peut comprendre si on accepte les conventions du genre. Mais l'existence ? Cette complexité de polygone tendant au cercle ? Cette confusion de sphéroïde impossible à conceptualiser ?

\*

Quel était l'enjeu ? Pourquoi vous donnent-ils la vie ? De quoi se croient-ils investis ? La solitude peut pas tout expliquer. Ya autre chose.  
— Insérez la mémoire providentielle !

\*

Qu'est-ce que j'ai perdu comme temps à chercher à les comprendre ! On devrait commencer par nous dire que c'est pas la peine de chercher. Ça changerait l'enfance en véritable Palais de la Découverte. Au lieu de ça, on continue à chercher, jusqu'au seuil de la mort qui efface tout et on recommence avec un autre qui apprécie la claque. Des derviches tourneurs. Une offense à la dignité humaine.

\*

Où ça se finissait si on connaissait pas la fin ? Quelle est la différence entre nulle part et néant ?

\*

L'Histoire secrète du Monde, celle qu'on raconte pas aux cons et qui continue de donner des idées aux moins cons.

\*

C'est fou ce qu'ils sont impatients, ces savants et ces militaires, quand ils s'aperçoivent qu'ils n'ont pas tout compris.

\*

On en était au point de mettre dans le même sac les islamistes, les illégalistes et les paranos. Ah ! Mon pauvre Marius Jacob ! T'es plus un héros dans ce Monde Avancé. Pas même un bon souvenir. On a remplacé l'Anarchiste par le Pirate. Et le Vin par de la bibine.

\*

Le vaisseau était structuré par l'énergie, une technologie inspirée par la Réalité. Aujourd'hui, nos vaisseaux structurent l'énergie. Ça fait une sacrée différence.

\*

Forcément, si ça pétait, j'aurais l'avantage de la Chronique et le privilège de la Fable.

\*

Fallait bien que je croie à quelque chose puisque Dieu n'existe pas ! Tu peux vivre sans croire à quelque chose, toi ? C'est comme résoudre la surconsommation de neuroleptiques en la remplaçant par le charlatanisme des spiritualités et des produits naturellement neutres.

\*

Ça allait durer combien de temps, ce film ? J'avais pas l' scénario en tête. On en était où, question dramaturgie ? J'avais jamais rien compris à ces opéras. Jamais j'm'étais autant emmerdé. T'es tranquillement en train de déguster un thé laïque en plein Pékin et un d'ces personnages enfarinés surgit de derrière un rideau pour que t'avales de travers ! Ah ! ce sens artistique ! Laissez-moi critiquer !

\*

J'arrêtais pas d'éjaculer entre les actes. J'avais pas envie d'un enfant. C'était juste pour rigoler. Mais elle était vachement sérieuse en mission. Pas un pet, rien. Une fausse nonne. Sans requiem. Et j'étais en forme. Alors...

\*

J'ai toujours été un cochon avec le sexe. Plus qu'avec les pieds. C'est dire. Je m'lance tout d'suite dans la contradiction. Elles apprécient pas toujours, mais je suis fidèle aux rendez-vous.

\*

T'es même pas étonné d'avoir une bulle alors que ton papa se sert encore de la sienne

\*

— Que des Chinois ! dit le délégué US.

— Dézaméricainzossi ! Dézaméricainzossi !

\*

J'allais devenir un nouvel homme, si je l'étais pas déjà. Ils appellent ça l'angoisse du miroir. C'est un miroir dans lequel tu vois le nouvel homme ou ce qui reste de l'ancien. C'est pas au choix. Et c'est pas un exercice.

\*

Après une rude reconstruction, on aurait besoin d'une nouvelle connaissance de la douleur.

\*

C'est étonnant, cette faculté de l'être humain qui s'adapte à tous les concepts pourvu que ça tienne debout. Elle était en présence de ce qui restait de deux hommes et elle envisageait la construction d'un nouveau sans trouver à redire sur les choix qui donnait l'avantage à celui qu'elle avait le moins aimé.

\*

Ma vie n'avait plus grand-chose à voir avec la Génétique, mais avec une science encore incertaine que personne dans ce Monde de merde n'avait l'intention de manipuler avec précaution.

\*

Il se sacrifiait. Ce qui avait l'avantage de changer son destin, mais le condamnait à abandonner pour toujours l'idée de profiter de la vie pour exciter la jalousie des autres. C'était pour l'instant un volontaire hésitant ; un candidat comme on dit.

\*

Quand on a été un con toute sa vie, la perspective de la gloire posthume requinque son homme, surtout s'il est vaniteux et très au-dessus de ses moyens.

\*

C'est la théorie des extrêmes : si t'es riche, en ceci ou en cela, tu pars pas sans gueuler que tu veux pas y aller : et si t'es vraiment un con, tu t'accroches à ta musette pour pas partir sans elle.

\*

Quand aux citoyens moyens, ils se sentent riches, mais pas assez au point de pas se sentir pauvre aussi : là, on est dans l'imagination la plus glauque.

\*

Pourquoi ne pas haïr l'Occident dans ces circonstances ? Si j'avais eu des dents, je me serais mordu la langue. J'avais une langue et je l'ai toujours.

\*

Je l'aurais bien aimé, moi, cette nouvelle existence ! Même avec des trous que j'aurais su combler avec les p'tits moyens que la banalité et la vulgarité nous inspirent toujours quand on se sent le besoin de s'anesthésier un peu pour pas tomber dans le prolétariat et le service public.

\*

Y avait tellement de bordel dans cette salle préparatoire qu'on s'entendait plus dire des conneries.

— Voupa facile ! Ménousavoil !

— Vous savoir ? Vous savoir rien ! Vous savoir même pas parler correctement. Vous devoir conjuguer si vouvou loir savoir !

— On est tous de la même race !

Ah ! La douleur de savoir qu'ils finiraient par avoir raison.

\*

J'étais couvert de cicatrices et de zones d'ombre.

\*

Un nouvel homme, ça ne se retourne pas sans arrêt, sauf pour vérifier que la roue arrière n'est pas crevée. Ah ! J'les aurais remplis d'air frais, ces poumons, s'il y avait eu une relation entre les poumons et l'air dans ce

Monde revu et corrigé par l'invention incessante de l'Homme. C'est ça le vrai problème pour le commun des mortels : on suit, mais on comprend pas. Moi, qui suis pas philosophe, je pense que l'homme se situe entre Diogène qui cherche un homme dans la foule et Panurge qui jette un mouton à la flotte. On est en général pas plus intelligent que le premier et pas plus con que le second. Ah ! Je sais. Dit comme ça, ça donne à réfléchir. Mais c'est pas aussi compliqué pour justifier un pareil réflexe.

\*

On avait l'droit d'être raciste à la condition d'obéir. Ça tombait bien, j'étais raciste.

\*

J'me disais aussi ! Le bonheur conditionné. Bon pour le service des interprétations paranoïaques et les persécutions injustifiées ! Comment on dit déjà : on peut pas avoir le beurre et le prix qu'est marqué sur l'étiquette, des fois qu'on aurait eu idée qu'on pouvait l'avoir gratos dans un Monde qui paye les bénévoles.

**Ce qu'on ramasse, c'est toujours votre cadavre, pas les  
fruits de votre imagination...**

Ils pratiquent l'humiliation par vengeance, pas par tactique. C'est des cons à l'état pur. Des paranos en liberté qui vendent leur peau pour devenir indispensables. Ça finit en réformé du travail et ça continue de parasiter la société jusqu'à la mort. Ils sont utiles parce qu'ils sont incapables d'être sincères.

\*

Comme un chien, à quatre pattes sur le dallage sérieux d'une église réformée qui avait connu de meilleurs jours. Les croquettes avaient un goût d'homme. Et elles donnaient soif. J'allais chier des cris humains.

\*

Personne n'est parfait, surtout en temps de guerres lointaines.

\*

C'est une drôle d'impression de parler à quelqu'un qu'on connaît et qui ne manifeste aucun signe de reconnaissance. On soupçonne le mauvais coup et on se laisse convaincre par les apparences. Les choses deviennent omniprésentes. On est envahi de l'intérieur, avec tous les moyens dehors, comme s'ils ne servaient plus à rien.

\*

— Vous ne voulez pas mourir, Frank ? Je veux dire : bêtement.

— Non, je suis comme tout le monde : c'est intelligemment que j'veux mourir

\*

J'étais libre. Si on peut appeler liberté la faculté de foutre la paix au reste du Monde.

\*

Ces débats d'intellectuels sont comme la pierre que tu jettes : si elle ensanglante le visage de ton ennemi, c'est que tu vises bien ; sinon, t'as visé où c'est tombé et t'as du mal à convaincre.

\*

Ya des moments comme ça où on n'a qu'envie de rigoler. Ça fait du bien au corps et l'esprit s'en fout. On s'abandonne, mais sans Dieu.

\*

J'aurais pu être un héros moi aussi. C'est pas si difficile que ça. Suffit de continuer ce que d'autres ont entrepris à votre place.

\*

J'étais pas à l'aise dans mon fauteuil pressurisé, mais j'appréciais les conditions substantielles du voyage, un mélange serein de choc thermique et d'accélérateur de particules maison. Mes yeux ne se désemplissaient pas et mon cerveau était d'accord. La symbiose parfaite, sans coulures d'expérience ni prophétie aléatoire.

\*

— J'vous dis que l'expérience a foiré !

Je fermis la porte.

— Ça foire jamais, les expériences, dis-je pour me convaincre. On en tire toujours un enseignement.

C'était pas faux, mais les enseignements se font souvent au détriment de la vie.

\*

— Vous êtes bien difficiles ! On vous sauve et vous n'acceptez pas de revenir totalement indemnes. Ah ! L'ingratitude ! Non mais des fois !

\*

Ah ! Ça doit être dur de crever dans sa propre pourriture. Je m'demandais comment j'allais crever moi : dans la même pourriture d'expérience ratée ou d'une rupture de circuit au paroxysme du plaisir ?

\*

J'suis pas chien avec les paumés. Ils me font marrer parce qu'ils en savent toujours plus que vous, aimable citoyen du Monde, sur ce qui les rend misérables et inutiles. Je conteste pas la misère qui les frappe de plein fouet, mais je les trouve utiles parce qu'il sont grotesques comme des glisseurs de banane et que ça soulage toujours un peu de se savoir au-dessus de ce style de contingence.

\*

Le destin d'un homme tient à des choix, pas aux circonstances. Je savais pas quand j'ai commencé. Maintenant, j'emporte mon secret dans la tombe. Ah ! C'est chiant !

\*

Qu'est-ce que je savais de toutes ces théories qui exigent des connaissances que la plupart des cerveaux sont incapables d'acquérir même au prix de grands sacrifices ? Rien.

\*

On se lavait avec de la poudre aux yeux, substitut spatial de la poudre d'escampette.

\*

Qu'est-ce que je désirais au fond de moi ? Une existence d'éboueur ou la vie de couple ? Je savais pas. Et ça n'avait aucune importance que j'en sache rien, parce que je finirais par le tuer. Mais à quel moment ? AVANT ou APRÈS ? Avant d'aller trop loin. J'irais jamais aussi loin.

\*

Il n'y avait pas une trace d'angoisse sur son visage fin. Rien que ce bonheur de croyant dont je n'ai jamais accepté la promesse de Vie APRÈS la Mort et non pas à la place de la Mort comme le démontre assez le résultat global de l'expérience humaine. Si je le tuais, ce qui était la plus probable des issues de ce combat, ce serait avec une férocité sans nom. Je redoutais que la Justice eût prévu ce cas de figure. Mais qui me jugerait si je continuais le voyage seul jusqu'à mourir de faim ou d'angoisse ?

\*

Mais ces personnages ayant appartenu à nos péripéties ne manquaient pas à l'appel. On les évoquait dans des conversations consacrées à d'autres sujets dont le contenu passionnait nos cœurs meurtris. Ils étaient de passage, comme ces oiseaux qu'on avait photographiés à Doñana pendant

les vacances d'été. Il y avait une quantité incroyable d'oiseaux en attente et ils étaient de passage.

\*

C'était pas une question de liberté. Pas seulement. Si je m'endormais, et je vous prie de croire que j'avais sommeil, je me réveillerais au son de nouvelles si mauvaises que je n'aurais pas d'autre choix que le suicide façon Islam. Tout y passerait. Y aurait plus d'expérience pour conclure à l'échec.

\*

Dormir. C'était la seule chose que me réclamait mon corps. J'avais passé l'âge des efforts surhumains. Je pouvais pas finir comme ça. Pas le héros populaire qui donnait un sens aux Bandes Redessinées de l'Imagination Populaire !

\*

J'étais le seul homme libre de ce navire et j'avais perdu toute influence sur les systèmes. Ils avaient attendu quarante ans pour me trahir. J'allais mourir les bras en croix. Sans un cri. Sans une supplique pour donner un sens symbolique à l'extermination de mes cellules.

\*

Il avait toujours cet air de demeuré du bonheur. Du clinquant à la place du massif. Mais où j'en étais moi-même ? On pouvait prendre le temps de réfléchir. Ensuite, l'un tuerait l'autre et on saurait jamais qui mourrait et qui continuait le voyage. Je le savais, moi. J'étais même prêt à lui faire la

peau. Et alors je retournerais sur la Terre pour m'expliquer. Paraît qu'il faut des années pour s'expliquer. C'était pas aussi facile que de répondre aux questions de routine. Ce serait nouveau pour moi.

\*

C'est le chat qui m'a réveillé. Il me léchait les dents dont il explorait les interstices avec les griffes. Il avait l'air de se régaler. Je pouvais même pas le caresser tellement mes liens étaient serrés. Je donnais un coup de pied sans le toucher. Il avait calculé toutes les distances et se situait dans un point mort. C'est malin, les bêtes.

\*

J'avais le choix entre chercher une solution et ne pas la trouver — et me tenir le plus tranquillement possible avant la minute d'angoisse qui précède la mort.

\*

J'arrivais pas à choisir entre tenter de changer mon destin ou en accepter la triste fin, ce qui constitue en soi une troisième possibilité.

\*

Elle caressait le chat qui se tenait dans l'ombre sans me quitter des yeux. On peut pas être mieux : le sexe et une petite bête pour témoigner que ça s'est bien passé.

\*

J'émis une plainte. Le flic se retourna. Il percevait la différence entre plainte et soupir. C'est ça, l'expérience !

\*

J'éjaculais. Cette fois, le flic douta. Ça ressemblait à un soupir, mais sans la raison du soupir.

\*

Y avait aussi des bactéries de plusieurs races. J'y connaissais rien en racisme bactérien. Mais ça comptait comme présence ! Ça comptait jusqu'à plus savoir où on en était.

\*

Pour les problèmes métaphysiques, ya qu'la Terre pour réfléchir. Ailleurs, on est trop sollicité par les questions de physique dimensionnelle.

\*

Les gens normaux ne devraient pas fréquenter ceux que le Mental explique mieux que les discours moralisateurs. De quoi on a besoin pour vivre ? D'un Jardin. Autant en interdire l'entrée à ceux qui présentent des signes de dysfonctionnement. La Vie serait plus simple. On s'rait payé grassement au lieu de jeter cet argent précieux par les fenêtres ouvertes sur l'Inconnu. Un bon métier est synonyme de bonheur.

\*

— Tu connais le nombre de Chinois ? T'en péteras jamais assez pour mettre en péril leur civilisation. Ils se reproduisent par division, comme les cellules de ton cerveau, sauf que les tiennes sont pas d'accord une fois séparées.

\*

Ce qu'on ramasse, c'est toujours votre cadavre, pas les fruits de votre imagination.

\*

Ah ! Mes doigts de pied s'accrochaient à la vie ! C'était tout ce qui me restait, la vie. J'aurais plus d'existence.

\*

Je m'demandais si j'aurais droit à une vie sexuelle. C'est le plus dur dans l'enfermement : la camisole sexuelle ou la pratique abusive de l'autosatisfaction. On avait rarement le choix. Je crois même que les fous renoncent aux abus sans le savoir. Mais les autres ? Ceux dont le cerveau est fait pour la pratique ? Les pas doués de l'esprit ? Les obsédés de la normalité ? Ceux qui n'ont aucun problème d'interprétation ? Pas un seul de persécution ? Comment vivent-ils si on leur coupe les ressources sexuelles ? Ah ! J'y pensais en m'accrochant !

## Pas facile à reconstruire pour que tout le Monde

### comprenne

Des humoristes. Des cons que les cadavres amusent à force de s'emmerder. Je pétais pour montrer que j'avais la même éducation à l'origine, mais que j'avais fait d'autres choix pour me distinguer du commun des mortels. Je sentais qu'on m'allégeait. En temps de guerre, « ils » démolissent les statues pour en faire des canons. Je tenais à mon Métal, sauf si c'était pour une bonne cause toujours.

\*

J'en ai tellement, des détails, que mon histoire n'a pas besoin d'être écrite.

\*

— Vous serez expédié *ad infinito*. C'est un long voyage, je sais.

Il savait rien. Il restait *ad omsuitum* pendant que le vrai Frank Chercos pourrait lentement dans un espace dont il ne connaissait que la littérature. Ah ! J'en avais lu de ces histoires infinies !

\*

J'avais aucune envie de confier mes sentiments à ces gens dont la plupart étaient venus dans un esprit de vengeance. Les autres me jetaient des regards complices. Je les connaissais pas. Un type en blouse blanche entra dans la salle des exécutions.

\*

C'était comme si j'étais seul ou oublié. « Ils » avaient préparé le terrain. Le jugement ne parlait pas de solitude ni d'oubli. J crois même qu'il y avait pas eu de procès. Pourquoi j'acceptais ça ?

— Vous êtes conditionné, Frank. Vous avez subi une longue préparation. Désormais, vous saurez distinguer le faux héros de l'homme social. Vous verrez. C'est passionnant !

\*

Je voulais pas voir ça. Ya rien de plus humiliant que d'assister à sa propre mort. Je l'savais pour l'avoir lu. J'avais cette culture de l'uchronie. J'étais pas différent, seulement distingué, et j'savais plus rien de cette distinction qui m'avait servi de prétexte pour survivre. Ils resserrèrent les liens. J'étais derrière le masque. Peut-être seul à entendre mes cris.

\*

D'abord la solitude. Le sentiment que plus rien n'incitera leur curiosité à s'intéresser à votre cas. Vous aurez beau vous agiter dans vos liens, ça ne concernera plus personne. Vous n'avez plus rien à donner pour séduire. Et aucun moyen d'arracher quelque chose à quelqu'un.

\*

C'était un jeu destiné à assouvir les instincts primaires de la Population. J'en avais bien fait partie, moi, de la Population. Et j'avais jamais éprouvé autre chose que la sédation ordinaire administrée par la télé. On passe sa vie entre la colère et le silence. Entre le spectacle de la Mort de l'Homme et celui de la Joie élevée à la hauteur du Bonheur.

\*

J'étais pas très avancé de ce côté de ma personnalité. J'avais même accumulé un certain retard. Il y avait si longtemps que j'étais un citoyen ordinaire après avoir été un acteur de la Réalité qui m'avait détruit définitivement. Depuis, j'avais vécu l'enfer des Invalides Reconstitués.

\*

On vous a épargné cette souffrance par Système. Inutile d'en demander plus. Le Peuple est resté indomptable sur certaines questions. Alorson a conçu le Sous-Système des Simulacres.

\*

Rien. J'y arrivais pas. Ou alors j'étais pas seul dans ce corps. Ce qui expliquait les imperfections de ma solitude.

\*

Sans un minimum de Solitude, j'étais pas prêt pour l'Oubli. « Ils » pouvaient encore tenter la Douleur. Je leur opposerais la Peur comme antidote.

\*

— J'avais un Destin qui consistait à pas me faire trop chier et vous l'avez changé pour cette merde de Voyage !

— Il est pas heureux de Voyager, le p'tit Frank à sa maman ?

— J'ai jamais voyagé ! J'suis un sédentaire. Je travaille par habitude et je m'amuse pas si on s'amuse plus que moi !

\*

Ça me faisait un drôle d'effet de parler à un étranger qui avait joué mon rôle jusqu'au bout. Je lui expliquais rapidement que j'avais toujours été un emmerdeur de tourner en rond. Mais ses yeux indiquaient que c'était pas le genre de truc qu'il comprenait le mieux.

\*

Il arracha sa moustache. Il en aurait peut-être plus besoin. Il avait plein d'moustaches dans sa poche. Et il savait exactement qui était qui. Il s'était jamais trompé d'moustaches.

\*

Depuis que l'Islam avait accepté le Messie qui du coup avait grimpé de simple prophète à Fils d'Allah, rien n'avait changé. Le verre demeurait le symbole de l'Homme et la jambe condamnait les femmes à cette idée somme toute assez banale que l'égalité est signe de déclin.

\*

On voyageait nu à l'époque. C'était l'humiliation ou le cahot humide avec des bactéries.

\*

Ça chlinguait. Je chlinguais. T'as un meilleur mot pour traduire l'impression ? Non. Alors laisse chlinguer si ça chlingue.

\*

Mais pour pas mentir, j'avais pas d'projet. J'étais dans le laisser-aller. J'avais trop vécu. Il arrive un moment où tu peux plus tout raconter. Tu te fixes aux détails. Comme si t'avais fait la guerre et que tu t'en étais sorti. Moi j'appelle ça « les lieux du rongeur ». Cette petite bête fait pas mal parce que t'es anesthésié. Le problème, c'est la fréquentation. Pourquoi je suis-je là ? « Parce que j'ai rien d'autre à ronger ! » dit la petite bête qui n'a pas d'humour. Seul. Et pas encore oublié. Si t'as pas compris ça, t'as rien compris, ô Lecteur.

\*

En fait, tu sais rien et ils t'apprennent au dernier moment. Si t'angoisses pas après ça, c'est que le Simulacre d'Éxecution était plutôt une Éxecution du Simulacre. Un antiroman.

\*

Le sujet a conscience de ne pas être mort, mais il refuse de se croire vivant.

\*

J'avais besoin d'un encrier à ma taille, pas d'un verre à la taille de tout le monde.

\*

Je voyageais à l'envers. Scientifiquement, c'était impossible, mais il arrive quelquefois que la Science ne peut rien pour nous et qu'alors la Réalité travaille le corps jusqu'à ce que l'esprit admette l'inadmissible. On ne voyageait pas dans le Temps parce qu'aucun paradoxe n'avait de solution crédible. On voyageait dans l'Espace parce que les évidences s'accumulaient à la frontière du Possible. J'étais donc en train de me raconter des histoires.

\*

On n'est jamais très convaincant quand l'inexplicable explique mieux que les explications.

\*

J'étais manipulé de l'extérieur. L'image que je pouvais donner de moi était tributaire de la rumeur. J'avais l'impression désagréable de gratter la surface d'un miroir dans l'intention de ne voir personne d'autre que moi.

\*

Les jugements sur la personne, d'emblée ! Tout ça parce que les faits sont pas au rendez-vous. Ça m'détendait, au fond, cette erreur humaine dont j'étais la victime.

\*

Mais j'avancais. Si la Réalité était un film, avec des épisodes, une intrigue et des moments forts, on n'aurait pas besoin d'écrire sur elle. On se

contenterait de la filmer sans éprouver le besoin de monter. Mais la Réalité est complexe. Ou on se la prend en pleine poire ou c'est du nougat. Ça peut devenir compréhensible seulement si on a du pot. Sinon, on ferme sa gueule ou on triche. J'avais jamais eu l'intention de concurrencer le Service des Fraudes sur le terrain de la Corruption. Mais je voulais avancer et je me disais que j'en savais déjà trop. « Ils » n'avaient aucune chance de me dérouter sur les chemins douteux de leurs uchronies et de leurs concepts sujets à caution. J'avais un p'tit problème de perception, je le nie pas. Et pas tellement d'instruments pour mesurer les différences. Mais je travaillais en transparence et ces superpositions démontraient que j'étais pas plus con qu'un autre. Je voyais, je voyais même clairement. Mais c'était pas facile à reconstruire pour que tout le Monde comprenne. Ah ! je boulottais au fond du trou, seul ou en compagnie de personnages qui s'étaient eux aussi perdus en voyage.

### **Paradoxe de l'attente qui se limite à un tour qui est le tien**

Ça m'coûtait rien de donner raison à des robots qu'« on » avait humanisés juste assez pour tromper cette raison qui manquait toujours à mes crises.

\*

Les moteurs s'éteignaient lentement. Ah ! L'attente du concret ! La fatigue accumulée ! Le sentiment patriotique ! L'amour des siens ! J'exultais ! Mais BOB insistait : d'après lui, on était à la surface d'un miroir, une théorie tellement compliquée que j'avais rien compris quand il me l'avait expliquée. Quand me l'avait-il expliquée ? Comment tant d'explications entraient-elles dans l'interstice du peu de temps que nous venions de passer à voyager ? Il y a une corrélation entre le temps et la distance. Mais entre la parole et la compréhension ?

\*

J'y croyais pas, moi, à cette histoire de miroirs. Ça dépassait même l'imagination. Je sais qu'en matière romanesque, il faut des concepts, mais j'ai jamais apprécié ni Bazin ni Dick au point de croire à leurs histoires. J't'en foutrais, moi, des concepts !

\*

On avait même pas une clope pour se distraire. « Ils » avaient prévu le p'tit ventilo pour l'aération. Il tournait lui aussi, mais autour de quelque chose, alors que j'en étais à m'demander si j'étais pas en train de parler de ce qu'ils voulaient savoir. Quand je parle, je parle. Et quand j'me tais, ça parle. J'y peux rien.

\*

Je voyais pas passer le temps. Impossible de se fixer sur un changement capable de donner une idée même approximative du temps. Je voyais le Métal de la chaise, son oxydation lente, les articulations crasseuses. Vaut mieux pas mourir dans ces moments, des fois que la mort soit la répétition à l'infini du dernier moment qu'il faut expliquer avant de disparaître ou de ressusciter. J'sais même pas si j'suis capable de croire à n'importe quoi au dernier moment. À mon avis, la mort, c'est la simplification extrême de la vie. Au croisement de l'homme-chien et de l'homme-rien.

\*

« Ils » avaient même prévu une copie de la vie privée. Je retournerais donc dans ma merde. J'pouvaispas demander plus.

\*

La Ville s'est dessinée à une époque que j'ai pas connue parce que je suis né après. J'aurais né avant, j'l'aurais peut-être pas connue non plus. Ça n'avait plus aucune espèce d'importance, mais ça en avait eu pour mes parents qui avaient participé au financement imposé. Y z'étaient pas contents, mais y z'étaient restés. Si t'es pas content, t'as qu'à aller tenter de vivre en Chine de la pêche des anguilles et du transport de l'eau en baquet. C'est c'qu'y z'avaient dit, les présentateurs de la télé. Pas contents – dégagez ! Contents – fermez-la ! C'est ce qu'on appelle le discours politique. Et y z'aimaient vachement ça, mes parents. Même qu'ils votaient.

\*

J'étais impatient comme une seringue. Je gouttais de l'aiguille, le doigt sur le piston, prêt à agir au lieu de m'emmerder comme la plupart des gens. J'aime pas ce mot : J'enceci ! J'encela ! Yen a plus qu'pour eux depuis que les princes savent comment les amuser au lieu de les élever dans la contrainte.

\*

J'aimais pas la douceur. Je pouvais essayer le velouté, mais pas la modération.

\*

C'est comme ça avec les amis : au lieu de dire « j'ai un service à te demander », ils demandent rien et estiment que c'est un service.

\*

J'y comprenais plus rien. J'avais accepté l'idée d'un Monde en abîme. J' comprenais même que c'était la seule façon d'éviter les collisions stellaires. J' comprenais que c'était aussi un Système Carcéral Sophistiqué qui évitait d'exécuter les condamnés et permettait de satisfaire le besoin de vengeance par des simulacres d'exécution. J'avais tout compris de ce Monde compliqué parce que j'en acceptais l'Idée. Ils avaient exécuté mon simulacre sur Terre et expédié ma Réalité ailleurs. Ça pouvait encore se reproduire parce qu'on avait des dispositions naturelles pour le Crime.

\*

J'avais pas grand-chose à dire, mais j'avais pas tout dit. Ça m'excitait.

\*

Marre de ces rupins qui se vautrent dans le malheur des autres. Au diable leurs serviteurs à la parole faussement rebelle. Un peu de place pour l'homme que je suis.

\*

J'étais un sélectif à l'époque. Je m'emmerdais pas à tout comprendre. Notamment, le malheur des autres n'avait d'intérêt pour moi que si j'y trouvais des explications me concernant. Mais je perdais rarement mon temps avec ces cons. Alors j'expliquais autrement. Ou j'expliquais rien.

\*

J'entrais même sur la scène du crime alors que j'étais en disponibilité pour une période indéterminée. Je touchais à rien, mais j'analysais. Un peu comme l'ancien cheminot qui revient pour constater que les chemins de fer, c'est plus ce que ça a été.

\*

Ça m'impressionne pas, leurs intérieurs design. Paraît c'est à la fois pratique et beau. C'est pas vilain, reconnaissons-le. Mais pratique, j'en doute, vu les dimensions qui écrasent l'homme. De la mauvaise architecture. Un homme doit se sentir en phase avec l'intérieur. C'est juste quand il sort qu'il craint de pas pouvoir rentrer. J'saispas c'que vous en pensez... ?

\*

Je mangeais donc des légumes. Ce type me trouvait sympathique et même intelligent, ce qui donne une idée de sa propre intelligence et du degré de sympathie que je lui retournais pour ne pas le remercier. J'aime pas les légumes.

\*

J'étais un sélectif à l'époque. Je m'emmerdais pas à tout comprendre. Notamment, le malheur des autres n'avait d'intérêt pour moi que si j'y trouvais des explications me concernant. Mais je perdais rarement mon temps avec ces cons. Alors j'expliquais autrement. Ou j'expliquais rien.

\*

Mon fils n'a jamais pu parler la bouche vide. On comprend rien à ce qu'il dit. Il est devenu obscur en prenant du poids. Paraît qu'on l'est complètement quand on atteint la tonne. Il en est loin, mais c'est encore un gosse. L'adulte ne sera compris par personne. Comme son papa qu'a pas eu besoin de devenir obèse pour que ça arrive. On finira par se comprendre, allez !

\*

Yen a qui fonctionne à la nouvelle, d'autres au souvenir. J'étais un savant mélange, mais avec un penchant pour l'interdit, alors ça me rendait con. J'avais cet avantage sur les autres : je savais. Et j'augmentais mon savoir parce que j'en apprenais tous les jours ou presque.

\*

J'avais intérêt à avoir des ailes si je devais descendre de l'Arbre avant la fermeture.

\*

C'est fou c'qu'on arrive à faire avaler à l'être humain ! Dans la jungle, tu passes le premier ou le dernier selon le niveau de ta sexualité. Ici, c'est même plus le fric. C'est les numéros des premiers arrivés. « Ils » nous mettent en concurrence à la moindre situation de conflit. Et en plus ya des règles. T'es même pas soulagé parce qu'y en a un derrière toi. Tu attends ton tour. C'est un conflit d'individus réduits aux contradictions personnelles elles-mêmes déduites du paradoxe de l'attente qui se limite à un tour qui est le tien.

## **J'arrivais pas à enculer les momies**

L'espace est plein de ces cadavres qui ont eu tort devant l'adversité. Rien que l'idée m'épouvantait. Mais dans la fenêtre qui m'était assignée, seuls les chewing-gums formaient des constellations. Je passais un temps fou à observer ces compositions stellaires, me demandant quels autres cerveaux agissaient, quand j'étais pas là, pour modifier cette espèce de cadavre exquis.

\*

Ils m'appelaient tous Voisin. Voisin par ci. Voisin par là. J'étais préposé au chiffon et ça exigeait des vitrines parfaitement transparentes. D'où venaient alors ces traces de doigts trop grands pour appartenir à un adulte ?

\*

On découpait le sapin dans du carton et on le peignait aux couleurs de la Nation. Le pick-up était branché à un vieux poste de radio. On écoutait au lieu de danser. C'était l'époque du twist, mais on possédait que des valse, pas des meilleures. L'accordéon me rendait nerveux. Ils avaient tous des gueules de con ces accordéonistes de merde.

\*

Comme il n'y avait pas de fenêtres dans la cabine, on n'était pas distrait par autre chose que ce que la mémoire et l'imagination consentaient à partager avec nous, pauvres minables condamnés au voyage suite à une décision de justice qui avait établi LA vérité sans tenir compte du désir qu'on avait rendu à la Réalité pour payer notre dette. Ce sentiment

d'injustice me rendait beaucoup plus nerveux que les trilles du piano à bretelles qui jouait du Strauss dans l'esprit d'Offenbach. Je souhaite à personne cette nervosité qui prend toujours plus de place que les maux de tête occasionnés par la sinusite.

\*

Je ne savais rien d'autre que ce qui se colportait. Un mélange de terreur et d'intuitions. Le seul médium, à l'époque, c'étaient les bandes redessinées, les BR comme on disait. Notre destin y était décrit comme l'enjeu d'un choix définitif. Dans la vie réelle, on choisissait pas. On allait plutôt en vacances. Puis on reprenait. On avait l'impression de continuer. Les BR intervenaient dans les moments creux. C'étaient aussi des moments noirs. L'esprit n'était pas prêt. On était fragilisé par les emmerdes de toutes sortes. J'me souviens de mes problèmes de peau. Ça se passait dessous et quelquefois dedans, dans la peau même. Je m'frottais avec tous les topiques de la pharmacopée. Il fallait être seul pour s'frotter. On se frottait pas réciproquement. On parlait de ces baumes, de ces liquides, c'était quelquefois de la poudre de perlimpinpin. Je m'suis jamais amusé de rencontrer plus con que moi à ce jeu de hasard qui était une fête malgré tout. Je témoignais devant d'autres chouyosiques. On s'enrichissait pas. On préparait le terrain à la phase suivante. Et ça nous rendait fiévreux et émotifs. Les Juges comprenaient rien. On leur expliquait ce qu'ils pouvaient pas comprendre. Alors on trinquait. J'aieu mal jusqu'à la moelle !

\*

Et moi qui voulais tout savoir de cet envers de l'endroit ! J'étais bien tombé, au fond. J'aurais pu partager les lieux de mon existence finissante avec un ennemi de la Frankie, après tout. J'avais quelque chose qui

approchait de la chance, mais une chance d'angoissé, un bol de tellurique suite à une collision, avec des paramètres faussés par un environnement en expansion constante. C'était cette constance qui faisait l'objet de mes calculs.

\*

— T'as échoué à l'examen d'entrée dans la Police à cause que tu sais pas combien font 7 et 8 !

— Ça fait quinze, *jamigo* !

— Non ! Ça fait 5 et 1 de retenue pour la dizaine.

— 25 ! Pour moi, ça fait 10 de trop !

— 1 et 0 ça fait 1 ! 1 et 5 ça fait 15.

— Merde ! Re-explique-moi !

Je m'faisais taper sur les doigts à l'époque ! Et c'était justement sur eux que je comptais.

— Les doigts, c'est pas fait pour ça !

\*

En principe, je prenais le volant d'une bagnole qui franchissait des routes impraticables. Je poursuivais et j'étais poursuivi. Je devais avoir vu ça quelque part. Mais j'avais foi en mon imagination, si c'était pas plutôt le résultat d'une conformation qui était elle-même une séquelle de l'enfance.

\*

La poubelle, on la sortait tous les jours et elle nous revenait comme elle était partie : vide, mais propre. C'était ça, l'enfance : on jetait l'argent, les ordures et les morts. On n'avait pas vraiment le temps d'aimer. Alors

forcément, on culpabilisait et les cohéritiers finissaient toujours par en profiter.

\*

Le problème, c'est que nous, société scientifique, on continue de se laisser juger par des crétins qui ne valent pas mieux que les religieux de tous poils. D'un côté, on honore le genre humain en construisant du solide et même de l'inébranlable et de l'autre, on se livre aux charlatans du Droit et des Textes Sacrés, ouvrant la porte à la médisance et à l'erreur. On est mal parti pour faire du neuf avec du vieux. Ah ! Je les hais, tiens !

\*

Chez moi, ces pratiques de la Substance remplaçaient la Religion et le Droit. J'avais un vide à cet endroit, une dalle d'Enfer.

\*

J'avais même des désangoisses par instant. Ça durait pas, je vous l'accorde, mais c'était la preuve qu'il exerçait une influence sur moi. Bonne ou mauvaise, on demandera pas ça à ces connards de Juges et de Religieux. La Médecine est-elle encore une science ? Bonne question. Posée à un malade, elle perd de sa pertinence. Mais on la posait pas aux malades, juste aux cons qui peuplent en bonne santé. Dire que j'avais participé !

\*

Je suis né et conçu pour subir ! J'ai rien à voir avec les fours crématoires ! J'étais pas à Sétif. J'm'en fiche si les Japonais auraient conquis la Chine

si la Bombe ne leur avait pas inspiré le respect des habitudes occidentales. D'ailleurs, le Monde entier s'est mis à éprouver un tel respect pour ces valeurs que c'en est devenu de l'envie. Moins y aura d'Blancs et plus ça va barder ! J'ai l'cerveau envahi par cette idée que le Grand Crime contre l'Humanité n'est pas encore commis. Ce dont je ne suis absolument pas responsable !

\*

Il me conseillait l'imprudence alors qu'il était pas censé en savoir plus que moi sur le destin de celui dont la langue a fourché une fraction de seconde avant que le Crime ne devienne Réalité. Ce qui condamne l'Homme à la duplicité tactique de la Défense.

\*

Il était marqué par ce qui pouvait être une défaite personnelle. J'avais vraiment pas d'chance question fréquentation.

\*

« Ils » pouvaient pas saisir le sens. En retour, « on » m'injectait l'antidote. Des fois, ça marchait et je m'vidais sans vergogne. Mais la plupart du temps, j'faisais l'idiot et ils finissaient par en choisir un autre. J'arrivais pas à enculer les momies.

\*

Non, j'étais pas descendu assez bas pour éprouver ce sentiment qui change l'homme en spectacle de l'abrutissement contemporain. Le gosse

confectionnait des oiseaux en papier et me les envoyait sur le nez. Ça n’faisait rire que lui.

\*

Selon qui c’est qui parle le premier, le sens n’est plus le même.

\*

Ah ! C’est pas l’instinct de reproduction qui nous pousse à aimer. Entre les principes de la Religion et ce que le Droit limite au respect de l’autre, ya pas d’épaisseur. Ça conditionne le destin et ce qu’il y a après. Mais on peut pas s’enculer soi-même sans éprouver un peu de cette honte qui fait le lit des convenances.

## **C’est dans les vaisseaux du Voyage Infini qu’on se massacre le mieux**

Comment peut-on être aussi con à cet âge où le cerveau est encore un cerveau et non pas cette bouillie de croyances et d’a priori qui reconnaît pas le bien quand c’est le moment de spéculer.

\*

Dans ce Monde, si tu gueules pas, c’est les problèmes qui deviennent des solutions. Mais on n’était plus dans le Monde. On le quittait. On avait fait le Pas Intermédiaire. Et il nous restait des heures et leur compte fatal. Momies, pédophilie constante et impunie, retour aux emmerdements de la vie ordinaire, le choix limitait les perspectives de bonheur. On sait qu’on va mourir : on sait pas quand : ni comment. Le parallèle était aussi une

source d'angoisse. Mais j'aimais bien le Musée de l'Homme en un temps où on craignait pas de risquer l'intégrité de la Momie contre l'éducation de la curiosité. J'avais jamais fait d'mal à un gosse, sauf pour l'obliger à traverser dans les clous comme son papa, ce qui est considéré comme un acte de malveillance uniquement en cas de guerre. Quant aux traces du bonheur dans l'assiette à peu près vide, j'en avais un peu sous les ongles, mais rien ne garantissait que c'était le chemin à suivre.

\*

Elle voulait tout savoir. Elles commencent toutes comme ça. Après, elles en savent trop. J'prévenais les garçons au cas où ils seraient destinés à se reproduire comme le prétendait le règlement intérieur.

\*

Je voyais la moitié de son visage parce qu'elle pouvait pas résister à l'envie de se laisser deviner. La moitié sauf l'œil correspondant à cette moitié. Pas trop n'en faut.

\*

Moi aussi j'étais né vieux, mais après quelques années d'un bonheur cisailé par la peur de l'ennemi. On n'y peut rien. C'est le premier non-choix. L'embarras vécu avec des tripes d'enfant. La Nation avait des ennemis. J'ai longtemps couché dans un drapeau. J'avais le sperme patriotique avant même d'avoir la faculté de le répandre autour de moi.

\*

J'écoutais pas moi non plus quand il m'arrivait de partager mon sperme avec quelqu'un. J'm'écoutais même pas. Mais j'entendais. C'était comme des voix à l'intérieur de mon corps en transe. Elles me conseillaient la prudence. Alors j'écoutais pas.

\*

On m'avait donné ce matériel à l'époque de ma gloire médiatique, mais je me la fourrais dans le cul pour pas être emmerdé par la technologie chinoise. La hiérarchie avait droit au dernier cri étasunien. Mais j'étais pas hiérarchisé.

\*

Quand je pense que j'aurais pu être fonctionnaire si j'avais écouté à l'école ! La sécurité de l'emploi, ça fixe le destin. Paraît qu'ils payent les funérailles et qu'ils récompensent la famille.

\*

La danse des masques ! J'avais l'air d'un pitre dans cette assemblée de connaisseurs. Ils vissèrent le masque sur mon visage. Je pouvais me voir. Je dansais et ils jetaient des pièces. Je me souvenais du plus mauvais moment de ma vie. C'était un moment d'humiliation. Je dansais avec les masques. Ils savaient ça aussi !

\*

C'était un lieu conçu pour que les choses *fussent* à leur place. Je voyais bien l'architecture maintenant : le salon avec les parents : les vitrines avec les momies et le seau de natron : le poste de pilotage et Larra aux

commandes. La fenêtre était un détail, comme la cabine et son habitant démesuré qu'on renvoyait chez lui parce qu'il ne servait plus à rien ou parce que c'était un émissaire porteur d'un message de paix.

\*

On traversait des zones limites. Tous les combats me précédaient. Je n'avais pas l'intention de lutter. J'étais envahi par la peur et je n'arrivais pas à les haïr.

\*

« Ils » étaient chaleureux. J'peux pas dire le contraire. Ils s'appliquaient. Ils étaient les derniers hommes que je côtoyais. J'admirais leur lenteur. À un moment précis de ce momon final, je serais expédié *ad patres* ou *ad infinito*, je savais pas. L'un ou l'autre, sans doute possible.

\*

On avait tellement l'habitude de cette désorientation qu'on ne pouvait plus se repérer qu'à la Terre quand les émanations ne nous empêchaient pas de la distinguer des autres lieux sidéraux en instance de collision.

\*

Le type qui couchait dans ma cabine se branchait tous les jours aux nouvelles du Monde. Il avait fini par me demander ce que je pensais de la guerre. Lui, il était contre. Moi, j'étais rien.

\*

Il portait les traces de sa souffrance et de sa colère, comme un chien battu qu'a jamais connu que la chaîne et les ennemis du chien. Mais en regardant de plus près, je me disais que c'était pas un Blanc. Il était pas en couleur non plus. L'encouleur, c'était moi.

\*

Elle choisissait un jour de pluie. J'ai toujours aimé ces visages mouillés. Ça rend le regard indécis, un peu comme si la chance allait sourire au pauvre type qui est venu en armes dans un pays qui a choisi le combat.

\*

On m'injecta ce délicieux produit de l'imagination. Je pouvais même partir sans douleur. Mais l'angoisse se lisait sur mon visage. Je compris que c'était le spectacle que tout le monde s'appliquait à donner à la femme dont la langue se cicatrisait.

\*

Comment le savait-elle ? Quel mort lui avait parlé ? Dans l'ombre que la vigne projetait sur nous, elle avait l'air plus jeune, l'âge de ses yeux sans doute.

\*

Ils fondaient notre métal détruit et usinaient les armes qui nous tuaient, non pas dans des combats où l'individu défend ses chances de survie, mais dans des embuscades où nous mourions sans nous battre.

\*

Je voulais voir comment ça finissait. Il n'y aurait pas de combat. Mes hommes tomberaient des chaises ou des bras des vieilles qui jouaient à être jeunes. Elles avaient conservé une telle vigueur que la jeunesse était facile pour elles. Mes hommes avaient fini par y croire. Que se passait-il en réalité ?

\*

Vous êtes des hommes quand ça va mal. Quand ça va bien aussi.

\*

La douleur allait m'inspirer un délire à la hauteur de mes ambitions. Ça serait à la fois comique et désespérant.

\*

Mais l'homme qui meurt ne voit plus le Monde tel qu'il est. Il n'est plus attiré par la manière dont le Monde se bouge pour ne pas rester tranquille. Il n'attend plus. Il est résigné et rien n'arrivera dont il pourra témoigner.

\*

Ya rien d'plus angoissant que cette odeur qui vous appartient uniquement parce qu'elle vous détruit.

\*

C'est dans les vaisseaux du Voyage Infini qu'on se massacre le mieux.

## C'est têtù, les choses...

Il avait envie d'me frapper au visage comme si je lui ressemblais.

\*

Je réfléchissais pas vraiment. C'est douloureux et j'ai pas l'habitude. Je suis un adepte des solutions toutes faites. J'avais résolu le paradoxe de la figue dans mon enfance. Mais c'était bien le seul.

— De la figue ?

— Une figue joue avec un âne. La figue mange l'âne.

— Ah ! Ouais ?

— Parce que l'âne, c'est toi ! On peut faire la même chose avec une pomme et un cochon. À un détail près.

— ... ?

— Le cochon, c'est moi !

\*

Une réponse, une question. Ça changera pas le Monde, mais ça soulage.

\*

J'arrivais au bout d'un effort, je mesurais mon impuissance à changer les faits, je n'avais rien à donner en échange d'un mensonge pieux. Il y avait trop de Réalité dans le champ du possible.

\*

Je pouvais dire n'importe quoi pourvu que rien ne *transparût* de cette vérité ordinaire où le cul est la seule explication valable. « Ils » ont vite

fait de tracer le graphe des relations et de vous impliquer dans la résolution de l'énigme. Quelquefois, « ils » vous font croire que vous avez de l'importance et que vous finirez par comprendre aussi bien qu'eux. « Ils » vous à-coq-pinent. Vous ressentez le soulagement recherché depuis toujours. Ça remonte à l'enfance. C'était déjà très compliqué. C'était souvent trop clair. Le Monde ne construisait pas avec des fragments, mais avec des essais. Plus rien ne pouvait changer. Et ça ne se compliquerait pas non plus. Ça deviendrait même plus facile à dire, avec le temps qui n'est pas du temps, mais de l'attente.

\*

J'avais le choix, bien sûr. Mais si je m'exprimais, on me démontrerait comment et pourquoi je choisissais mal. En pleine maturité mentale, je subissais la pression cognitive qu'on applique à l'enfant pour lui faire croire que l'adolescence existe et qu'il va tirer profit de cette longue initiation pour devenir un individu et un citoyen. « Ils » recommençaient.

\*

Y avait tellement de gosses illégitimes, dans cette Nouvelle Société de l'Homme Libre, qu'on s'en débarrassait quand ils posaient le problème de la filiation biologique. « Ils » faisaient deux lots : ceux dont le père était un minable étaient expédiés dans une Station Intermédiaire où on leur trouvait du boulot ; ils mouraient de maladies tellement courtes que des fois on se posait la question de l'assassinat ; d'où la présence du plus fin limier de la Police Nationale sur les lieux : Frank Chercos :: les autres avaient un père impliqué par filiation légitime dans les affaires du Monde ; ces gosses ne pouvaient *exister* ; on les expédiait avec un couple chargé de les éduquer jusqu'à ce qu'ils soient capables d'en faire autant ; personne ne revenait ; Fabrice et Constance de Vermort avaient été

condamnés à la Peine d'Infini\* et la sœur de Frankie figurait sur la liste de leur Voyage. Voilà toute mon histoire.

\* Lire *Dix mille milliards de cités pour rien* – Editions Le chasseur abstrait.

\*

...les canapés. Il y avait toujours un raisin sec au milieu. Je l'écartais avec le bout de mes dents et il fallait qu'il *chût* quelque part sous la table où les chats se le disputaient. On mangeait en rond. La table aussi était ronde. J'étais rond en principe. On n'arrêtait pas de tourner.

\*

Un ennemi est aussi un partenaire... C'est pas une partie d'échec avec des blancs et des noirs. Ce que tu gagnes, c'est dans l'action. Au passage ! Tu peux pas espérer vaincre l'inventeur de ce jeu, Gor Ur lui-même.

\*

— Vous savez, les paranoïas dépressives, c'est pas bien grave. On vit très bien avec. Prenons un exemple, si vous le voulez bien...

— On peut poser des questions avant ?

\*

Je me souvenais de ce lieu d'expérimentation. Un gros livre relié de cuir noir et usé s'ouvrait toujours à la même page. J'étais l'enfant qu'on retrouvait dans toutes les illustrations. Ça avait un charme fou, ces gravures au burin.

\*

On se regardait ensemble dans le miroir pour comparer les différences. Tous les êtres humains devraient se livrer à cet exercice de la symétrie. Me dites pas que vous n'avez pas un ami qui accepterait volontiers la comparaison.

\*

Il n'arrive rien tant qu'on ne vous expédie pas *ad patres* ou *ad infinito*. Ça n'expliquait pas pourquoi on me permettait de choisir à mon aise. On pouvait seulement voir comment. Et c'était le paradis, mec !

\*

Il avait des dents en or. Il les garderait pas longtemps, même s'il en avait besoin.

\*

J'allais nulle part et partout, comme un Dieu à qui on n'a pas demandé s'il a pas plutôt envie de mourir sur la Croix.

\*

Ça fleurait le croissant chaud et le crème. Illusions Intermédiaires, je sais. Les fameuses ii. Iiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

\*

J'étais mouillé. C'est comme c'est qu'il rouillait, mon Métal. Des fois, on me met un tuyau dedans et j' fais plus attention.

\*

Moi, l'homme seul, sans femme à ses côtés, l'homme du regard louche et des pratiques secrètes. Combiende temps avant de commettre l'irréparable ?

\*

*Tire sur la ficelle et le miroir tournoiera.* Elles tombaient du ciel dans le silence qui précède le cri.

\*

On regarde pas longtemps le vide. On le peuple pour ne pas épouser ses formes.

\*

Le temps ne fait pas partie des perceptions humaines, Frank. Le temps est créé par l'esprit. Le temps n'a pas plus de Réalité que tous les autres concepts explicatifs que rien ne fonde *intelligemment*. Il n'y a plus de temps quand il n'en est plus question. Ou alors une fraction de cette seconde dont l'esprit veut conserver l'imaginaire symbolique. Fraction née du plus grand dénominateur commun. Il faut diviser Frank et non pas le multiplier.

\*

Voilà à quoi on consacre une bonne partie de notre enfance : à se remplir les poches d'échantillons prélevés sur des momies d'autres victimes de l'Homme et de son ambition démesurée. L'Homme qui cède la place à la Nation et la Nation qui combat les autres nations dans un progrès que rien ne semble assez convaincant pour arrêter le massacre systématique entrepris par les Blancs au détriment des autres races qu'on nourrit d'illusions démographiques et spirituelles. Civilisations des pauvres, vous êtes mortelles. Vous combattez pour rien. Vos riches sont Blancs !

\*

Il y a pire que la dissociation par affinité. C'est une espèce de recomposition de l'être initial avec les moyens du bord.

\*

Une espèce de bonheur amusé remplaçait les apothéoses de mon enfance. Je n'éprouvais aucune fatigue. Aucun signe d'asthénie ni de phobopobie. J'injectais les liquides à l'heure prévue. Ça s'emballait pas.

\*

Je vivais LA minute d'une exploration qui devait à terme nous expédier dans l'Infini sans les moyens d'y repérer les points d'ancrage de notre destin commun.

\*

Je guettais la fissure, la trace du joint. Il y avait une limite. L'architecture trahissait une différence, mais comment, par quelle apparence qui échappait à mes observations fébriles ?

\*

Comment interroger ces grimaces de la mort ? Si je revenais, ce serait en momie. J'étais la momie supplémentaire. Ce qui expliquait l'état satisfaisant de la conservation et le nombre croissant des momies.

\*

Scientifiquement. J'analysais les échantillons. Je croisais les données. J'ycroyais, les mecs !

\*

Mais j'avais pas compris à temps que c'était ma condamnation. Je m'étais fait des illusions. Tant qu'on est pas lié au poteau, on n'y croit pas. Maintenant j'y croyais. Et je devenais rapidement une momie. J'allais revenir en momie et je repartirais avec des types destinés à la conservation. Ça pouvait pas s'arrêter ! [...] C'est ce qu'on appelle le paradoxe de la momie. Ça s'arrête jamais, même si les conditions sont réunies pour que ça s'arrête.

\*

C'est pas parce qu'on choisit qu'on change les choses. C'est têtù, les choses. On croit les reconnaître et on s'aperçoit trop tard qu'elles appartiennent aussi à quelqu'un d'autre.

## **Des fois que je touche la fibre et non pas le cœur**

Il avait le destin voyageur, Frank. Et il comprenait rien à ce qui se passait dans ce Monde de merde qui appartient aux uns pour leur plus grand plaisir tandis que les coupés du Monde se lamentent sur leur sort tragique. Frank appartenait à une troisième catégorie : ceux qui comprennent pas que c'est foutu d'avance. Il était pas seul, mais le regroupement était improbable compte tenu de l'égoïsme partagé par ces voyageurs centripètes.

\*

J'étais pas le seul à me fanatiser, mais moi, j'avais des excuses.

\*

J'étais dingue ou quoi ? En apesanteur, les liquides se mettent en boule, comme moi dans les conditions de l'enfermement. Qu'est-ce que je savais de plus de la colère ? La mort me touchait sans laisser de traces. Je voyais ce fragment de peau. Il était agité de gonflements noirs où la douleur exprimait ses causes. C'était une leçon. On m'approchait de la mort pour m'apprendre à lui résister. Je deviendrais l'armure de l'homme que j'étais. Ça chlinguait, mais c'était dans la joie.

\*

En fait, j'avais pourri dans la fiction et elle envahissait mon agonie. Si j'avais su, je m'en serais tenu aux Fables de La Fontaine. Ou à celle des Hadits. J'aurais été un autre con, le même, mais sans la publicité de fiction massive.

\*

Comme quoi faut pas cracher sur le Coran. Ses rêves sont ceux que l'homme se souhaite. Ya rien de plus beau que ces descriptions. Je m'en gavais. Les bouddhistes disaient : t'as fait c'que t'as pu ; c'est pas réussi ; et bé tant pis ; ça s'ra pour un autre tour. Ah ! les religions. Ça promet et ça tient on s'demande comment. Le hic, c'est croire. C'est le moment d'être con ou moins con, mais dans quel sens ça se joue ? On saura jamais. Ça limite la science. Or, j'étais dans la science, au mauvais endroit et au mauvais moment de la science. L'Humanité se posait des questions et répondait par des actes.

\*

On finirait bien par être moins cons. L'existence n'avait plus de sens sans ce petit recul dans la pauvreté. On passait beaucoup de temps à mesurer la différence, mais c'était pas évident.

\*

C'est déjà difficile de devenir moins con que les autres, alors moins con qu'on a été, imagine ! C'est pourtant comme ça que ça se passe si on a un peu de cette intelligence qui se reproduit par héritage génétique ou hasard des répartitions systématiques. Un enfant, ça se jette comme un dé et ça tombe bien ou mal.

\*

— Mes amis, prononça le type qui nous accueillait, c'est ici que s'arrête l'expérience et que commence l'aventure. Ya d'la place pour tout l'monde et pas de honte pour ceux qui vont renoncer quand j'aurais tout

expliqué. Les uns partiront pour ne plus revenir et les autres reviendront sans espoir de repartir. C'est la vie. On est tous des cons. Et on saura jamais qui est plus con que l'autre. Et inversement. Moi-même, comme vous le voyez, je fais partie de cette catégorie de cons qui acceptent de ne pas revenir ni de partir tout simplement parce qu'il faut des cons pour encadrer cette activité à la con qui consiste à mettre des idées dans la tête des cons pour que l'expérience soit tentée. Me demandez pas pourquoi j'ai fait ce choix. On vous demandera rien sur votre propre choix ni sur les raisons, pour certains, d'abandonner à une distance du but que personne ici n'est en mesure d'apprécier sans se tromper. On est tous de la même race et on est tous des cons, même s'il est impossible de trouver un lien de cause à effet entre la race et la connerie, et vice versa. Je vous souhaite un bon séjour initiatique et j'espère que vous ferez tous le bon choix

\*

On descendait. Ça bougeait sous nos pieds. Ils avaient enfoui toute la mécanique et elle se signalait par ses frottements, ses rotations décalées, une infinité de défauts d'usinage qui alertait l'esprit alors que le corps ne se posait plus la question du bien-fondé de cette assise technologique directement construite sur le Savoir et la Science.

\*

Le Monde nous précédait toujours. Je me demandais comment on meurt sur la route de l'infini où il faut compter sur les autres pour construire l'avenir.

\*

Elle avait ce désir de communiquer par la chair ce que j'avais aucune chance de comprendre avec les moyens de la conversation. C'est ça, l'amour : il en faut un pour aider l'autre.

\*

Il y en a dont l'histoire contient dans une réplique et d'autres qui ne sont pas à leur place dans la conversation. D'autres encore font parler le silence et l'obscurité.

\*

Et si je revenais, je revenais avec elle ? Si je choisissais de partir, me suivrait-elle ? J'étais dans l'angoisse et j'avais l'air d'un enfant parfaitement heureux de voyager avec les grands.

\*

Ça m'laissait perplexe, cette aventure de la reproduction de l'espèce dans des conditions qui n'avaient pas été prévues pour cette autre existence et ailleurs que sur la Terre. Les Grandes Révélations ne disaient rien de ce destin et les Martiens de Machu Picchu étaient en réalité des jardiniers en costume traditionnel à l'époque de la floraison de la courgette.

\*

J'allais jamais aussi loin que la prière. Je m'arrêtais sur les seuils de nos Temples pour me demander si j'allais un jour y faire la Noce. Elle préférait les gosses. Y avait pas d'religion pour ça, à part la Contraception.

\*

J'en avais rien à foutre de toutes ces théories paradoxales bonnes pour amuser les mémés en mal d'historiettes. Ma grande queue prenait des précautions. J'avais pas l'intention de résoudre des paradoxes au lieu de me concentrer sur des énigmes. J'avais au moins appris une chose de la vie : l'idéal, c'est quand même l'orgasme.

\*

Sous nos pieds, la « terre » frissonnait sans cesse. Je m'habituais pas à l'idée d'une énergie autre que tellurique à cet endroit de mon espace vital. Çame rendait nerveux et inapte à la conversation.

\*

J'aurais bien parlé, moi, juste pour me faire du bien, mais elle n'aimait pas les confidences, ni les miennes ni celles des autres. En fait, c'était ça notre point de rupture : j'avais besoin des autres et elle s'en passait.

\*

On discute pas longtemps avec elle. Ou alors il faut que ce soit très logique. Sinon elle finit par s'énerver. Elle tue quand elle s'énerve.

\*

J'avais toujours un temps d'avance sur la connerie des autres. Mais un autre con me contestait la primeur d'un attouchement qui venait de bouleverser ma conception du Monde. Il rouspétait dans les marges, tournoyant comme un singe qui retrouve sa banane dans la patte d'un

autre singe. Un singe de trop dans un raisonnement antigène. Le ver me parlait, mais à cause de cet autre con qui était plus con que moi d'une fraction de seconde, j'entendais pas.

\*

Vous finirez par lui faire un gosse qui ne demandera pas mieux que de se reproduire parce que c'est un bon prétexte pour baiser.

\*

Encore une chose que j'ignorais. Un détail sinistre. À cette allure, je serais expliqué avant de mourir. Je laisserais une œuvre. Ça n'est pas donné à tout le monde.

\*

Un homme, une femme. Un ver, un ver ! Le futur est hermaphrodite ou n'est pas ! Non mais c'est qui qui choisit avant que ça soit clair ?

\*

J'étais pas fier. J'avais choisi de revenir dans la merde alors qu'on me proposait de jouer encore. J'avais cette possibilité de devenir un gossadulte et d'avoir une descendance de verhumains.

\*

Ici, les livreurs de pizza sont vraiment des livreurs de pizza.

\*

Du sans-gêne et de la souplesse d'esprit, il en faut pas plus pour devenir parfaitement socialisé.

\*

— J'étudie comment on nettoie les choses que les gens salissent, nous expliqua-t-il. Ça en fait, des choses !

\*

Ya des perplexités qui en disent long sur ce qu'on perd comme temps à accepter des exigences qui réduisent l'être à la dépendance.

\*

Ça m'revenait, des fois, les péripéties qui servaient de faits probants à mon jugement en attente.

\*

On était dans les gros calculs, les calculs de masse, les calculs qui nécessitent toute la capacité du cerveau à se mordre la langue avant de la donner au chat.

\*

Ya pas comme les excuses avant les reproches. Ça m'sauve rarement des coups mortels, mais j'essaie toujours, des fois que je touche la fibre et non pas le cœur.

## Ce que c'était, les clopinettes...

La nuit, j'étais seul et j'avais froid. J'actionnais les petits leviers de mon apparence.

\*

Le Monde s'articulait dans mes cassures parce que je l'envisageais avec trop d'actes improbables et pas assez de connaissance pratique. L'homme ne mourait pas, il perpétuait son expérience sans témoins.

\*

Moi, je comptais sur les progrès de la science. Lui, il comptait sur les promesses du commerce. On n'était pas si différents que ça.

\*

Ma confiance dans les progrès de la science ne m'autorisait pas à avoir de l'espoir. Je vivais d'allocations, pas de chance.

\*

J'ai pas vraiment trahi. Je parlais en dormant.

\*

J'ai obtenu un crédit de commisération pour faire construire cet observatoire de l'Autre. C'était pas donné, mais faut que jeunesse se passe, surtout quand elle est condamnée à la douleur et à ses affres.

J'avais peu voyagé. Pas grand-chose à raconter aux murs. J'évitais les sujets qui m'fâchent.

\*

Je me voyais plutôt finir dans un musée avec les autres exemples de la malchance et du malheur, de la douleur aussi, de cette douleur infernale dont je n'oublierais jamais le corps destiné à lui donner raison au lieu de me rendre fou, ce qui m'aurait sauvé de la dérision comme moteur de mes pensées intimes. Je pourrais jamais rendre heureux quelqu'un.

\*

Au fond, c'est ce qui nous enfonce le mieux, ce degré de sociabilité qui vaut plus cher sur la place que le niveau d'instruction lui-même très au-dessus du niveau d'éducation qui ne vaut rien dans la balance. Mais j'avais pas acquis beaucoup d'instruction et l'éducation était pour moi un mauvais souvenir. J'avais fait l'effort de me « sociabiliser » sans trop emmerder mon prochain. J'avais des rêves au lieu d'en avoir un comme le recommandait le bon sens chinois et le Monde m'apparaissait comme la lente destruction de ce qui aurait pu avoir lieu si les uns ne s'en prenaient pas aux autres pour les contraindre à gagner du pognon et de l'estime. J'aieu mon erreur de jeunesse.

\*

Et la science progressait si lentement que l'espoir, ce palliatif de l'attente, était inconcevable.

\*

On en était pas à adapter les programmes en fonction de l'idiosyncrasie du malade qui accepte de les visionner pour ne pas passer pour un con. Y avait rien de tout ça dans notre société avancée. Pas de zones technologiques laissées pour compte à des minables réputés connectés au Monde et à ses flux corporatistes. Pas de zones organisées autour du Pouvoir avec la Surveillance comme vecteur des relations sociales. Et pas question de bonheur en dehors de la pratique exacerbée de la pudeur continuellement outragée par la pornographie et ses corollaires programmés par la publicité et de soi-disant oeuvres de l'esprit dont la paternité revient à des auteurs « patentés ». On en était toujours à pallier la douleur des corps touchés par les effets collatéraux dont la liste, paradoxalement, s'allongeait sans donner à prévoir la dernière douleur imaginable. On devenait de plus en plus vieux et de moins en moins civilisés, donnant beaucoup aux recherches expérimentales et rien ou pas grand-chose à la colère. Y avait que l'vieux Frank pour risquer de paraître complètement inutile. Il se sentait seul face au pari de vivre encore quitte à revivre sans cesse les mêmes péripéties. On meurt en plein rêve.

\*

La drogue, les amis, c'est comme les préceptes religieux : c'est bon un temps, ensuite ça devient problématique sur tous les plans de l'activité onirico-orgasmique : notamment, c'est pas possible sans toujours plus de fric, ce qui t'intègre malgré toi : tu deviens citoyen ou tu le redeviens si t'as commencé sur le tard : tu finis par te mettre à voler honnêtement, comme un employé du Monde qui ne demande que ça : que tu travailles et que tu dépenses sans compter : ya des banques pour ça : les banquises.

\*

Je savais de quoi je parlais quand j'en parlais à un ami qui m'abandonnait sous prétexte qu'il avait trouvé le moyen de me sauver.

\*

J'étais bien, là-haut. Je savais combien ça me coûtait. Mais qu'est-ce que je pouvais me payer pour faire comme les autres ? Rien. Y avait rien d'autre sur ma liste des produits récréatifs. J'étais pas le seul. Je pouvais voir d'autres plates-formes immobiles au-dessus de la rue, des gens qui sortaient pas avec les autres et les autres impossibles à identifier avec exactitude. On communiquait pas, sauf par signaux optiques, sans conventions, sans rien pour nous rapprocher mentalement. Ça ne voulait rien dire. Comment inventer les protocoles sans au moins une contribution commune ? Je réfléchissais à ça tous les soirs avant de m'endormir.

\*

Ya pas d'expérience sans la possibilité du fanatisme.

\*

J'espérais seulement me trouver du côté de ceux que la nature avait préparés pour supporter les bienfaits de cette substance qu'on devait peut-être à un connard qui l'avait découverte par hasard, comme Goodyear la vulcanisation du caoutchouc.

\*

— Toujours la critique avant les bœufs, dit Bernie. C'est pas comme ça qu'on arrive.

Il voulait dire que lui, il y était arrivé parce que ses bœufs étaient devant. Mais ils avaient toujours été devant ! Alors que je souffrais de les avoir après !

\*

Ça clochait en surface, mais c'est en surface qu'on voyage toujours, même quand on est au fond.

\*

La solidarité féminine. Faut faire avec. Si on était solidaires, nous, les mecs, ailleurs que dans un stade où on finit dans l'extrémisme, ça se passerait peut-être mieux au niveau du travail et des loisirs que dans l'égoïsme et la jalousie.

\*

Dans le miroir, ce type, c'était moi. Je me reconnaissais. Pas de problème de ce côté-là. Moi c'est moi et les autres c'est des cons. Je m'voyais me voir, dit quelqu'un. Ya pas plus vrai. Mon décor à moi n'avait rien à voir avec la verdure et les douces coulures de l'eau qui prétexte la nudité et finit dans un reflet somme toute infidèle et exact. Des subtilités de la conversation à usage intime. Ça m'parlait plus. J'avais commis une erreur de jeunesse et plus rien ne me parlait comme mon aspect de poubelle sentimentale.

\*

J'ai toujours été une espèce de preuve du contraire. J'en ai reçu, des coups, à cause de ce défaut de constitution.

\*

Moi je me cachais dans l'être, ce qui m'interdisait certaines faveurs comme la maison secondaire et les aventures d'un soir.

\*

On avait cette part de peur primitive qui nous déconnectait de la Réalité et tout le reste pouvait à n'importe quel moment tenter l'aventure de la pire des douleurs qu'on puisse s'infliger : la vérité.

\*

Faut ici qu'je rappelle que la Philosophie envisage les deux domaines de notre influence sur l'existence : la Connaissance et l'Action. Sous l'influence des religieux et des artistes, on a ajouté l'Éthique, associée à la Connaissance qu'elle bride en toute justice, et l'Esthétique, chargée de contenir les dépassements de l'Action. Finalement, la Philosophie, dénaturée par ces garde-fous, ne sait dire que « c'est bien » ou « c'est beau ». Si elle ne dit rien, c'est que c'est moche et mal. Ou bien elle choisit de le dire et on trinque, par exemple en expirant sous les ruines d'un combat. C'est d'ailleurs à ce niveau qu'on se bat : on est rarement d'accord sur les questions de morale et d'art, d'où les frontières, les ghettos et autres mellahs.

\*

J'étais fait pourquoi ? Certainement pas pour briller autrement que dans l'exploit. J'avais aucune disposition pour l'Art ni pour les métiers du

Droit. La Science faisait de moi un champ d'expérience et de confiance mutuelle...

\*

Peut-être. Je veux dire : peut-être que c'est moi. Et si c'était un autre ? Si je servais à quelque chose, une fois dans ma vie, détaché à jamais de ma fonction parasitaire.

\*

Je m'étais battu, je le savais. Pour qui ? J'espérais confusément que ce fût pour les miens.

\*

J'avais une vague idée de ce que c'était, les clopinettes. Un type comme moi en vit sans se révolter contre la hausse des prix et les pertes de temps qui réduisent la vie à des nostalgies ridicules.

### **Exister avec au moins une chance d'en témoigner**

S'il avait lu mon rapport, comme il le prétendait, il avait noté mon côté amateur, celui qui n'apparaît que dans mes rapports, en marge des conclusions que j'assène à la société et à ses existences prolifiques ou rien. Voilà où j'en étais. Voilà d'où je ne sortais pas. Et voilà pourquoi. Kikenveudmésalad ?

\*

Je savais bien où ils en étaient. Tu te lèves le matin sans te demander ce que ça va te coûter et tu continues sans regarder à la dépense. À ce train-là, ce sont les autres qui s'usent et qui finissent par ne plus servir à rien. Ça t'empêche pas de mourir, d'accord, mais sans souffrances qu'on pourrait qualifier d'inutiles si on servait à rien !

\*

J'ai jamais vu une femme perdre patience avant que ce soit le moment.

\*

On pratique l'homophilie pour tromper les autorités. Sans amour, on devient triste et ils finiraient par poser les bonnes questions.

\*

Il y avait du monde ! C'était peut-être LE Monde ! On m'a déjà fait le coup !

\*

Deux segments de mon existence cohabitaient dans deux endroits différents. J'suis pas doué pour les complications temporelles. J'ai besoin de concret pour comprendre et saisir.

\*

On n'a jamais quitté ce qu'on retrouve avec une joie telle que le Monde paraît dérisoire et la vie exubérante comme la foison des rêves qui la fonde.

\*

Je suis venu détruire le corps de mon ennemi... J'ai jamais saisi l'importance de la modération, d'autant que dans cette société de merde, les modérateurs ont l'esprit aussi tordu que le mien, mais dans l'autre sens. Après tout, je fais le mal en exerçant la violence, ce qui vaut toujours mieux que de le faire sournoisement. Les serviteurs de l'État, de l'Administration et de la Justice savent de quoi je parle. Un magistrat qui envoie les innocents au suicide est assez lâche pour ne pas reconnaître sa responsabilité ni s'excuser en dehors des procédures qui protègent sa sinistre corporation de foireux de l'honneur et du bien. Un autre balance des gosses en prison parce que leurs jets de pierre ont accidentellement causé la mort d'une autre enfant qui aurait sans doute fait la même chose, mais sans tuer personne. Et on n'inquiète pas le poivrot qui fait la même chose avec une bagnole ou le patron qui réduit le capital humain à la mendicité et à l'exploitation de ses enfants qui deviendront grands eux aussi. Ces crapules du bon sens me servent de contre-exemple une ou deux fois par mois et j'exprime ma joie en m'en prenant au corps d'un ennemi qui a peut-être été mon ami ou le sera possiblement demain.

\*

Voilà bien la meilleure manière de gagner beaucoup plus que ce qu'on perd connement. Mais je ne vais pas plus loin. Je sais pas aller plus loin. Je deviens flic par inaptitude à être un homme qui prend en main son destin mesuré à l'aulne du temps et non pas de cet instant qui cloue le bec aux concitoyens larvaires que je traite comme des frères uniquement parce qu'on a un point commun : la trouille, les affres de l'occupation, la hantise de la torture ou pire du bannissement, le domicile fixe dehors et la nourriture des restes, la lente détérioration des organes et la pensée

obsessionnelle qui donne son avis dans un délire dont personne n'a aucune chance de comprendre la priorité.

\*

Comment voulez-vous qu'on progresse avec des juges péteux et des bougnats illicites ? Les uns ne s'excusent jamais et les autres font baisser les prix. On trinque.

\*

Les rues se remplissaient de haine et d'indifférence, ce qui ne constitue pas autant de délits.

\*

Ses yeux appartenait à un type qui comprend parfaitement deux ou trois choses qui lui permettent de gagner sa vie et rien à tout le reste qui est peut-être ce qui pour vous a le plus d'importance. D'où les chocs frontaux et le déséquilibre des forces.

\*

Lui derrière une grille, moi en plein air et sans doute en pleine lumière. J'acceptais le deal sans enthousiasme. Voilà comment ça commence.

\*

J'étais pas mécontent d'ailleurs de perdre ce qui me restait d'intelligence au profit d'une existence monotone peut-être, mais pas si différente de celle à laquelle je m'étais habitué depuis que l'enfant était mort en moi.

\*

Que faisait-elle des minutes ? Ce qu'elle voulait, je suppose. Et ça ne me disait pas grand-chose sur le personnage.

\*

Quelquefois, les circonstances posent les questions à votre place, parce qu'évidemment, on est encore dans l'humilité et le doute.

\*

J'avais encore de l'avenir, même si l'enfant que j'avais été n'était plus de ce Monde. On peut pas tout avoir et rien payer, comme dit la sagesse populaire.

\*

J'avais une vie pas très utile à l'existence et pas les moyens de m'en passer pour monter d'un étage. Je sortais de l'enfance.

\*

Je comptais bien m'en aller sans souffrances inutiles. Et aller nulle part pour satisfaire mes convictions.

\*

Je pouvais passer une bonne nuit avec cet enfant qui respirait à peine tant il était nouveau. Il avait pas encore compris qu'il faut respirer à plein

poumon cet air saturé de fausses nouvelles et de promesses illusoires. Il faut le respirer à fond pour apprécier la détresse de l'être et la prépondérance de l'inhumain. Mais qu'est-ce que je vais faire de ce gosse qui croit tout savoir parce qu'il se sent lutter contre un Monde qui ne lui montre que le bout de son nez ?

\*

Ya une sacrée différence entre travailler pour et travailler avec. Moi je travaillais sans et rarement contre.

\*

J'en ai eu des tas, de ces moments qu'il faut passer entre les autres moments. J'appelle pas ça l'attente, parce que l'attente, elle est merveilleuse ou ce n'est pas de l'attente, c'est de l'espoir.

\*

On se fait pas. On se défait même, si on a eu la chance d'être construit par des parents aimables. Mais ils n'ont pas tous la chance de voir leur enfant réussir là où ils ont échoué, alors ils se font rares, les parents aimables.

\*

Les aventures sont semées d'embûches, sinon il paraît que ce sont pas des aventures, mais des circonstances. Je veux bien apprécier la nuance à condition qu'on me demande pas de dire ce que j'en pense.

\*

Posée comme ça, la question faisait douter de ma santé, mais je me comprenais, je comprenais ce type sans qui je ne suis plus qu'un personnage et le Monde un prétexte.

\*

Laisse tomber ce que tu aimes si tu veux manger à ta faim.

\*

Coller, c'est son métier, du moins en surface. Moi, j'étais un emmerdeur, en profondeur. On n'était pas fait pour vivre ensemble.

\*

La révolte maintenant, moi qui ai toujours respecté le silence des autres !

\*

Normalement, on se pique avant de piquer les autres, s'il en reste. Et si on les pique avant, c'est pour mieux se piquer, avec la bonne cette fois. Voilà ce que tout le monde peut comprendre.

\*

Je débarquais, moi, à cette époque-là, et mon idée nationale n'allait pas plus loin que la peur de l'inconnu. J'avais tout lu sur le sujet. Si t'as pas peur de l'autre, c'est que tu n'y crois pas.

\*

Pourquoi avais-je sombré dans cet oubli qu'on ne peut pas confondre avec l'amnésie parce que ce n'est pas un symptôme, mais un agent de la Réalité.

\*

Les Révélations appartenait au cycle des Crimes contre l'Humanité parce qu'elles en avaient toutes favorisé l'apparition aux points clés de l'Histoire.

\*

Je sentais la substance, ses effets destructeurs de l'inutile qui peuvent donner l'impression de pouvoir créer à son tour. S'il s'agissait de passer après le Dieu de la doctrine officielle, c'était le meilleur moyen d'exister avec au moins une chance d'en témoigner.

\*

Ça sent la merde dans l'intervalle qui construit leurs discours sur la personne.

\*

On ne revenait pas sans cette autopsie de la molécule vitale. C'était perdre un temps fou pour ne pas perdre la face et l'économie souterraine de cette face montrée au Monde pour ne pas se laisser dominer patriotiquement.

\*

Donc, je communiquais. C'était une bonne nouvelle. J'étais sûr qu'il y avait d'autres nouvelles assez bonnes pour établir les bases solides de l'extase. J'essayais de mettre de l'ordre à l'intérieur, sachant que mes chances de revivre dehors se limitaient à la paralysie totale et donc à la dépendance sur tous les plans de l'existence. Qu'est-ce que je possédais qui ne pouvait pas m'être totalement arraché ? L'enfant, l'homme, l'erreur initiale et l'aventure qui se termine mal. Avec ça, je pouvais amuser la galerie et en profiter pour dénoncer les aspects destructeurs de la Réalité. J'écouterais aussi les échos, à travers des murs si c'était ce qui m'attendait en cas de survie. « Ils » ne reconstruisaient pas ce qu' « ils » avaient déconstruit selon une méthode irréversible. J'attendis longtemps.

### **Sinon, j'serais devenu autre chose...**

C'était con de se quitter sur des mots d'amour qui n'avaient plus aucune importance. Je dressais ma queue dans cette lumière.

\*

Il n'était rien. Ça simplifiait les choses et les relations. Ce qu'il préférait dans la vie, c'était la douleur de l'autre. Il n'en provoquait jamais. Il comptait sur la chance. J'allais peut-être souffrir moi-même, qui savait ?

\*

Ça fait du bien, je sais, continuait ce type. Mais c'est  $\emptyset + \emptyset$ . Tu comprends ? Moi ya longtemps que j'ai compris. J'ai pas eu besoin de changer de sexe et de mourir vivant. J'me tiens à carreau. Je descends et je monte. Pour moi, c'est pareil, descendre et remonter. Je connais l'ascenseur comme si on était de la même famille. De quelle famille tu es, toi ?

\*

Je sentais bien qu'il fallait que je remontasse. Ça m'inspire le subjonctif imparfait, moi, ces trouilles du combat !

\*

Quand je suis remonté à la surface, l'endroit paradisiaque avait changé. Les rupins participaient à la restauration des lieux. Ils suaient comme des hommes.

\*

Des mouches tournoyaient. Un pauvre type les chassait en s'excusant. Ce n'était pas moi. Mais ça aurait pu.

\*

C'est le défaut de notre cuirasse. On détruit par esprit d'équilibre. C'est incohérent.

\*

Je sais bien, patron, qu'on ne meurt pas si on est déjà mort ! Mais la sensation est la même. La même angoisse de l'athée que l'odeur de l'encens rend vulnérable.

\*

On ne vous réduit pas au légume sans vous communiquer une certaine inconsistance face au plaisir.

\*

Plus personne ne pouvait agir sans sacrifier du temps et du fric. Dans un système qui spéculé en temps réel, le gagnant est celui qui ne perd pas.

\*

L'idée de me rendre utile ne m'enthousiasmait pas, mais je riais comme un fou...

— ...pour ne pas leur mettre la puce à l'oreille.

Exact.

\*

Quelqu'un avait crevé mon œil et je n'arrivais toujours pas à en parler.

\*

J'étais revenu parce que j'avais le mal du pays. J'avais pas mal aux bras, seulement au morceau de Patrie que j'avais emporté avec moi.

\*

— Tu devrais rentrer chez toi, Frank, et leur dire que tu les aimes. Ils ne te croiront pas, mais ils auront l'impression de t'avoir vaincu. Ne leur gâche pas leur plaisir, sinon ils te le feront payer le jour où tu les quitteras une bonne fois pour toutes.

\*

Elle voulait qu'il sache comment on se reproduit. Mais à la place où les hommes portent fièrement l'instrument de leur malheur, il n'y avait qu'une espèce de nombril qu'elle appelait prépuce sans vraiment savoir ce que c'était. En tout cas, c'était par là qu'il pissait. Bon.

\*

Les ravissements de Larra, le robot connecté aux protéines du bonheur qui sont aussi celles du malheur. Elle avait les moyens de faire la différence. Pas moi.

\*

Je gagnais du temps ou je le perdais. J'pouvais pas faire les deux choses en même temps sans m'annuler, psychologiquement parlant.

\*

Le temps est linéaire, donc le temps est une fiction aussi agréable que l'infini à un esprit humain qui, Messieurs, est aussi capable de croire aux foutaises du Coran, de la Bible et de toutes ces conneries qui n'ont jamais amélioré les conditions d'existence des pauvres tributaires que nous sommes vous et moi.

\*

Comment un pareil cerveau pouvait-il contenir dans une aussi petite tête ? Je n'avais pas cette chance et on pouvait se demander à mon sujet pourquoi un cerveau aussi petit occupait une tête qui aurait pu en contenir

plusieurs de cette taille. Ce qui ne changeait rien à la ressemblance. C'est fou !

\*

Ils n'avaient encore rien conçu pour ce genre de solitude, à part les domiciles impossibles à fixer.

\*

J'irais chercher le naturel là où il se trouve, en moi. C'est-à-dire ici, dans ce monde de merde qui veut pas changer et qui change l'existence parce que le temps est de son côté, par l'usure et la fatigue, la paranoïa et le suicide, l'espoir miné et la réalité obsessionnelle. L'imagination nous a mené au bord de l'abstraction. Ce qu'on éprouve en ce moment, c'est le vertige et le collapsus. On a tout prévu, sauf le possible.

\*

On s'enfonça un peu plus dans les draps. Le Monde disparaissait au profit de l'intimité. Je me sentais heureux. Je ne pouvais pas lui avouer ça !

\*

Un poisson traversa la pièce, preuve que j'étais pas aussi frais que je l'espérais. S'il sortait, il m'enfermait. Et s'il revenait, j'avais le temps.

\*

On vous a pas appris à achever la victime avant de passer à autre chose ?

\*

À quoi tient la seconde suivante ? À des connards qui n'ont pas l'intention de survivre à la douleur.

\*

... ces confidences qui traversent la réalité pour imposer leur vacuité à ceux qui n'en attendent rien.

\*

Voilà comment on tourne en rond au lieu de faire la guerre. La différence entre la ligne droite qui ne conduit nulle part et la ligne brisée qui y conduit toujours, là où on veut pas aller.

\*

Quand la piétaille entre dans la contradiction au lieu de se limiter à la conversation courtoise envers les supérieurs, le sémiologue que je suis se met à soulever ces pierres pour nourrir sa connaissance de la hiérarchie.

\*

C'était mon film, celui que je verrais pour la première fois avant de mourir. Rien n'est plus triste que de se voir mort. Ça m'arrivait tous les jours. J'ignorais de quoi je mourrais, et elle était là, tantôt lente comme un insecte, tantôt plus vivace que sa proie. Je n'avais eu aucune vision de ce destin. Pourtant, j'en ai, des visions.

\*

Quand j'étais enfant, j'avais été effrayé par un syrphe que j'avais pris pour une guêpe. Mon père (lequel ?) m'avait expliqué que la nature a donné à certaines créatures inoffensives et par conséquent vulnérables le don de se faire passer pour d'autres créatures qui, elles, sont dangereuses et parfaitement capables de tuer leurs adversaires sans avoir à user de subterfuges.

— Dans la vie, Frankitounet, t'es un syrphe ou une guêpe.

Qu'est-ce qu'il était, lui ? Qu'est-ce qu'il avait rêvé de devenir ? Il demeura parfaitement obscur sur ce point et j'ai éprouvé longtemps le désir de le clarifier. Entre son silence obstiné et lâche et mon désir légitime et inassouvi, il s'était passé ce qui se passe toujours quand ça arrive avec une netteté aussi évidente : la rupture qui remplace avantageusement l'agression commise par le fils sur le père et l'humiliation qui rendrait celui-ci parfaitement improductif dans sa relation à la société.

\*

Ce n'était pas l'injustice qui me révoltait, mais ce qu'elle rendait aussi inepte que le discours d'un parano.

\*

Humpty-Dumpty fait constater à la charmante Alice (bbbblllllllll...) que l'année ne fait cas que d'un seul anniversaire, alors que les non-anniversaires font une différence dont nous sommes tous les heureux bénéficiaires ( $365 - 1 = 364$  non-anniversaires). Pour les diplômes, c'est pareil, à ce détail près que le facteur *temps* est inconnu :  $X - \text{diplôme} = (X - \text{diplôme}) \text{ non-diplômes}$ .

\*

Moi, si je m'agite pas, je parais suspect.

\*

Remarquez bien qu'après tout ce ramdam, je me sentais aussi peinard qu'un gosse qui sait ce qu'il mange et qui ne mange pas comme les autres. J'ai toujours eu cette prétention au bonheur trouvé avec d'autres moyens que ceux qu'on impose à notre conscience. J'ai creusé partout. J'ai rencontré des semblables. Ça devait arriver et c'est arrivé.

\*

— J'en ai marre d'attendre, dit-il en s'enfonçant dans la moelle d'un fauteuil.

J'en avais marre moi aussi, mais pas d'attendre. Marre d'agir, de ne pas prendre le temps de faire autre chose que ce que tout le monde fait : agir. On est des agissants et il se plaignait d'être différent du commun des mortels. Quelle prétention !

\*

Je travaillais parce que c'était ce que j'avais de mieux à faire. Sinon, j'serais devenu autre chose.

### **On peut pas être tous riches. Ni tous pauvres...**

J'aime pas grand monde sur cette terre. Je hais tout ce qui dépasse mon entendement. Les domestiques me font gerber.

\*

J'ai toujours eu un faible pour les bassins. La rivière emportait mes frégates, les bassins me laissaient le temps de m'imaginer qu'elles ne quitteraient jamais le port sans moi.

\*

J'aime pas les jubilations des dépendants. Ça me rend nerveux. On est assez comique comme ça.

\*

Je suis proxo parce que je m'infiltré. En plus, j'explique rien, alors ça intrigue et on se met à faire la morale à Lolo parce que Fifi est discret sur les activités secrètes de sa hiérarchie.

\*

Trop de contraintes judiciaires, ça vous limite à l'étude sociale et ça finit toujours dans la vulgarité. Ya pas plus vulgaire que le déjà-vu. Je m'y connais. Je m'intéresse aux choses, moi. Je les vois, les choses, et elles me parlent comme si rien d'autre n'existait.

\*

Qu'est-ce que je foutais là à fréquenter des rupins qui attendaient de moi que je les étonne avec les récits de ma passion ? Le monde n'a changé que sur des points de détails. Ils voulaient que j'en fasse un plat, de résistance si possible, mais je ne donne pas facilement ce qui m'appartient.

\*

L'intensité du bobo est ma limite.

\*

Sous les arbres, on sentait la mer et les coquillages. Cecilia aussi sentait le crabe, la roche où s'accrochent des mollusques têtus, le filet d'écume qui reste sur la peau, frémissant comme l'huile sur le feu.

\*

Elle se frottait aux fleurs pour les priver de parfum.

\*

En avoir marre. J'avais entendu ça dans la bouche des vieux qui attendaient de crever dans je ne sais plus quelle zone où j'avais atterri pour les besoins d'une enquête. Ils en avaient marre de quoi, ces ancêtres ? On leur injectait de la douleur à leur demande, des petites douleurs traumatisantes qui redonnaient un semblant de compassion à leurs visages effondrés comme des murs. J'étais jeune à l'époque et je haïssais les leçons données de force à mon esprit cavaleur. Je doublais des doses en pissant dedans. Et ils appréciaient ma complicité. J'aurais pu hériter de leurs économies si j'avais voulu. Je n'aurais pas été le seul à profiter de la situation. Mais peut-être le seul à me faire coincer. Je ne sais pas où j'avais appris la prudence, ni de qui je la tenais.

\*

J'aime dresser ma queue dans les circonstances, pas dans le secret des draps. Elle croit que je vais partir sans me poser la question de mon influence sur le cours des choses. Elle se met le doigt dans l'œil. J'ai l'intention d'agir par pression constante. Comme sur la peau d'un fruit. Il finit toujours par crever à cet endroit que personne n'a choisi à ma place. Ça m'impressionne.

\*

J'ai pas l'esprit aux finasseries aujourd'hui. Je veux en finir avec les salamalecs. Vous pouvez penser ce que vous voulez de moi. Je continue, accroché à la branche au lieu de jeter une bouteille à la mer. Va y avoir de l'action ! Je serai au cœur de cette tourmente. Tout finit dans le vortex provoqué par l'agitation de la surface.

\*

J'attends l'eau où croupissent les mollusques qui ont le sperme voyageur. J'aime cette imprécision de la chute. Personne ne peut en suivre le fil parce qu'il n'y a pas de fil. J'éclabousse une marée montante.

\*

On assistera au combat du métal et de l'urine, K. K. K. contre Gor Ur, match nul comme d'habitude, faut pas décevoir les foules qui rêvent d'abord d'inégalité et fraternisent dans l'opulence d'un soir de fête. La liberté consiste à être là en dépit du salaire de misère et des péripéties familiales qui forment le lit du répertoire du prince et des discours politiques de son vainqueur potentiel.

\*

Ces histoires de famille, c'est d'un compliqué ! Il en faut pour la télé, sinon le peuple s'ennuie et au lieu de monter sur les barricades, il s'arsouille. Faut pas non plus qu'il s'arsouille trop, le peuple. Ya des dépassements qui coûtent cher à la société. L'équilibre n'est pas facile à trouver, mais bon, ces rupins fabriquent des politiciens adroits à défaut d'être totalement crédibles.

\*

Je passe toujours pour un con quand le moment est mal choisi.

\*

Touchée, la valetaille. Je sais comment les traiter moi aussi, ces besogneux du service rendu. Je serais riche, tiens, si j'étais pas si honnête. Mon honnêteté, ça me rend pauvre. Tandis que toi, t'es pauvre parce que t'es pas riche.

\*

Il boude, le grand patron. Mais sa tête n'a pas cessé de contrôler les flux internationaux. Le domestique relaie discrètement des données paramétriques d'une importance capitale pour l'équilibre de nos forces face à l'adversité.

\*

Je ne me serais jamais amusé autant de ma vie si ça m'avait amusé. Je n'avais même l'air de m'amuser. Je tournoyais pour perdre le sens de l'équilibre et avoir une bonne excuse pour m'éclipser avec les grands.

Chaque fois que je posais mon cul sur leurs chaises de fer forgé, je crépitais comme un aimant et on me posait des questions que je prenais à la légère.

\*

C'était dense, très dense. Moi même j'avais du mal à saisir le sens à donner ou à prendre. Je collectionnais les zéros. On aurait pu avoir pitié de moi. Mais je me dressais sur les cadavres de mes mauvais calculs stratégiques, comme un général menacé par la disgrâce. Rien ni personne n'aurait d'importance s'il m'arrivait malheur.

\*

Pendant ce temps, le monde disparaissait dans les flux, les flux remplaçaient le monde et je n'avais plus aucun sens. Non, merci.

\*

Il leva le pouce pour me signaler la présence constante des satellites de l'écoute universelle. La PCSEU. Putain ! Ça sonnait bien, surtout en anglais. Pisse est-ce you ?

\*

Rien dans le ciel, pas un oiseau de mauvais augure comme ils avaient l'habitude d'en lancer aux trouses des déserteurs et des renégats. Qu'est-ce que j'étais, moi ? Ni l'un ni l'autre. J'avais simplement renoncé à passer pour un con aux yeux de ma famille. Et je me retrouvais dans cette zone où rien n'est mesurable si on ne s'en approche pas assez.

\*

On était bien loin de l'imagination. À force de fantaisie, on n'était plus inspiré par la réalité, mais par ces fictions purement formelles qu'on prenait pour les trésors de l'esprit aux prises avec la fatalité.

\*

Le film qui défilait sur l'écran de ma trouille mettait en scène un enfant qui en savait trop et qui était en même temps jaloux de la connerie intrinsèque de ses compagnons de jeu. Une enfance habitée par le sexe et peuplée de sexes probatoires. J'avais été au cœur d'une expérience scientifique, mais les vieux ne m'en avaient jamais rien dit.

\*

Je pouvais entendre le bruit de leurs activités. Ils n'arrêtaient pas de creuser, dans tous les sens. Mais ce que préférait le vieux, c'était creuser vers la surface, à cause de la lumière dont il aimait les effets sur la peau de ses semblables. Ils étaient tous couverts d'une sueur constante. Ils avaient des dents parfaitement blanches et leurs enfants apprenaient en jouant.

\*

On me montra comment creuser la roche. Là-haut, promettaient-ils, tu creuseras la surface. Et ils me pinçaient comme si je devais sortir d'une hallucination dont j'étais le seul responsable.

\*

Le temps ne pouvait pas avoir passé en si grande quantité ni menacer de multiplier les difficultés pour que rien d'autre n'arrive jamais. Je me laissai conduire à la limite où la roche semble se finir. L'endroit était obscur. J'étais empalé sur un poing qui constituait toute ma force. Ça avançait vite !

\*

J'améliorerais peut-être mes techniques d'approche de ce monde compliqué par les hommes et ignoré par les bêtes et les idiots. J'avais ma place parce que je me distinguais nettement de l'utile et de l'agréable. La nuit est une habitude ou c'est un mal nécessaire.

\*

Le sol demeurait obstinément noir, sans la trace attendue d'une civilisation dont je pouvais être le témoin ou le fou. Était-ce la terre ou une matière inventée par l'homme pour cacher la trace de ses travaux destructeurs ? Je relevais des fragments parmi ceux qui m'avaient atteint. La seule vie possible était la nôtre. Çadevait vouloir dire quelque chose, mais quoi ?

\*

J'avais jamais vu un Noir avant d'en avoir vu autant. Pas même dans un miroir.

\*

En principe, quand j'ai les foies, j'avale rien qui ressemble à la vie

\*

On se sent moins noir quand on vous affranchit.

\*

— Si tu ressens une douleur aiguë dans l'œil droit, Frank, t'inquiète pas. La traversée du champ visuel est un peu douloureuse pour les profanes.  
— Un peu ou aiguë !

\*

Le désert changeait. On approchait d'une oasis. Les grandes nations de ce Monde sont : l'Arabie, le Japon, les USA et la Germanie. La France, c'est de la merde et les Chinois ont intérêt à le rester. Les quatre drapeaux flottaient dans une immobilité tétraplégique. Le vert, le rouge, le bleu et le noir. C'était beau comme la rencontre d'une aiguille et d'une botte de foin.

— Pas de politique, Frank ! On n'est pas spécialiste. Il a fallu que ça tombe sur les quatre langues les plus difficiles du Monde.

\*

Je crois que ça doit être vachement amusant de rester riche alors que tout va mal pour le reste de l'humanité.

\*

Comment un pauvre peut-il mesurer cette part qui est forcément plus qu'un fragment du bien commun ? Il nous manque cette éducation. On est vraiment des cons.

\*

Roggie me parlait du Monde et des inconvénients de la richesse. Il connaissait tous les riches, les nouveaux comme les héritiers, et il n'avait jamais écrit un bouquin là-dessus. Il ne savait pas écrire non plus, mais ça n'expliquait rien. Il prenait des notes en marge de ses lectures. Il me les montrerait si je consentais à consacrer un peu de mon temps précieux à cette minorité qu'il qualifiait de primordiale. On peut pas être tous riches. Ni tous pauvres, comme dans certaines zones où rien n'avance sur le plan social ni scientifique.

\*

Je descendis encore. Là où j'allais, il n'y avait pas de lac pour rassembler les hommes et leur donner l'illusion que ce qu'on peut posséder vous appartient vraiment, une fois payés les impôts. Je descendais seul, entre la vie et la mort, entre la femme et l'homme, et sans doute aussi à mi-chemin entre l'enfant empoisonné et le vieillard désintoxiqué. On ne vit pas longtemps heureux dans ces conditions. Ou alors on devient définitivement dépendant des substances parallèles. Descendre dans ces enfers de l'humanité, les exploitations minières comme les champs de bataille, c'est tout ce qui reste à l'homme qui préfère la survie à une disparition qui perd son sens dès qu'elle est appliquée. Les murs d'acier se finissaient avec la chaleur des entrailles de la Terre. Qu'est-ce que je cherchais ? Je n'en avais plus la moindre idée. Je descendais pour me priver des paliers de décompression, comme un plongeur qui ne voit pas le fond et qui sait que la remontée est devenue une parfaite utopie. Des

ascenseurs s'activaient pourtant dans la poussière. J'observais des visages fatigués, des regards qui n'en pouvaient plus d'avoir visé le même objectif pendant les heures interminables de l'embauche. Ces types remontaient parce qu'ils allaient redescendre. Ils crevaient en cours de route sans inspirer la moindre pitié.

### **Cet univers qui me donnait pourtant la parole**

Je te parle pas ! fait la Sibylle. Je te demande.

\*

Je comprends qu'on en veuille toujours plus. Dans la nature, tu ne peux rien exiger que la mort de l'animal et la docilité du végétal. Tu pries pour qu'il n'arrive rien d'autre et que les saisons soient favorables à ton attente. Ici, on te propose tout et tu n'achètes que ce que tu peux acheter. Devenir voleur est dans l'ordre des choses. Tu navigues entre ces deux eaux. Tu n'as pas le choix. Tu n'habites pas dans ta tête, mais dans celle des autres. Tu achètes beaucoup et tu voles peu ou pas du tout. Toute ton existence est bornée par la prudence et la relativité des choix. C'est dans ces conditions qu'on devient domestique, avec des latitudes de bignole ou mieux d'agent secret. Qu'est-ce qui t'est donné ? La propriété, le savoir-faire, la liberté, le privilège, l'autorité, la procuration, la puissance, tout ce qui sert à quelque chose, tout ce qui est fonctionnel, mais rien d'expérimental, de jouable, de nouveau sous le soleil. Si tu t'avisais de sortir du champ où l'éducation t'a envoyé paître avec les autres, non seulement on te laisserait faire, mais on te demanderait des preuves du voyage quand la lassitude ou l'ivresse de la découverte te mettrait en posture de rapatrié. Qu'est-ce qui me communiquerait le mal du pays dans ces zones où il n'y avait peut-être, en ce qui me concernait, rien d'autre à découvrir que la proie de mon vampirisme ?

\*

Tout le monde sourit aux provocations qui n'auront pas de conséquence sur l'ordre des choses établies. On sourit parce que les limites sont solidement installées à une distance respectable elle aussi.

\*

Je ne comprenais pas. Ces histoires de famille, c'est compliqué autant par les usages sexuels que par la connaissance pratique du droit civil. Trop compliqué pour moi. Je veux des faits. Je ne les inventerais pas.

\*

Qu'est-ce que je gagnais à trahir mes employeurs ? Il n'y avait pas un endroit au monde où je pourrais profiter des fruits de ma trahison.

\*

Vous êtes naïf, Frank ! Ce qu'ils cherchent, c'est les types comme vous, ceux qui ont fini par ne plus pouvoir faire autrement que de trouver une solution dans le désert. Personne ne connaît assez le désert pour prétendre y trouver une solution, Frank !

\*

Je n'ai jamais supplié personne, sauf dans les moments de panique.

\*

Je demande toujours trop. On me déçoit toujours. Ça me rend nerveux comme une pucelle qui pense à autre chose quand elle pense.

\*

Je suis perdu, mais pas au point de changer mon destin sur un coup de tête.

\*

J'ai jamais beaucoup aimé les gosses, à cause de leurs exigences. Un chien, si tu joues pas tous les jours avec lui, il finit par ne plus jouer qu'avec les autres. On est tous un peu chien, mais pas autant que les gosses.

\*

Des fois, je me sens porté par autre chose que la pensée, comme si j'étais creux et que ce que je prends pour mon inconscient ne m'appartenait pas. Je ne suis pas habité. J'habite avec quelqu'un d'autre. C'est mon personnage. Il ne manque que le roman pour parfaire cette promiscuité. En cela, je ne dois pas être différent du commun des mortels. Il y a un gosse en moi, mort depuis longtemps, et un vieillard qui n'annonce rien de bon. L'homme que je suis ne pense pas à la place de ces deux-là. Il se bat avec la possibilité d'un autre qui serait seulement plus riche et moins emmerdé par les contingences. Rien de plus. Scatologie des minables.

\*

Il fut un temps où le monde n'était connu que par les récits de ses voyageurs. On a eu le temps des historiens et des journalistes au service

des corporations. De nos jours, le monde n'est plus discutabile. On le prend comme il est, c'est-à-dire comme on vous le donne. On va à la guerre ou on n'y va pas. On voyage pour le compte d'une maison de commerce ou pour aller se reposer ailleurs que chez soi. Il y a des déserteurs et des réfractaires. Des gens qui comprennent qu'il est inutile de discuter et d'autres qui discutent dans leurs têtes. Ceux qui profitent à fond et ceux qui les servent. Des zones de rêve et d'autres où les circonstances vous inspirent l'apathie et la collaboration.

\*

L'usage de mon cul se limitait à ce que la nature lui avait accordé sans me demander mon avis. Je me prêtais docilement aux manipulations. Ils avaient vissé quelque chose qui émettait des signes à intervalles réguliers. Il ne fallait pas que je m'inquiète. C'était fait dans les règles de l'art, pas expérimental du tout. Je pourrais même le gratter si l'envie me prenait de lui donner de l'importance et le regarder dans un miroir, en voir la partie visible, la moins signifiante aux yeux du profane que j'étais en matière de cul.

\*

J'avais beau me marginaliser pour réfléchir, cette histoire me rattrapait toujours. Ils avaient assez de personnages pour ça. Je dissimulais ma déception.

\*

Elle adore parler de ce détail de notre vie intime. À qui en parlerait-elle si elle n'avait pas le sens de l'amitié. Elle a hérité de l'or et de ses anagnostes, vous savez : ceux qui lisent pendant que vous mangez. Il

paraît qu'il y a quelque chose à comprendre. Elle comprend tellement qu'elle continue de s'enrichir. Ou elle ne comprend rien et quelqu'un la conseille.

\*

Dépasser le perceptible et l'imagination n'est plus l'affaire des poètes, mais des scientifiques. Autant dire des charlatans, vu la fantaisie des hypothèses. Ce monde a besoin de fables qui ne pâlisent pas devant les mythologies. Les gens ont aussi besoin de la sensation du monde.

\*

Avant, j'étais le désespéré de service, le bavard des douleurs et des doutes, le livre ouvert des raisons d'en finir, la madone des tentatives de suicide. J'ai bien changé, je sais. On change au fil des abus et des manques.

\*

C'est fou comme les gens ne s'écoutent pas. Les conversations ne servent à rien, sinon à compliquer des rapports déjà pas faciles à entreprendre. Cependant, ces fragments de compréhension finissent pas former une vérité assez proche de celle qu'on avait l'intention de divulguer avec les moyens de l'aveu. On a perdu du temps. Il suffisait de se confesser. Mais qui accepterait la mise à nu sans garde-fous, à part les ivrognes et les coquins ?

\*

Des fois, je devrais être consterné et je ne suis que déçu.

\*

C'est comme si quelqu'un parlait à ta place. Au début, c'est déroutant. Mais sitôt que le contenu devient attractif pour nous, tu te mets à lutter pour que ça s'arrête. Laisse faire, Frank. Lutte de toutes tes forces. On a les moyens de catalyser ces substances.

\*

Un général rassurait la population. L'ennemi ne serait pas terrassé. On le ferait vivre dans une merde si meurtrière qu'il finirait par accepter de collaborer à la civilisation.

\*

Je me sentais inutile. Sentiment qu'ils s'appliquent à vous communiquer à la veille de la retraite, pas en pleine période de production. Certes, j'étais fonctionnaire, je ne produisais rien, j'exécutais, quelquefois avec un zèle de cloporte, souvent en m'efforçant de ne pas croire à l'utilité que je contribuais à rendre publique. Je n'ai jamais été franchement net. Ni même participé aux bonnes excuses qui rendent l'existence moins amère quand les autres se plaignent d'avoir perdu leur boulot.

\*

Ya pas d'magie dans ce monde de charlatans. J'étouffais une colère sombre. Je me remplissais de ma propre merde pour ne pas chier à la face du monde. C'est ce qui arrive quand on veut se rendre utile et qu'on n'y arrive pas.

\*

Je pratiquais le doute problématique et je me sentais philosophe comme tous les cons qui savent pourquoi ils votent.

\*

Je vais passer du jour au lendemain d'un monde où la pauvreté est un signe de faiblesse à un autre où elle sert d'exemple de ce qui n'arrive qu'aux imprudents et aux ignares.

\*

Calmez-moi si je dépasse les bornes. Mais calmez-moi avec du calme ! Un verre de vin blanc sous la tonnelle de vigne vierge. Des abeilles autour de nous. Un sujet de conversation tranquille. C'est l'été. L'ombre m'est familière. Je ressens ça comme si j'y étais ! Mais je n'y ai jamais été !

\*

Ils ne savent vous tranquilliser qu'avec de la chimie. Un peu d'exercice me ferait du bien. Les Orientaux ont cette connaissance.

— Faites pas chier avec les Orientaux, Frank ! On est en guerre !

Moi je me sentais en vacances, mais des vacances instructives.

\*

On a vu ce qu'on a vu. En vitesse, c'est vrai, mais on n'a pas eu le choix. On était poussé. Je ne sais pas ce qui se serait passé sans cette vitesse. Ici, on vous ralentit. C'est bon, le ralentissement. Ça augure d'un arrêt qu'on

pourra confondre avec le repos si ça nous fait plaisir. On se sent tout de suite mieux, je l'avoue.

\*

Tu suivras la trace avec les moyens de la pensée. Tu sentiras à quel point elle te précède sur des chemins que personne ne t'a demandé de suivre.

\*

La télé était muette, agitée d'images du monde réel où je n'avais, comme tout le monde, jamais mis les pieds. J'attendais le sommeil sans espoir de réparations. Autant dire que je n'attendais rien. Pas un lien probant avec cet univers qui me donnait pourtant la parole. Mais pour dire quoi ? Et à qui ?

\*

### **De mon temps, on imitait les héros, pas les vendeurs**

— T'es bien la seule qui m'encourage à continuer, Sibylle.

— Je ne t'encourage pas, Frank. Je veux savoir comment ça va se terminer. Tu ne resteras pas longtemps poursuivi et poursuivant. Cette situation est intenable. On rattrape toujours le type qu'on poursuit. T'as même pas réfléchi à ça, Frank !

— T'es là pour me le rappeler.

— Tu ne l'as jamais su, Frank. Tu viens de l'apprendre.

\*

On se fout de moi dans ce monde qui n'arrête pas de se compliquer pour devenir complètement inexplicable. Mais moi je sais qu'il n'y a pas grand-chose d'inexplicable, que ce sont de grandes choses et que l'être humain ne peut pas avoir de réponse. Chaque réponse est une trace de question humaine. Les vraies questions ne sont pas posées par les humains. Il suffit de mettre le nez dehors pour faire la différence. Il en est encore temps. Tout va disparaître. Il n'y a d'humain que la différence entre le pouvoir et l'exécution. Sinon, ce sont les étoiles qui nous enseignent l'essentiel et l'essentiel a un nom : survie.

\*

Si vous atteignez un jour la perfection, ce sera celle des pauvres. Elle ne vous conduira nulle part. Vous serez parfait d'être cons, c'est tout et ce n'est rien comparé aux rêves fous des rupins qui expérimentent le mieux avec la conscience nette de ne jamais approcher la perfection que de loin.

\*

Je ne peux rien contre l'angoisse. Qui peut quelque chose contre ce mal du temps ? J'attends toujours avant de tourner le potentiomètre. Comment aller au bout de cette curiosité sans risquer la panne de secteur ?

\*

Ils détruisent toujours votre seule raison d'aimer encore les tourments de la chair.

\*

Pour moi, ce que je vois est une forêt de signes et je n'y comprends rien. Je sais seulement que je n'ai pas envie de changer. Je suis pas bien comme je suis, mais je suis, disait René Descartes à des lycéens éberlués par la quantité de temps qui les séparait du philosophe en herbe.

\*

Vous ne multipliez pas les emmerdes avec vos déjections, semblait gueuler le général dans son mégaphone. Continuez comme si c'était hier.

\*

Je n'avais jamais vu autant de visages. C'est fou ce qu'ils se raréfient quand on habite en ville.

\*

C'est horrible la guerre, surtout pour un type qui tenait à savoir comment un homme comme lui disparaît de la surface pour ne pas réapparaître dans les profondeurs imaginaires et imaginables par tout le monde.

\*

La vie n'a plus de sens quand on commence à parler aux murs.

\*

La toxicité répandue hier par des généraux capables de tout pour mourir dans leur lit avait atteint un pic dans la nuit. On avait augmenté la dose de satisfaction bien au-delà de ce qu'on avait l'habitude de pratiquer dans ces circonstances. J'avais l'impression d'avoir traversé l'écran.

\*

La réalité dégoulinait dans les camouflages.

\*

Personnellement, ça sent le tir d'exercice. Je ne sais pas pourquoi j'ai cette sensation d'être bluffé chaque fois que ça barde. Il pleut toutes sortes de matières combustibles, toxiques, rémanentes ou pas, plus ou moins efficaces sur le moral des troupes. On se demande ce qu'on attend.

\*

C'est comme ça qu'ils nous baisent. Ils nous soufflent des solutions opposables sans les moyens d'en faire quelque chose de vraiment contre-culturel. Ils nous vendent les objets, les fables et même une chronique qu'on mélange à l'amour. Au bout du compte, t'as perdu ton histoire et le fil dont tu pensais qu'il te mènerait quelque part avec tes potes de circonstances. Les idées du monde moderne font un tour dans les romans qui se mettent à promettre une nouvelle littérature, puis le cinéma les réduit au spectacle et tu te rends même pas compte que tu fais partie des choristes. Tout le monde a son idée du costume à porter au quotidien. Mais où que tu te ranges, tu pratiques la même religion de la rémission.

\*

La Nation ne te dit rien de la mort venue d'ailleurs, surtout si elle vient de chez nous.

\*

Celui dont vous parlez sans le connaître n'est plus en mesure de raisonner. Je préviens, au cas où vous n'auriez pas tout compris.

\*

Le monde s'infantilise au lieu de rajeunir. C'est pas demain la veille, la Jouvence. Mais on vieillit comme un fruit sur la branche. J'y crois, moi, à ce monde de la diversité et des lieux communs à toutes les pensées, religions et autres inventions de l'angoisse. Les bidonvilles hypertechnologiques n'ont pas eu lieu. Ils relevaient de l'imagination en proie au désir insensé de trouver de nouvelles voies à la fable. Rien ne sera jamais aussi compliqué dans ce monde. On l'a simplement divisé en zones.

\*

D'un côté, le chaos. De l'autre, la tranquille obédience du plaisir solitaire.

\*

Peu à peu, le paysage se raréfia. On quittait le désert pour le néant. C'était l'endroit idéal pour une forteresse inconnue de tous. Pas un radar ne détaillerait cette uniformité. Si j'étais un de ces puissants qui veulent dominer le monde sans partage, c'est là que j'installerais mes dépendances. Avec une armée de fillettes dangereuses. J'en ai rêvé toutes les nuits à l'époque de ma formation patriotique. J'abusais de tout, en ces temps de disette mentale. Je reviens de loin.

\*

Des strates témoignaient d'une occupation des sols laborieuse jusqu'à l'instant qui finit par détruire même les lieux les plus prometteurs. Ils avaient arraché une matière que la nature avait mis des lunes à composer avec les moyens du bord. Il ne restait plus rien de ce témoignage historique que des hommes avaient peut-être fréquenté en des temps moins sujets à dessiccation. Pas un squelette, un morceau de vase, un bijou, quelque chose pour me dire que je n'étais pas seul et pas le seul à angoisser à la surface.

\*

Le désert, ça vous inspire des fringales sexuelles que les rues poussives de votre banlieue ne vous permettraient même pas d'imaginer.

\*

C'était la guerre, une guerre qui n'était pas finie et qui n'allait pas finir de sitôt, détail qui échappait à notre perspicacité de collaborateurs tranquilles à l'époque.

\*

La différence, c'est qu'avant on pouvait compter sur les mêmes cons, mais ils étaient plus longs à la détente. Aujourd'hui, même en plein désert, ils reconnaissent les signes avant-coureurs de la mort en masse. Il n'y a pourtant pas une trace de technologie avancée dans ces endroits réservés à la fouille et à la ruine des ressources naturelles. On fouille, on ruine. On ne sait rien faire d'autre. Ça fait crever les uns qui se croient libres et ça enrichit les autres qui profitent à fond de l'existence et de ses plaisirs. Tout le monde meurt, d'accord, mais pas avec la même connaissance du plaisir. Pourquoi tu crois qu'on boit, nous, les damnés de

la Terre ? Qu'est-ce qu'ils ont de plus que nous ? Ce sont des tueurs. Nous, on est des trouillards, tous autant que nous sommes.

\*

Je ne sais pas ce que je veux. Je me suis lancé dans cette affaire parce que je voulais changer de vie. Je me prends facilement pour un autre. J'ai mes héros. Le goût de l'aventure aussi. Jamais j'aurais imaginé m'éloigner autant de ma niche. On est à combien de Paname, Sibylle ?

\*

Ces paysages grandioses m'angoissent, alors que l'homme des cavernes s'en sentait propriétaire. J'ai mon lopin de terre à des milliers d'années de distance.

\*

Des tas de films circulent à ce sujet. Je me les passe quand je ne comprends plus rien à cette existence de merde. Elle existe, c'est l'essentiel. Je jubile. J'ai soif. J'ai envie de jouer ma peau dans un combat à mort. Si je perds, je ne meurs pas et si je gagne, je ne perds rien. J'ai toujours aimé ce pays. M'y voilà.

\*

On ne cherche pas la même chose, mais on cherche.

\*

Moi je veux qu'on me rende ce qu'on m'a volé : ma justice. La justice qui m'a souvent servi de satisfaction à la place des plaisirs de la chair. Ça fait plaisir, la justice rendue. Tandis que l'homme vaincu est une autre question qui se pose pour d'autres victoires qui n'apporteront que la même réponse. C'est ça, la différence entre un soldat et un flic et quoi que tu fasses, tu n'es jamais que ce gosse qui n'a pas d'autres choix : flic ou soldat. Pas pompier, ni chanteur...

\*

Le monde ne change pas. La saucisse est toujours plus chère que le pain et ça rend avares les marchands qui doivent calculer leur marge avec une précision toujours plus grande. On apprend ça à l'école et on ne l'oublie pas. On comprend mieux mon obstination professionnelle.

\*

C'est pas de chemin qu'on s'est trompé. C'est d'endroit.

\*

Ça devient franchement pauvre, avec des gosses qui jouent à la baballe et qui écoutent une musique de merde. Ils sont fringués comme des personnages de publicité. De mon temps, on imitait les héros, pas les vendeurs.

\*

## **Je paierai une fortune pour que tu te donnes en spectacle**

En dessous du mouchard, le choix est limité. Me voilà à poil, à la merci du regard et des jugements hâtifs.

\*

Mon costume me donnait des allures de représentant de commerce. J'étais peut-être ce représentant. J'avais le produit entre les mains, les moyens de le vendre, une paye à rendre malade un patriote, et je ne savais rien de l'industrie qui nourrissait ma connerie ambiante. Je suis une ambiance de fête nationale à moi seul. Ça se voit mieux maintenant, sans pardessus et sans illusion, sans imagination, sans rien à donner aux oiseaux qui picorent mon pain dur.

\*

Il y a des différences qu'on est seul à apprécier. Les autres ne vous regardent pas de cet œil. Il ne vous regardent pas d'ailleurs. Ils estiment votre utilité et vous payent en proportion, si ce sont de bons payeurs, en affaire comme en amour.

\*

Ça ne dure pas. Ça menace de ne pas durer aussi longtemps qu'on en a envie ou besoin. Ça vous regarde. Ça ne regarde personne d'autre que vous. La solitude dans le bain. C'est fou ce qu'on prend comme bains dans une journée de travail. Le repos correspond d'ailleurs à une certaine saleté qui serait au fond celle de la paresse.

\*

L'instinct prépare le terrain des déductions indiscutables, celles qui accusent et préparent elles-mêmes le terrain des jugements définitifs prononcés au nom de ce peuple de crétins. Je veux bien être un crétin, congénital de préférence pour ne rien rejeter de ce qui fonde ma chair et la prison de mon esprit, mais pas aussi crétin que le dernier des crétins. Je ne demande pas non plus à être le premier. Je veux me situer dans une bonne moyenne. Visible, mais pas autant qu'une cible.

\*

Elle connaissait le monde. Mais par quel bout ? Celui de la lorgnette ou celui du bâton ? Il n'y a pas une expérience qui vaille ces deux instruments de la connaissance. J'en suis la preuve vivante.

\*

Il y a souvent un enfant derrière les fagots de la respectabilité.

\*

Personne ne sait qui est Gor Ur, mais j'ai fini par croire à son existence, un peu comme l'athée se met à croire en Dieu au dernier moment, le seul qu'on ne choisit pas à cet âge-là.

\*

En principe j'arrache la figure des gens avant de les jeter à la poubelle.

\*

Tant pis si vous êtes de ces lecteurs qu'il faut renseigner pied à pied, dans le clair comme dans l'obscur.

\*

Colocaïne : Qu'est-ce que je fous dans cette existence de merde ? Je n'y tiens pas. Je ne crains que la douleur. Ça ne me dérangerait pas de marcher sur la tête si c'est le prix à payer pour ne pas souffrir. Même la mort ne me fait pas peur. Qu'est-ce que mourir, sinon disparaître une bonne fois pour toutes ? Le malheur sans la douleur, je supporterais aussi. Tout sauf la douleur. Le jour où on réussira à nous insensibiliser à vie, on sera heureux comme des princes. Ya pas de princes sans cette insensibilisation. Attention, je parle pas d'anesthésie. La colocaïne est un anesthésiant hypoépidermique. Rien ne traverse cette carapace. Ni dans un sens, ni dans l'autre. Mais la peau est en contact avec le pire et ça fait mal, très mal. D'où la surcouche des métas et des pseudos. Enfin... c'est ce que j'ai compris. Je n'abuse pas, voilà le secret de ma bonne humeur.

\*

Hôtels : Les gens s'emmerdent et finissent par les habiter jusqu'au lever du soleil. Ils enculent des automobiles toute la journée et se laissent enculer par des ordinateurs. La nuit, ils voyagent. Mais ce n'est pas eux qui m'empêchent de dormir.

\*

J'étais cet homme, pas encore haï, mais inexplicablement doué pour la chair qui est le bien commun en attendant qu'on l'anéantisse sciemment.

\*

C'est mon fantôme, mais je suis le seul à le voir.

\*

On a su assez tard que j'étais un enfant comme les autres, ce qui n'a pas manqué de me signaler à tout jamais comme un problème social à ne pas négliger sous peine de me voir faire des victimes. J'ai été alors catalogué comme agent potentiel de victimes. Ils avaient écrit ça, non pas au fer rouge sur mon épaule, mais au fronton de mon petit palais subliminal, ce qui limitait les entrées et me condamnait à la victime innocente tombant dans les pièges de mon baratin. J'ai grandi avec cette idée de l'autre, cet autre dont on a un besoin intense et inexplicable, une intensité surveillée de près comme si ça suffisait pour qu'elle ne diminue jamais, surtout au mauvais moment, et l'inexplicable qui doit le rester parce que les seules explications valables sont celles de l'expertise médicale et/ou judiciaire. Ils font de vous un enfant improbable et ensuite ils vous poussent à rechercher sans repos les preuves mêmes d'une normalité dont la question ne se pose plus ouvertement. Il devrait y avoir des lois pour protéger l'enfant qui n'a plus d'enfance et d'autres encore pour leur plonger le nez dans la merde qui leur appartient. Mais qu'est-ce que tu peux foutre dans un monde qui veut te faire croire que la politique n'a pas besoin de la religion et que la religion c'est de la politique ? Les géniteurs se caressent et caressent des rêves de bonheur avant d'essayer d'oublier qu'ils sont à l'origine du malheur. Mais si tous ces cons étaient stérilisés, d'autres cons leur injecteraient ce qu'il faut pour ça, et d'autres enfants passeraient de vie à trépas sans avoir vécu l'enfant normalement doué pour la découverte et le plaisir solitaire à deux à la place de l'amour qui est une connerie politico-religieuse. Les gens s'aiment trop et c'est pas ce qu'il faut accepter en temps de guerre permanente.

\*

Je suis toujours ce type aimable qui finit sa journée dans la générosité au lieu de se nourrir de ce que les autres ont perdu au jeu.

\*

— Voleur ! Salaud !

— Je réquisitionne. Je suis en service commandé.

— Toi, un flic ? Tu m'épates.

— Ferme-la ! Gros tas de merde.

— Je la fermerai quand tu seras plus là pour m'entendre !

— Là ! Tu m'entends plus.

\*

Je n'aime pas le spectacle de la mort qui est sûre de gagner son combat. Ce n'est un combat que pour l'animal et plus il peut y penser, plus il souffre. Ils donnent l'impression de vouloir se souvenir des bons moments, comme si c'était le moyen de dire merde à la mort, mais c'est la vie qui dit merde finalement parce qu'elle n'a aucun sens.

\*

Je vais où mon instinct se sent le mieux. C'est compliqué l'instinct, à cause de la multiplicité des raisons d'en avoir quand c'est vital. Moi qui vis sur la brèche, pas fatigué de me surprendre et de m'aimer au fond, j'en connais assez sur l'instinct pour préférer le risque à l'attente. Je ne suis pas né en même temps que mon intelligence. Il y a eu un décalage entre le cri et le sourire. Je crois qu'ils ont attendu une bonne semaine avant de me voir sourire. On comprend leur déception. J'avais l'air d'un chiot et ils

ne se rendaient pas compte qu'ils étaient des chiens avant même d'aboyer. J'avais de l'avance.

\*

La première véritable douleur ne cache pas la peur surprise de n'être pas ce qu'on pensait qu'elle était. Ils ne font pas assez la guerre. On les remplace par des immigrés. Toute cette culture de la douleur et de la peur se déplace dans les pays pauvres qui deviennent forts à défaut de nourrir leurs bouches édentées par le manque de protéines.

\*

Ça ne vaut pas cher, un flingue, contre un arsenal de haine et de plomb. Les circonstances ne m'autorisent même pas à penser que je m'en sortirais avec des explications. J'ai une minute devant moi avant que la haine l'emporte sur la Loi. Je ne les hais pas, je les vois détruits comme des animaux d'abattoirs.

\*

K. K. K. est un dieu. Il est noir comme la nuit et brillant comme le jour. Sa bouche est d'une profondeur inouïe. On la voit s'ouvrir sur les écrans, noire et rouge et profonde, et sa voix traverse les foyers où le sentiment familial est une théorie obsolète. K. K. K. en a sauvé plus d'un de la merde, c'est pour ça qu'il est noir, qu'il peut l'être et que ça ne contredit pas la théorie nationale. En plus, c'est un type charmant qui connaît toutes les filles sur le point de devenir des femmes. [...] Le voilà, le vrai K. K. K., un type qui se penche sur votre passé avec les moyens du futur. Un type qui vous plaint en vous injectant un mélange de lithium et de fer, avec ce qu'il faut d'hydrogène pour rester discret, que la dette soit pas

urgente à rembourser. Il a un goût de calendes grecques, il est épicé comme un Arabe et parfumé comme un Perse. C'est du noir pur, du noir d'ébène, de la couleur vivante, de l'ombre fraîche comme la vigne.

\*

La vie me fait chier, l'existence se retourne comme un gant pour me proposer les poisons naturels. Le métal et l'urine, c'est l'attente. J'en ai marre d'attendre. Mais j'attends, je ne sais pas faire autre chose. Je n'attendrais pas si j'avais quelque chose à faire de mes dix doigts et de l'esprit qui les empêche de se décomposer. Des solutions, j'en ai cherché, et pas seulement pour ne pas m'ennuyer. Il n'y a rien d'autre que le plaisir de posséder et de s'en servir, comme nourriture terrestre, et les superstitions religieuses, paradis et autres conneries, pour alimenter l'esprit en proie à la peur du vide. Rien, il n'y a rien d'autre, K. K. Kronprintz, Gor Ur et les autres que je ne connais pas encore parce qu'on ne me les a pas présentés. Je ne suis pas libre parce que je peux choisir, je choisis parce que je ne suis pas libre. C'est comme ça avec les dogmes philosophiques : ils veulent dire exactement le contraire de ce qu'ils disent : je ne suis pas, donc je pense. Allez tous vous faire enculer !

\*

Il y a du blanc dans l'idée de Dieu. Les grandes religions, comme on les appelle, sont toutes des religions de blanc. Mahomet, Jésus et Bouddha étaient des blancs. Même les Juifs sont blancs. La religion des noirs, c'est du blanc. Et des jaunes, du blanc ! Le monde est blanc comme la neige de ses montagnes et de ses plaines en hiver, blanc comme un ciel de désert, comme les draps de la pureté ou du deuil. Il est où, mon blanc, maintenant qu'il n'y a plus de races ? Je me saigne en rouge, je meurs en noir, je suis

heureux en bleu ou en rose (plutôt rose chez moi), j'ai le vert de ma nourriture et le jaune du rire.

\*

— Ton problème, Frankie, c'est la tristesse, rien d'autre.

— Celle de la mélancolie ou celle du découragement ? J'hésite entre la psychose et la névrose, entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'oubli et l'attente, entre l'organe et le sens des réalités. Si j'étais plusieurs, comme tu l'es peut-être, je deviendrais fou.

— Ils te payent une misère pour que tu ne le deviennes pas. Moi, je paierai une fortune pour que tu te donnes en spectacle.

\*

## **L'indice de pénétration**

J'ai fabriqué un gosse dont je ne suis pas fier. J'ai aussi l'impression d'avoir fabriqué ma femme.

\*

L'embarras du choix. Ça ne m'arrive jamais. Est-ce que je choisis entre ma femme et mon fils ? Je prends le tout et je recommence.

\*

C'était un temps de fruits confits et d'arbres à cabane. Heureusement que j'ai ça pour m'accrocher à la vie. On s'instruisait en jouant à des jeux

quelquefois cruels pour les plus faibles, mais on respectait les filles. Qu'est-ce qu'elles font maintenant pour inspirer le respect ?

\*

L'enfance et l'homme, c'est deux choses distinctes dans mon esprit. Il faut dire que l'enfant était mort et que j'étais vivant.

\*

Je n'aime pas qu'on entre par effraction dans les lieux de ma défaite.

\*

Ils ont voulu m'imposer le métal, mais j'étais rétif. Ils auraient réussi si on m'avait envoyé à la guerre. Je l'aurais étreint comme de la chair, ce métal qui revient toujours dans l'Histoire des hommes, à croire que la Terre finira par nous avoir. Alors il ne sera plus question de la chair, mais des cendres, et on ne sera plus là pour poser la question. Que serait ce monde si nous n'étions pas là pour lui donner sa mesure, seconde après seconde. Rien. Nada.

\*

Il faut toujours qu'ils agissent à la périphérie, à une seringue de distance. Ils s'interposent entre vous et la nuit. On les sent préoccupés, méticuleux, presque sympathiques.

\*

Leur conversation pendant que je me perds dans la nuit. Un autre carabin m'expliquait qu'il ne faut pas confondre la nuit et l'obscurité. Le contenu est différent, je pouvais comprendre ça à l'époque. La nuit, c'est le sommeil. L'obscurité, c'est une porte fermée qu'on peut toujours ouvrir. La nuit et les cercueils. Le jour et tous les trucs où on vous enferme pour traiter l'angoisse par le travail. Je ne serai jamais heureux.

\*

J'aurais pu m'agiter pour les empêcher de trouver l'endroit exact. Au lieu de ça, je me durcissais. La leçon de l'expérience. Si vous fuyez, ils vous rattrapent. Si vous restez, ils ne comprennent pas tout de suite que vous allez leur rendre la tâche difficile. Impossible, non, faut pas rêver. Mais difficile, beaucoup plus difficile que leurs problèmes.

\*

Enfants-rois de notre existence bornée par l'orgasme, n'écoutez que votre conscience.

\*

Les racines, c'est l'enfance. Pas la connaissance des lieux.

\*

Confidences. C'est conseillé. Confiez-vous au lieu d'imaginer. Une littérature de la confiance à lire dans le train. Une autre de la connaissance. Et rien autour que ce vide qui nous envahit sans donner de sens à l'angoisse. J'ai besoin d'une doctrine pour occuper mon esprit à

autre chose. Je lis des prospectus qui n'emportent pas mon adhésion. Comment faites-vous, merde !

\*

Je jouais avec des animaux pour leur transmettre mes sensations. J'expérimentais ma propre mort sans cruauté. Mais au fond, ce n'était qu'un spectacle dont l'acteur me ressemblait.

\*

Mon existence est bornée de soumissions. Je suis tantôt rusé, humilié ou en fuite.

\*

Ça, c'est les yeux. Ouais, au milieu du visage. Je sais que ça fait bizarre sur un dessin, mais dans la réalité, les yeux sont au milieu du visage. Ça, c'est les cheveux sur les oreilles. Et ça, c'est top secret !

\*

On fait tous la même chose dans ce monde de merde. On se devine à coup sûr. Yen a pas un pour cacher l'autre. D'où les erreurs judiciaires.

\*

Ça se termine toujours mal pour les merles. J'ai mes petits oignons moi aussi, mais ils sont comestibles avec les précautions d'usage.

\*

C'est pas si rare, les proprios qui vous ouvrent la porte parce que vous êtes armés. Suffit d'avoir une bonne gueule.

\*

Ils savent tous que je regrette, mais il n'y a rien à faire pour les convaincre que ce n'était pas moi. On est un autre au moins une fois dans sa vie. J'étais celui-là, rien d'autre. Connards !

\*

Pas de reconnaissance chez les rupins. Ils finissent toujours par posséder votre fond de commerce. Vous partez à la retraite et ils en reviennent les mains pleines. Pas d'existence dans un ailleurs qui ne peut pas non plus exister sans eux.

\*

Je n'ai même pas besoin de me fier à mon cerveau qui peut se tromper sans garantie, la pire des choses qui puisse arriver à un agent patrogène. Ah ! les réseaux, c'est autre chose. Ça vous renseigne et ça vous met à l'ombre tant que c'est pas sûr. La pleine lumière, ça s'attend et ça se mérite.

\*

Je ne sors jamais sans mes habits. Les autres n'ont qu'à faire comme moi, les puissants comme les misérables. Mais nuance, les amigos : misérable peut-être, mais pas inutile.

\*

Il nous aime comme on aime le pain, ce qui conserve les distances et les rituels.

\*

Moi, j'utilise des artefacts au milieu des expériences de la solitude. C'est comme ça : plus on en a envie et plus on devient seul. Heureusement, j'ai un bon boulot et un esprit assez souple pour en accepter les petites humiliations et les primes topiques. Mais je ne suis pas du genre à fermer ma gueule si on me pousse à l'ouvrir. Je suis métal, moi.

\*

Je l'ai toujours dit : Gor Ur et K. K. K., c'est du vent pour nous donner les ailes de l'illusion. On n'en demande pas plus, remarquez. C'est pas mauvais, le vent, mais des fois, ça me rend nerveux. Je deviens mariole. J'essaie d'aller plus loin avec les moyens de l'intelligence. Mais la question qu'il faut d'abord se poser, c'est : qu'est-ce que ça leur coûte ? Tu n'en sais jamais rien. Tu sens à peine la limite à ne pas dépasser. J'ai pas assez d'instinct. Je finirais par me faire avoir. À la veille de la retraite, ils vous jouent des tours et vous expliquent que vous avez de la chance. J'en ai marre de ces manipulations. Elles me rendent malade. Mais je m'accroche à la vie comme à un bien patrimonial, alors que l'existence prouve le contraire. Ça devrait couler, la vie, comme une suite de bons moments et d'emmerdements, sans trop de contraste et jamais sans les petites douleurs prometteuses d'orgasme maximum. Au lieu de ça, rien ne suit et tout se ressemble. On en vient à souhaiter l'emmerdement pour avoir un motif de se reposer. Ils ne vous refusent jamais l'arrêt de travail si l'emmerdement mérite leur considération distinguée. Et vous faites

savoir en haut lieu, avec avis de réception, que vous jouissez parfaitement entre les doses, ce qui ne serait pas totalement faux si vous dormiez moins. Ces lettres mentales me tuent à petit feu. Mais je les expédie dans la conversation courante.

\*

C'est toujours sympa d'attendre que la porte se referme pour évoquer ces petits détails de ma vie privée.

\*

Des verres, j'en bois quand c'est le moment. Tout dépend de ce que vous ajoutez à la colocaïne qui ne se boit pas sans eau. L'Eau, c'est ce que vous voulez. Vous êtes libre d'y penser. Et si vous pensez mal, ils le savent. La plupart des cons que je croise par habitude gardent le secret de ce complément libérateur. Dans l'anisette, tu mets de l'eau du robinet ou tu n'en mets pas. Tout le monde peut le savoir. Selon la couleur de ton nez, on te catalogue. Pas besoin de service de police sophistiqué pour ça. Le voisinage suffit. C'est économe pour l'État. Par contre, la colocaïne te désigne comme fidèle au principe fondateur de la République. Ça fait de toi un membre d'une association de malfaiteurs, au bas de l'échelle. Tu peux mettre de l'eau, de la vraie, du robinet ou du robinet de la source, peu importe. Ou autre chose, quelque chose qui témoigne que tu n'as aucune imagination. C'est exactement ce qu'ils veulent, que tu sois incapable d'imaginer la suite. Moi, j'y mets le gland jusqu'à ce que ça gicle. Et sans la secouer, vu l'indice de pénétration.

\*

## Le trottoir est un océan de pas et d'ordures

Je ne sais pas si vous êtes toujours là. C'est simple : ou bien il y a quelqu'un et on ne le voit pas, ou bien c'est personne et on le prend pour quelqu'un. Je me demande s'il m'arrive de jouer ce rôle. Je ne connais pas ces coulisses. La nuit m'envahit comme du mauvais vin.

\*

Goutte à goutte, le transfert de la nuit de l'enfance à cet âge que j'ai atteint parce que je ne suis pas cet enfant qui me hante. J'imagine que mon fils est une copie, ou alors j'ignore ce qui le détruit, quelque chose qu'il tient de sa mère, entre la faim et le suicide. Entre le plaisir et la mort. Entre l'incontestable beauté du plaisir et sa disparition complète, inconditionnelle et parfaite.

\*

Dans ce pays de merde, on est tous des étrangers sans solidarité. Et puis je suis flic et fliqué jusqu'à l'os. Je ne peux pas être cet anarchiste ni ce pratiquant. Pharisien étatique.

\*

La nuit ne porte jamais conseil, sinon on l'enfermerait pour la faire parler.

\*

Ce trou noir tavelé de ville est l'image de soi. D'abord, le lieu s'impose, avec ses personnages malades de la *furtivité*. Ils ne fuient pas, ils glissent à fleur de l'improbable.

\*

La nuit rassemble ces lieux et cela s'appelle la nuit. Une angoisse douloureuse marque cette limite qu'on ne franchit que par lassitude. On s'y abandonne avant de devenir fou par manque de sommeil. Pourquoi s'imposerait-on cette torture ? Et pourquoi ne pas l'imposer aux autres ?

\*

C'est fou ce qu'on trouve à la surface, ces indices de l'intimité de l'autre, ces poils du secret bien gardé, la preuve que le monde est humain jusque dans l'animal qui ne peut pas savoir de quoi il est composé, là, au fond de lui-même.

\*

Sur le terrain sensible des conversations nocturnes, elle est à ce jour invaincue, je l'avoue. Le soir venu, elle entre dans les draps et s'y confond avec le blanc qui m'obsède jusqu'au sommeil. Ce bout de couloir m'a rendu fou d'elle, alors que je n'en étais que passablement amoureux.

\*

Il faudrait chercher des explications dans le passé familial qui, comme la nuit, est l'endroit des passages furtifs et des statues de sel. On n'a jamais poussé le bouchon aussi loin. On essayait de rire, guettant la joie dans cette bouffissure d'un enfer conçu à deux sexes dans un moment d'abandon non pas l'un à l'autre, mais à la face cachée de la vie.

\*

Pas de joie, pas d'intensité, rien que l'attente, la crispation, le resserrement, l'observation des petites déchirures, le sang coagulé des surfaces, les mots qu'on n'a plus besoin d'assembler parce qu'ils ont tous atteint ce degré de signification qu'on ne peut pas sérieusement approfondir. On n'a pas envie de cette illusion qui consiste à persister malgré l'évidence de l'inutilité. À un moment précis de l'existence, toute conquête devient clairement inutile.

\*

Si la terre n'était pas une sphère tournant autour de la lumière comme un insecte agacé au-dessus de nos têtes, à quel endroit de cet univers le sommeil trouverait-il sa place ? Et si le sommeil n'était pas une nécessité vitale, toute cette géométrie aurait-elle encore un sens ?

\*

Le trottoir est un océan de pas et d'ordures.

\*

L'horloge interne est dérégulée, mais l'esprit est clair, ce qui va bien avec la transparence de l'ombre dont je guette les découvertes. Ces personnages me fascinent. On n'en rencontre pas d'autres. Ils sont peut-être mon aventure, une trace de cette aventure qui hésite entre la flânerie et le déplacement définitif. Il faudrait une douleur prégnante et cette recherche de son point d'application, une dent à soulager par la pression d'un doigt qui sert de capteur de la douleur jusqu'à ce qu'elle revienne à la hauteur du cri, mieux que le cri, l'affolement. J'en suis là.

\*

La rançon des fictions qui limitent mon exubérance naturelle.

\*

Je ne suis pas compétent si ça ne saigne pas. Chacun sa spécialité.

\*

On ne dit pas n'importe quoi dans ces moments de perdition. Au contraire, on est si proche de la vérité que la douleur est partagée, cas rarissime de communication qu'on a envie de reproduire, mais sans la douleur qui est un spectacle. Finalement, on choisit la discrétion.

\*

— La guerre a changé la donne. Avant, on savait plus ou moins ce qu'on pouvait attendre de l'existence. On avait des passions.

— Des passions destructrices.

— Mais on reconstruisait ce qu'on avait détruit. On savait bien pourquoi on le détruisait. On était libre.

\*

Je me demande pourquoi les gens attachent tant d'importance à ce qu'ils se mettent sur la peau. Il y en a qui déchirent leurs vêtements à des endroits précis, selon des règles aussi exigeantes.

\*

Je ne sais pas qui j'ai trahi, mais je m'en suis sorti.

\*

Passer la nuit, traverser le jour. On n'a plus le choix. Les idéologies nous rendent dangereux. Le spectacle du bonheur provoque des ravissements inexplicables. On ne cherche pas à expliquer. Ni l'anorexie, ni la boulimie, ni les dépendances.

\*

— T'as dormi, toi. Moi, je peux pas dormir en plein jour à cause du bruit des autobus. Je connais personne qui peut dormir dans ces conditions, à part toi. Comment j'ai fait pour te connaître ? On finit toujours par rencontrer la personne qui vous empoisonne la vie avec ce genre de détail insupportable. C'est l'idée que je supporte pas. Toi et les autobus.

— Il n'y a pas d'autobus la nuit.

— T'as rien compris !

\*

L'escalier présente des traces d'autres furtivités. Des phosphorescences qui trahissent un usage abusif des substances autorisées. Il y en a qui dégueulent sur mon passage. J'ai mes habitudes. Mes pointes des pieds. Mes catimini. Mon silence de bouche fermée, le feutré de mes orteils crispés jusqu'à la douleur du cuir. La rampe est bornée par les excrétiens. Glandes amères comme des olives.

\*

Y avait-il une autre façon de crever que celle que nous communiquait l'imagerie médiatique ?

\*

C'est fou ce que la guerre nous a décimés. On se serait cru à la campagne, entouré d'oiseaux et de frondaisons. La nuit, l'horizon nous rappelait le combat et on priait pour qu'il en meure le moins possible. Ce qui n'arrivait jamais, évidemment.

\*

Je l'aurais tué. En même temps, je me sentais capable de cet acte extrême et irréductible à la banalité. J'avais de l'avenir et on me disait le contraire.

\*

Il m'arrivait de penser au suicide, comme tout le monde. À l'aventure aussi. À une autre guerre que je ferais cette fois du bon côté.

\*

Il y en a qui se dédoublent. Ça fait deux personnes et un tas d'emmerdements qui au fond donnent un sens à l'existence.

\*

Chez moi, c'est à l'intérieur que ça se passe, c'est organique. Je n'ai pas deux cœurs, deux estomacs, deux machins, etc. Les organes sont cassés. Je digère mal, je m'essouffle, j'ai la colique ou je suis constipé, je n'arrive pas à comprendre qu'une idée, ça ne se voit pas.

\*

Pour moi, il n'y a jamais deux solutions. J'ai le choix, je le sens bien, mais entre quoi et quoi ? C'est dur d'être soi-même, quelquefois.

\*

Mon cœur fait des ravages dans mon cerveau, je n'y peux rien, il y a toujours quelque chose de plus fort que moi pour changer leurs projets en travail mal payé.

\*

Il est chic comme il sied à l'homme d'honneur. Il sent la pastourelle et l'hymne national. Il agite une canne sur les gens. Son impatience le distingue. Il s'excuse, maudissant l'excuse et non pas les raisons de l'excuse. La classe, quoi !

\*

### **Même ma porte est un enfer**

Il savait très bien qui j'étais. Il m'avait inventé du temps de sa gloire. Je craignais de finir comme lui, la gueule ouverte dans la conversation des autres.

\*

J'en étais encore au stade où on pense qu'il y a ceux qui vivent et ceux qui profitent de la vie à pleines dents, tous animaux confondus. Je croyais même qu'on finirait par trouver une âme aux plantes.

\*

J'aime le matin. Cette fraîcheur appartient à tout le monde, je le sais, mais je m'en sens propriétaire. Il faut dire que je reviens de loin moi aussi. [...] Je reviens tous les jours, le mors aux dents.

\*

Remarquez bien que je ne m'accroche pas à la vie. Je devrais dire à l'existence, car la vie appartient aux médecins qu'on rencontre inévitablement. L'existence, c'est les autres, et c'est un sacré enfer. J'en ai marre quelquefois, mais ça ne dure pas assez pour que je prête le flanc à l'aventure dont on ne revient pas. J'en ai tenté quelques-unes, mais pas au point d'avoir quelque chose de sérieux à en dire. J'ai un gosse qui en témoigne tous les jours et une femme qui ne veut pas en parler sans témoins. Je les cognerais tous les jours si je n'étais pas du côté de la Loi.

\*

Je n'ai pas peur de la nuit, mais je dors seul. Je devrais plutôt dire avec moi-même, mais ça ne se dit pas facilement. Enfin, pas comme ça.

\*

Je manœuvre dans les marges d'un complot avec la prudence d'une fourmi dans un bocal. Je ne m'en sors pas et on m'observe à travers une espèce de transparence sans tain.

\*

Je ne prends rien aux *minus habens* qui se font passer pour des fous pour toucher une pension.

\*

Pourquoi rêver au moment même où un minable vous propose de ruiner votre rêve ? Il y a des questions que je me pose sans arrêt et ça me rend nerveux. Pas seulement morose.

\*

Puisqu'on peut tout savoir et rien payer, dis-je, pourquoi se montrer difficile sur le choix des balances ?

\*

C'est ça mon problème : je réfléchis après. Avant, j'ai seulement envie de savoir, une envie qui me fait crever comme le sperme que je porte en moi.

\*

La nature m'a joué plusieurs tours avant de me mettre au monde. Avec une mère pareille, on ne va jamais loin.

\*

Il devait avoir une idée du personnage que je finirais par devenir si je continuais de m'intéresser à l'amour.

\*

Tout le monde est fichu, connard ! Je suis même pour l'élargissement des assassins, vu que ce n'est un crime qu'aux yeux des humains. On finit tous par crever. Si la vie est une propriété, alors j'ai tort.

\*

Je n'aime pas qu'on grimace dans mon dos. Je déteste qu'on me force à imaginer ce qui se passe *réellement* dans les miroirs qu'on agite dans mon dos.

\*

Comment je fais pour ne pas dormir la nuit et y penser toute la sainte journée ?

\*

On peut tout faire quand la vie est menacée.

\*

Je regarde son reflet dans l'affiche. C'est un type ordinaire. On est tous devenus ordinaires avec le mélange systématique des races. C'est peut-être pour ça qu'on ne trouve plus le sommeil. On ne trouve plus grand-chose, mais ça n'a peut-être rien à voir avec cette nouvelle vie de compromis et de petits sacrifices. Ils sont tellement petits, ces sacrifices, qu'ils feraient réfléchir ceux qui nous ont précédés sur l'importance de leurs calculs. Je n'ai jamais bien compris où ils voulaient en venir. On ne

nous enseigne que des conneries. Au fond, il n'y a que ce type pour se révolter. Enfin... à ma connaissance.

\*

Quelquefois, on se tape la bonne parce qu'il n'y a rien d'autre à espérer de l'attente.

\*

C'est le genre de détail qui échappe à mon attention toujours en éveil sur le terrain des mots. Les gens, ça ne manque pas de mots. Avec l'air et les mots, ça compose des mensonges. J'ai l'habitude de ces échafaudages. J'adore ces constructions faites pour brouiller les pistes. Ou plutôt, je m'intéresse au temps qu'ils mettent à les peaufiner en ma présence ou dans l'ombre caniculaire de leur solitude. Les gens sont seuls. Ils tuent et continuent de se sentir seuls alors que je peuple mon obscurité de cadavres têtus. Il faut bien parler à quelqu'un.

\*

J'ai toujours peur de ne pas mettre les majuscules au bon endroit. Je suis meilleur à l'oral.

\*

Je ne m'étonne plus de rien. On a beau être tous du même sang depuis le mélange des races, les différences sautent aux yeux si on consent à les ouvrir. La plupart des gens n'ouvrent plus les yeux, mais mon métier m'y contraint tous les jours. Je vois bien que rien n'a changé dans le rapport entre les êtres humains. Il y a toujours des patrons, des minables et des

cons. Ça fait une catégorie de trop, mais il est trop tard pour en changer. Ou alors il n'y aurait que des cons pour me servir d'exutoire et ils me rendraient la vie impossible. L'existence, veux-je dire, mais y aurait-il encore des carabins dans ce monde où je serai le seul à ne pas être malade ?

\*

... toujours prisonnier de son apagogie. Mais dans ce monde qui n'est pas fait pour moi, il n'y a plus de maladies. Il n'y a plus que des raisons. On n'explique plus rien, on constate. Forcément, ça vous change un homme fait pour la contradiction en une langue étrangère que personne ne comprend.

\*

Moi qui ne dors pas, même couché. Et qui devrais dormir debout, en toute logique.

\*

En principe, je ne règle rien. Je croise les gens à problèmes et je ne m'en mêle pas. Mais dès qu'il s'agit de problèmes personnels, les principes sont bons pour la poubelle. Hélas.

\*

Tant qu'une journée n'est pas finie, surtout quand on sort du boulot à midi, tout peut arriver.

\*

Je perds toujours. Je me contente de leur manger ce qui leur reste de cerveau. Il n'en restera plus grand-chose bientôt. J'ai besoin de cette solitude.

\*

Jamais je ne pourrais commencer un récit sans régler mes comptes avec la femme qui me fait chier.

\*

On ne devrait pas travailler quand on a faim. On ne devrait pas baiser quand on a vraiment besoin d'amour. On devrait haïr une bonne fois pour toutes au lieu de se laisser envahir par le remords, les regrets et même ce besoin d'être bien considéré qui finit par faire de nous des larbins. Évidemment, je dis tout le contraire de ce que je pense et au bout du compte je ne sais même pas ce qu'on pense de moi. Je n'ai jamais tenté d'être gentil, dans le genre serviable et généreux. Je me suis contenté de raser les murs sans ouvrir les portes. Chaque fois que j'ai pris une porte, c'est qu'on m'y invitait et je ne cherche jamais à la fermer derrière moi tant je suis claustrophobe par nécessité. On me trouve toujours un peu sirupeux, sauf quand je me sens menacé.

\*

Même ma porte est un enfer.

\*